DELISLE DE SALES

ESSAI PHILOSOPHIQUE

SUR

LE CORPS HUMAIN,

POUR SERVIR DE SUITE

À LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit.

Juvenal, Satyre XIV.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LXXIV.

DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

SUITE DU CHAPITRE VI. DE LA SECONDE PARTIE DU LIVRE III.

ARTICLE II.

De la dégradation humaine, qui eſt notre ouvrage.

Q*ue ne ſuis-je né vieil !* diſoit à ſes diſciples l'Arabe Averroës ; &

ce mot plein de ſens ne fut entendu que par le petit nombre de ſages qui étoient en état de le prononcer.

Pour moi, quand je vois tout ce qu'ont fait les préjugés des hommes, leur ſuperſtition timide & leurs loix féroces, pour dégrader en eux la beauté ſimple & ſublime de la Nature, eſpérant que l'inſenſibilité qu'amène l'hiver de l'âge par l'endurciſſement des organes, me rendroit moins malheureux du malheur de tout ce qui m'environne, je ſuis tenté quelquefois de faire le vœu d'Averroës.

Il ne s'agit pas ici de quelques uſages biſarres & obſcurs adoptés au fond de l'Afrique ou du Nouveau-Monde par des ſauvages ; je parle d'une conſpiration preſque générale de toutes les nations pour ſubſtituer au beau primitif le beau

de convention qui le défigure, & pour mutiler la machine humaine ſous prétexte de l'embellir.

Au milieu de ce torrent d'erreurs & de crimes, de tems en tems la voix des Philoſophes s'eſt fait entendre; on leur a applaudi, mais le monde moral a continué de rouler ſur le même axe.

Ne nous laſſons point de plaider la cauſe de la Nature, puiſqu'on ne ſe laſſe point de l'outrager; il faut qu'en même-tems que les Charlatans de toutes les nations rouvrent les bleſſures faites à l'homme, il y ait une chaîne non interrompue de réclamations de la part des Médecins contre ces attentats; ce ſont des Mémoires que nous laiſſons à la poſtérité pour l'empêcher de blaſphêmer notre intelligence.

Des Parures factices ſubſtituées à la Beauté.

QUAND les Sculpteurs de l'Antiquité ont voulu tranſmettre aux ſiècles à venir les traits de la beauté, il n'ont pas fait riche la ſtatue qui ne devoit être que belle : il n'y a ni collier, ni diamants, ni braſſelets à la Vénus de Médicis, ni à l'Appollon du Belvedère.

Les Peintres de leur côté, quand ils ont voulu deſſiner Cléopatre ou Aſpaſie, n'on point altéré leur coloris, & ſubſtitué ſur leurs joues le rouge groſſier du carmin au rouge naiſſant de la pudeur ; ils ont cherché la Nature, & ont rencontré la beauté.

Les premieres altérations faites à la beauté primordiale ſont venues de la part des Peintres, & chez les ſauvages tout le monde eſt Peintre ; à Jeſſo (*a*), chez quelques nègrès (*b*), & parmi les Arabes du déſert (*c*), on s'eſt aviſé de croire que l'incarnat des lèvres n'étoit qu'une beauté populaire, & la vanité y a fait ſubſtituer le bleu, qui

---

(*a*) Voyages de Jean Struys, Tom. I.

(*b*) Voyages au Sénégal, par M. Adanſon.

(*c*) Voyages de Pietro Della Valle, Tom. 2. pag. 296. — Les princeſſes Arabes mettent cette couleur bleue par petits points, & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille ; peut-être ont-elles deſſein de repréſenter ſur la terre les vierges bleu-céleſtes dont Mahomet promet, après la mort, la jouiſſance aux bons Muſulmans.

en effet peut repréſenter un beau ciel, mais non une belle femme.

Le rouge que quelques nations ſont choquées de rencontrer ſur les lèvres, d'autres l'appliquent ſur les dents (*a*) : il y en a dans l'Indoſtan qui altèrent l'émail de ces mêmes dents en les enveloppant du vernis le plus noir. Les Siamois pour ſe juſtifier de cette biſarrerie diſent qu'il n'eſt pas de la grandeur de l'homme d'avoir les dents des quadrupèdes (*b*) : mais ſi ce rai-

---

(*a*) Eſſais de Montagne, petite édit. Tom. IV. pag. 288.

(*b*) Voyages à Siam du P. Tachard. — Ils ſont, au reſte, punis de leur délire par la nature même de l'opération ; car de tems en tems ils ſont obligés de renouveller leur vernis, & alors ils paſſent pluſieurs jours ſans manger.

ſonnement eſt bon, il me ſemble qu'alors il vaudroit mieux noircir les dents des quadrupèdes, & conſerver la blancheur des ſiennes.

Il y a un peu moins de démence à teindre avec de la poudre de mine de plomb le poil des paupieres, comme de tems immémorial on l'a obſervé en Orient (*a*); du moins cette couleur ſombre ſert à relever la blancheur de la peau, & à rendre plus vif le feu du regard : les Grecques vers le tems de la décadence de leur patrie, & les Romaines ſous les Céſars adopterent cet uſage ; & en effet cette beauté factice convenoit plus au teint flétri des Laïs ou des Meſſalines, qu'au viſage tout neuf des Pandore & des Lucrèce.

(*a*) Voyages de Shaw, Tom. I. p. 322.

Les Insulaires de Sombreo, au nord de Nicobar, renchérissent sur toutes ces bisarreries, en se bigarrant le visage de diverses couleurs, comme de verd, de jaune & de bleu (*a*) : ils s'imaginent être le chef-d'œuvre de la Nature, quand leur tête ressemble à un arc-en-ciel.

Le poil du corps humain n'a pas été plus respecté par la vanité que le visage, les Insulaires de Nicobar s'arrachent les sourcils (*b*) : les

---

(*a*) Hist. génér. des Voyages de l'Abbé Prévost, Tom. I. pag. 387. — Les Mingréliennes sont aussi dans l'usage de donner à leur visage une teinte contre-nature. — Voyages de Chardin, p. 77. — Quoiqu'elles soient avec les Géorgiennes & les Circassiennes les plus belles femmes de l'Asie, elles n'ont pu cependant introduire cette mode bisarre dans les serrails de l'Orient.

(*b*) Voy. de Dampier, Tom. 3. pag. 156.

Turcs font tomber avec de la chaux vive & du rufma tout le poil de leur corps, excepté celui de la barbe & des cheveux (*a*): d'un autre côté, les Maldivois prennent des boiffons qui les multiplient ; & chez eux plus un corps eft velu & plus il eft beau (*b*), comme fi ce qui eft une beauté pour un ours, pouvoit l'être pour un homme.

On a défiguré de mille façons la chevelure : les Maldivois la noirciffent (*c*) ; les Tripolitaines lui donnent la couleur du vermillon (*d*); les Chinois ne laiffent croître qu'un

---

(*a*) Obfervat. de Pierre Belon, Tom. 1. pag. 198.

(*b*) Voyages de Pyrard, Liv. 2.

(*c*) Ibid. ibid.

(*d*) Etat des Royaumes de Barbarie, édit. de 1704.

toupet, & les Européens parent leur tête de cheveux qui ne leur appartiennent pas.

Nous nous glorifions d'avoir découvert cette poudre parfumée qui rend toutes nos têtes uniformes; mais ne soyons pas si fiers, les Polonois de tems immémorial s'en servent pour cacher le désordre que la *plica* cause dans leurs chevelures: on a aussi rencontré chez les Papous des hommes petits & présomptueux qui se blanchissent les cheveux avec de la craye broyée: voilà donc une découverte que nous partageons du moins avec les têtes malades de la Pologne, & les petits-maîtres des Terres Australes.

La coutume la plus bisarre que les sauvages des deux continents aie introduite, est celle de se peindre tout le corps d'une maniere uniforme;

dégoûtés de ce mêlange heureux de couleurs qui conſtitue en partie la beauté, & qui fait du viſage humain un tableau mouvant où ſe deſſinent toutes les paſſions, ils ſe ſont colorés depuis la tête juſqu'aux pieds, tantôt en verd & tantôt en rouge; ils ont cru que leur corps n'étoit parfait qu'autant qu'il reſſembloit à un arbre ou à une écreviſſe.

Je ſuis loin, au reſte, de condamner le vernis dont on s'enduit en Laponie & chez les Hurons, pour ſe mettre à l'abri de l'aiguillon des mouſtiques & des maringouins: diſtinguons avec ſoin les reſſources dictées par le beſoin, des modes inventées par le mauvais goût pour dépraver la beauté de la Nature.

Certainement ce n'eſt pas le beſoin qui dicte aux femmes du Décan de peindre des fleurs ſur leurs corps;

ce ne peut être que la vanité, & une vanité mal-entendue, car une femme découpée en fleur, est aussi ridicule qu'une fleur taillée en femme.

La même raison condamne les filles du Sénégal qui brodent sur leur peau des figures d'animaux & des hiéroglyphes : une belle femme n'est ni un tableau, ni une fleur : je ne veux voir dessiné sur le corps de mon amante que le jeu des passions que je fais naître ; je n'y veux lire que le sentiment de sa belle ame, mon amour, & la douce empreinte de la Nature.

Du Rouge.

NINON DE L'ENCLOS.

QUOI ! Milord, me ſurprendre ainſi avant ma toilette ! voilà une trahiſon que la plupart de nos Françoiſes ne vous pardonneroient pas.

MILORD CHESTERFIELD.

Belle Ninon, je ne connois point de petites maîtreſſes, & je ne me mettrai pas dans le cas du pardon : ſi j'entre avant midi dans votre boudoir, c'eſt pour admirer la beauté de la Nature, & cauſer avec un Philoſophe.

NINON DE L'ENCLOS.

Mais, Milord, il n'y a guère de

Philoſophie ni dans vos regards, ni dans vos compliments. — Quoi? franchement, vous me trouvez plus jolie dans ce deshabillé, que je ne l'étois hier au bal de votre Ambaſſadeur avec ma gaze d'Italie, mon rouge & mes girandoles?

MILORD CHESTERFIELD.

De la gaze d'Italie ou des diamants, ne ſont pas ma Ninon; pour le rouge qui n'eſt bon qu'à faire des vieilles de trente ans, cette mode tyrannique devoit-elle être adoptée par la moderne Aſpaſie?

NINON DE L'ENCLOS.

Que voulez-vous, Milord? on ne mène pas l'imagination des jolies femmes, comme l'eſprit des hommes: votre Aſpaſie détruiroit plus

aisément une secte de Philosophes, qu'une mode utile : voyez Pierre le Grand, il a cassé la Milice redoutable de Strélitz, & on ne lui a rien dit; il veut aujourd'hui couper la barbe des Russes, & on parle de le détrôner; qu'il ne s'avise pas d'ôter le rouge aux femmes de sa cour, il courroit risque de perdre la vie.

MILORD CHESTERFIELD.

Entre nous, Pierre le Grand a tort : sa réforme devoit tomber sur les hommes, & non sur les barbes; qu'il bâtisse Pétersbourg, qu'il donne des loix à ses Tribunaux & des mœurs à ses sujets, il sera le héros des peuples étrangers, & le Dieu du sien; mais qu'il abandonne au tems, au luxe & aux femmes le droit d'introduire des modes & de

les anéantir ; l'hydre du préjugé a encore en Ruſſie toutes ſes têtes : pourquoi s'amuſe-t-il à les tondre, quand il peut les abattre ?

Diſtinguons, au reſte, les modes indifférentes, des modes barbares ; les Moſcovites ont des raiſons pour conſerver la barbe, & nous en avons d'auſſi bonnes pour la raſer ; mais le rouge eſt une invention abſurde & cruelle, qui ne peut être défendue que par le mauvais goût, & qui ne devroit caractériſer que les mauvaiſes mœurs.

Ninon de l'Enclos.

Mon cher Philoſophe, tes regards peuvent me perſuader, mais tes épigrammes ne ſçauroient me convaincre : il a été un tems où ma haîne pour des ſexagénaires chargés de

rouge, s'étendoit jusques sur le rouge même ; j'avois alors mon visage de quinze ans, & à cet âge l'incarnat de la timidité vaut bien celui qu'on fait avec du talc & de la céruse : mais, enfin, on n'a pas toujours quinze ans ; & condamnée par les hommes à toujours plaire, il faut bien, à force d'art, rappeller sur un teint flétri le beau coloris de la Nature.

MILORD CHESTERFIELD.

Vous m'accordez déja, belle Ninon, que le rouge gâte un visage de quinze ans, & il ne tiendroit qu'à moi de triompher de cet aveu ; car enfin la rose qui s'ouvre est plus parfaite que celle dont les feuilles épanouies sont courbées vers la fange ; & il vaut mieux être Lucrèce

vierge encore, que Meſſaline proſtituée depuis dix ans aux portefaix des Céſars.

Et quant je nomme ici Meſſaline, ce n'eſt pas ſans raiſon; le rouge n'a pu être inventé que par une courtiſanne qui cherchoit à trafiquer de ſes charmes flétris, & qui vouloit ſubſtituer le maſque du carmin au coloris de la pudeur.

Ne me parlez point des femmes honnêtes qui toutes aujourd'hui ont du rouge; vous ne ſçavez que trop qu'en fait de modes, c'eſt la folie qui les invente, & la ſageſſe qui les adopte : dans toutes les grandes villes on aime mieux être abſurde que ſingulier; & ſur-tout les femmes à qui leur éducation ne permet pas d'avoir un caractère.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, nous n'allons guères au bal ou au ſpectacle avec des Philoſophes : tous ces courtiſans qui ſont à nos genoux, nous trouvent charmantes avec du rouge ; il faut bien pour leur plaire peindre un peu nos viſages ; nous n'irons pas pour un peu de cochenille, nous expoſer à perdre nos hommes & nos amuſements.

MILORD CHESTERFIELD.

Eh ! voilà juſtement ce qui vous trompe : les hommes qui vous aiment avec du ronge, vous adoreroient ſi vous n'en mettiez point ; il n'y a jamais que le premier coup-d'œil qui leur faſſe illuſion ; au bout de quelques minutes, ils s'apperçoi-

vent qu'au lieu d'un viſage, ils n'admirent qu'un tableau : l'œil de leur imagination découvre des rides & des ſillons ſous la poudre corroſive qui les maſque ; & quand l'inſtant de la jouiſſance approche, ils tremblent de trouver un viſage de nuit, qui les guériſſe de leur idolatrie pour le viſage du jour.

Ninon de l'Enclos.

Milord, votre obſervation eſt trop générale : il eſt certain que d'ordinaire un peu de rouge ſert à faire reſſortir davantage le feu des regards : ainſi cette mode que vous blâmez tant, donne de l'intérêt au teint & du jeu à la phyſionomie.

Milord Chesterfield.

Je n'en crois rien ; & c'eſt vous-

même que j'en fais juge : la physionomie dépend de la finesse des nuances avec lesquelles se fondent les couleurs naturelles du visage, & de la rapidité avec laquelle elles se succèdent ; or comment avec une seule couleur voulez-vous imiter les nuances de la belle Nature ? le masque rouge que vous employez est il assez fin pour discerner au travers le jeu des passions : toute femme qui se farde, renonce par-là à sa physionomie.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre optique, Milord, n'est point la mienne ; j'ai observé plus d'une fois vos Angloises au spectacle, & elles m'ont toujours paru avoir le teint plombé & flétri des cadavres.

Milord Chesterfield.

Ninon, il ſuffiſoit de deſcendre dans leurs loges pour être détrompée ; croyez qu'il y a des points de vue néceſſaires pour juger la beauté ; & ces points de vue varient ſuivant la délicateſſe de l'ouvrage : pour admirer la colonne Trajane, il ne faut point être près de ſa baſe ; par le même principe, il ne faut pas s'éloigner pour juger des charmes de ſa maitreſſe.

Je ſçais que la pâle lueur des flambeaux fait diſparoître les nuances d'un beau viſage : mais c'eſt au ſoleil, & non pas aux flambeaux, que Pâris deshabilla les trois Divinités, dont il devoit apprécier les charmes : l'adroit Troyen adjugea en plein jour la pomme à Vénus, &

ſe réſerva la nuit pour en obtenir ſa récompenſe.

Malheur aux femmes qui demandent à être vues de loin, & dont les appas flétris ne ſont bons que pour la perſpective !

Quant à vos petites maitreſſes qui n'ont jamais vu l'aurore qu'à l'Opéra, & dont le jour le plus doux fatigue la paupiere, qu'elles cherchent aux bougies le plaiſir qui les fuit ; je n'envie point l'ennui de leurs obſcures jouiſſances.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, vous parlez le langage de la raiſon ; mais vous avez apporté d'Angleterre un fond de miſantropie qui vous empêchera ſouvent de la faire valoir ; on diroit que vous haïſſez toutes les femmes.

MILORD CHESTERFIELD.

Je vous aime, Ninon ; & je n'aurai jamais la force de haïr un ſexe dont votre voix juſtifie les foibleſſes.

NINON DE L'ENCLOS.

Je ne juſtifie point les foibleſſes des femmes ; mais je cède au torrent qui m'entraîne à les partager : au reſte, il y a long-tems que j'ai deſſein de me faire homme ; & dès que je le ſerai, j'aurai la hardieſſe de les fronder ; alors je ne mettrai point de rouge, & j'aurai le droit de m'élever contre ſon uſage.

MILORD CHESTERFIELD.

Eh ! Ninon, ſoyez vous-même, & vous n'aurez rien à nous envier :

quoi ! eſt-ce à l'Aſpaſie du ſiècle a ſe ſoumettre à la tyrannie d'une mode ? parce qu'il eſt de l'intérêt de quelques femmes ſurannées qu'il n'y en ait aucune de jeune ou de jolie, devez-vous dégrader votre teint, altérer votre ſanté, & ôter dix ans au printems de votre âge ?

NINON DE L'ENCLOS.

Oh ! j'eſpère bien n'être pas vieille ſitôt : voyez ma toilette, tout y ſert à la ſanté, & rien à la coquetterie ; le blanc n'y eſt jamais entré, ni la pommade d'Uvé (*a*) ; ma

(*a*) Cette pommade d'Uvé, à qui les Parfumeurs donnent auſſi d'autres noms plus impoſants, eſt une eſpèce de céra, auquel on ajoute du blanc de céruſe ou du magiſtere de Biſmuth ; cette compoſition blan-

poudre eſt ſans eſſence ; je me lave avec de l'eau de la Seine, & non avec de l'eau de Cologne ; pour mon rouge, c'eſt, ſi j'en crois mon Parfumeur, la pure quinteſſence des végétaux.

MILORD CHESTERFIELD.

On vous trompe, Ninon ; la Chymie ne ſçauroit décompoſer les végétaux au point d'en faire du rouge ; le fond de cette poudre corroſive eſt toujours du talc, amalgamé avec du carmin, par le moyen de l'huile de Ben qui en fait la liaiſon : or, com-

---

chit pour le moment, à cauſe d'un enduit de chaux métallique qui ſéjourne ſur la peau : mais ſi par haſard une femme ainſi colorée s'expoſe à quelques exhalaiſons fétides, le maſque noircit auſſi-tôt, & la coquette eſt trahie.

ment voulez-vous qu'une drogue composée de particules d'une pierre refractaire, d'une poudre dessicative & d'une huile sujette à se rancir, n'altère en rien le tendre velouté de la peau? L'inconvénient est bien plus grand encore, quand, sous prétexte de perfectionner le rouge, on y fait entrer de la céruse (*a*), du vermillon & d'autres préparations métalliques (*b*); le tempérament alors

---

(*a*) Les femmes ne sçavent pas que la céruse est une espèce de rouille de plomb corrodé par l'acide du vinaigre réduit en vapeurs: si elles admettoient quelquefois des Physiciens à leur toilette, les Parfumeurs y perdroient sans doute; mais leur teint y gagneroit, & leur santé aussi.

(*b*) Presque tous les compositeurs de rouge & de blanc y font entrer des minéraux.

Le cinnabre est un minéral chargé de

dépérit, le fluide nerveux se dégrade, & on meurt avant l'âge pour avoir préféré dans sa jeunesse la mode à la Nature.

---

soufre & de mercure, dont on n'augmente l'éclat qu'en le sublimant.

Le minium est du plomb calciné au feu de reverbère.

Le bismuth est un demi-métal chargé d'arsenic, qu'on a fait dissoudre dans l'eau forte ; c'est lui qui fait le blanc le plus beau & le plus destructeur.

La céruse est du plomb préparé par la vapeur du vinaigre, &c. &c. &c.

Toutes ces compositions, suivant la Médecine la plus éclairée, pénètrent par les pores & les veines capillaires de la peau ; attaquent les glandes de la salive & celles des yeux, corrompent la pureté de l'haleine ; agissent quand on les applique sur la poitrine, contre la substance spongieuse du poumon, & sont la source de la plupart des maladies des femmes, que l'ignorance des causes rend incurables.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre Phyſique, Milord, eſt un peu cruelle : ſçavez-vous que vous faites le procès aux Grecques, aux Romaines, à ces Géorgiennes qui règnent dans les ſerrails de l'Aſie, & aux femmes d'eſprit de tous les ſiècles & de toutes les nations, qui n'ont trouvé que dans le preſtige du fard cette eſpèce de printems éternel, que les hommes nous demandent comme aux houris de l'Alcoran ?

MILORD CHESTERFIELD.

Je ſçais que dans tous les âges & chez tous les peuples il y a eu des hommes ſans goût & des coquettes.

Les femmes de l'Orient ſont de tems immémorial dans l'uſage de

faire un cercle autour de l'œil avec du fard d'antimoine, afin de le faire paroître plus grand (*a*), ou de teindre leurs paupieres avec la poudre de Molybdène (*b*), pour faire ressortir le feu de leurs regards : mais Apelle pour faire sa Campaspe ou sa Vénus, ne s'avisa pas de circonscrire leurs yeux, ou de changer la couleur de leurs paupieres.

Poppée inventa une espèce de

(*a*) Gabriel Sionita, *De Moribus Orient.* Cap. XI. *Voyez* aussi Tavernier, Voyage de Perse, Liv. 2. Chap. 7.

(*b*) La Molybdène est une espèce de stéatite coloré par le zinc, & qui ressemble au talc : le peuple la connoit sous le nom de crayon d'Angleterre ; Pott a prouvé, dans sa Lithogéognosie, que cette substance contenoit beaucoup de particules ferrugineuses, dont il est difficile que l'œil ou les paupieres s'accommodent.

fard en pâte qui lui servoit de masque : il est probable qu'elle avoit son visage factice, quand Néron la tua d'un coup de pied.

Le rouge & le blanc furent trouvés à Rome par les maîtresses des Césars : c'étoit le tems où les vainqueurs du monde commençoient à n'avoir plus de caractère : les Lucrèce & les Clélie faisoient alors le métier des courtisannes ; & la postérité des Emile & des Brutus prostituoit son génie à raffiner sur les plaisirs.

Pour les Françoises, elles n'ont connu le talc & le carmin que par les Italiennes qui accompagnerent à Paris Catherine de Médicis : & l'époque du rouge chez vous est à-peu-près celle de la journée de Saint-Barthélemi.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, voilà des époques qui pourroient bien me dégoûter du rouge; je n'aime point des modes qui me rappellent la derniere dépravation de l'esprit & des mœurs; car la Nature m'a fait d'une pâte tolérante, & j'ai tant de goût pour le plaisir, que je n'en ai point pour le libertinage.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah? Ninon, je te reconnois enfin; c'est à la raison à épurer nos foiblesses, & voilà les seuls sacrifices que mon ame exigera jamais d'une femme telle que toi: ô mon amante! il suffit donc de t'éclairer pour te ramener à la Nature: combien ce trait de courage t'embellit à mes

yeux ! que j'aime à voir, comme à ton esprit, un caractère à ton visage (*a*) ! avec quelle volupté maintenant je vais respirer ton haleine, sentir mon ame errante sur tes lèvres & dans nos caresses embrâsées ! . . . .

NINON DE L'ENCLOS.

Arrêtez, Milord ; votre Philosophie est trop sévère pour moi, & un heure d'entretien a opéré en vous

---

(*a*) Milord Chesterfield passe ici trop légèrement sur une des plus fortes objections qu'on puisse faire aux partisans du rouge. Il est constant que le vernis du carmin qu'on met sur un visage lui ôte son caractère ; aussi dans un spectacle toutes les têtes des femmes se ressemblent ; parce que l'art de varier les nuances d'un teint n'est pas le secret des Parfumeurs, mais celui de la Nature.

à mes yeux la plus ſinguliere méta-morphoſe : vous ne me ſemblez plus ce charmant Cheſterfield, ſi fait pour inſpirer le plaiſir & pour le goûter : vous avez pris tout-à-coup les rides vénérables d'Hermès & la barbe de Pythagore : quel que ſoit le délire de vos ſens, je vous reſpecte trop pour vous permettre de partager mes foibleſſes.

Milord Chesterfield.

Ah ! terminez ces plaiſanteries cruelles ; que ma Ninon. . .

Ninon de l'Enclos.

Milord, vous n'avez plus de Ninon : il m'en coûtera peut-être pour ne plus penſer à mon ancien amant ; mais je regarderai dans un miroir mon viſage ſans rouge, & je me

proſternerai en eſprit aux pieds de mon Philoſophe.

MILORD CHESTERFIELD.

Barbare, & qui me dédommagera jamais de l'amour ?

NINON DE L'ENCLOS.

L'amitié. — Milord, je vous ai prévenu que depuis long-tems je voulois me dépouiller de mon ſexe ; je le quitte dès ce moment ; & je vous choiſis pour me donner une éducation philoſophique, qui corrige celle que j'ai reçue dans le monde. Faites paſſer en moi quelques étincelles de cette raiſon ſublime que la méditation vous a donnée ; achevez de me défaire de mes erreurs & de mes terreurs.... Soyez enfin pour moi un autre Socrate ; & ſi vous

faites de votre élève un Platon, il vous consolera de la perte d'Aſpaſie.

De la Mode.

LES Philoſophes qui ont fait la mode fille du luxe, ſe ſont trompés ſur ſa généalogie ; dès que les hommes ont été raſſemblés en ſociété, ils ont ſans ceſſer d'être pauvres, ſubi la tyrannie de la mode : ce fléau a régné chez les Scythes avant Anacharſis, comme à Rome après la ruine de Carthage ; il domine aujourd'hui dans les deux mondes, depuis Paris juſqu'au Kamſatka, & de Pekin à la Baye d'Hudſon.

Les peuples qui vont nuds ſe peignent le corps, y deſſinent des fleurs, y brodent des animaux & des hieroglyphes : parmi nous on ſe contente de verniſſer ſon viſage, & de

porter des habits meſquins & des paniers ridicules : en général, chez les ſauvages la mode eſt ſur les corps, & chez les peuples policés elle eſt ſur les habits.

L'Article que je traite ſera court; car il eſt difficile de s'étendre ſur la mode : au moment où je prens mes crayons pour deſſiner ſur la toile ſon image fugitive, elle n'eſt déja plus.

Au reſte, quant même ce Protée pourroit être fixé, ce ne ſeroit point au Philoſophe à tracer l'hiſtoire frivole de ſes métamorphoſes.

Le beſoin, ce tyran des êtres ſenſibles, force l'homme dans les zônes tempérées à s'habiller ſous peine de la douleur, & vers les Pôles ſous peine de la mort (*a*).

(*a*) Sous la Zône Torride ce beſoin

Les Législateurs chez les peuples policés ont réuni au motif du besoin celui de la décence ; ils ont pensé qu'en mettant entre la femme & l'homme une barriere, la vertu y gagneroit sans rien faire perdre à l'amour : en effet, l'imagination s'embrâse bien plus par les charmes qu'elle pressent que par ceux qu'elle découvre.

Le sexe obligé par la Nature d'avoir de la pudeur, & par les Loix d'en porter au moins le cachet ; n'a pas tardé à faire servir l'invention

---

n'existe pas ; au reste, l'œil dans ce climat s'accoutume à une nudité presque parfaite, & ce n'est point par de pareils tableaux que l'imagination s'embrâse : aussi un Espagnol demandant à un Indien comment il pouvoit aller tout nud ; celui-ci lui répondit avec justesse, qu'il étoit tout visage.

même des habits aux progrès de sa coquetterie : la mode est devenue la base de son éducation pusillanime ; avec la mode les femmes rétrecissent leur esprit, mais gouvernent la terre.

La vanité en général est le ressort qui monte la machine des modes : c'est la vanité qui persuade aux femmes de captiver leurs pieds dans une chaussure étroite, de donner de la circonférence à un panier, & de faire de leur tête un édifice à plusieurs étages : il n'y en a aucune qui ne veuille avoir le pied fin, la taille svelte, & le corps plus grand qu'elle ne l'a reçu de la Nature.

La vanité est presque toujours inséparable du mauvais goût : aussi l'habillement de l'Européen après avoir subi mille révolutions, est encore aujourd'hui le plus bisarre & le plus

mesquin des deux mondes : on ne voit pas que le seul habit qui convienne à l'homme est celui qui dessine parfaitement les contours & les formes heureuses de sa taille ; on veut à toute force réformer la belle structure de notre corps, & croire que sur ce sujet les Tailleurs de Paris en sçavent plus que la Nature (*a*).

(*a*) Nos femmes seroient bien étonnées si elles sçavoient que le tems où les beautés Grecques agiterent le monde, fut celui où leur habillement s'approchoit le plus de la simplicité de la Nature ; il n'y avoit alors sur leurs têtes ni fleurs ni diamants, & quand leurs cheveux ne tomboient pas en ondoyant sur leurs épaules, elles les portoient noués simplement avec une éguille de cheveux. *Pausanias*, *Lib. I. pag.* 51.

Dans les villes elles avoient toujours la tête nue, & à la campagne, pour se ga-

La ſeule mode en ce genre que le Sage puiſſe approuver, eſt celle qui tend à voiler des défauts de con-

---

rantir de la chaleur du ſoleil, elles ne portoient qu'un petit chapeau Theſſalien, aſſez ſemblable aux chapeaux de paille dont ſe ſervent encore aujourd'hui les femmes de Lombardie. *Traged. d'Œdipe à Colonne*, vers 306.

Leur habillement étoit des plus ſimples; il conſiſtoit dans le vêtement de deſſous ou la chemiſe; la robe formée de deux bandes de drap couſues dans leur longueur & attachées ſur l'épaule avec une agraffe, & le peplon ou le manteau : il paroît même qu'il y avoit des perſonnes qui ne portoient que le vêtement de deſſous, & ce ſont celles qu'Euripide nomme *Monopeploi. Hecub.* Tragéd. vers. 933.

Dans cet âge d'or, on ne jugeoit de la grace des habits que par la facilité avec laquelle ils ſe prêtoient à imiter les formes heureuſes du corps : c'eſt pour cela que les

formation : ainſi la fraiſe Eſpagnole conviendroit au Crétin pour voiler ſes goîtres, & les paniers de nos Petites-Maîtreſſes aux Naires de Calicut & aux Manghiens de Manille, pour cacher les uns leurs queues, & les autres leurs groſſes jambes (*a*). Mais d'ordinaire la

---

Anciens faiſoient uſage d'étoffes auſſi légères & auſſi tranſparentes que nos gaſes d'Italie ; ce ſont celles qu'ils nommoient des *Brouillards. Turneb. adverſ. Lib. I. Cap.* 15.

N'oublions pas qu'il s'agit ici des Grecques du tems des Hélène, des Atalante & des Andromède ; le luxe vint dans la ſuite rétrecir les eſprits, & amena le torrent des modes indécentes ou ridicules.

(*a*) *Voyez* ſur la queue des Manghiens de Manille, les Voyages de Gemelli Carreri, Tom. V. pag. 192. & ſur les jambes des Naires de Calicut, les Voyages de Py-

mode sert plus à faite soupçonner des défauts qu'on n'a pas, qu'à voiler ceux qu'on a.

Il y a un vaste Empire dans notre continent où la mode des habits a moins exercé sa tyrannie, c'est la Chine; depuis quatre mille ans ses peuples ont conservé la même façon de s'habiller; & lorsque dans la derniere révolution les empereurs Tartares ont voulu la réformer, ils ont éprouvé les mêmes obstacles que les Russes opposerent à Pierre le Grand quand il voulut couper leur barbe: quelques citoyens aimerent mieux

---

rard, pag. 416. Cette derniere singularité se trouve aussi à Ceylan dans une race particuliere de ces Insulaires. — Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes de Hollande. Tom. IV. pag. 362.

perdre la vie que leurs habits ou leurs cheveux : on ne peut expliquer ce phénomène qu'en ſuppoſant que l'orgueil des Chinois ſe trouvoit humilié d'emprunter des modes d'un conquérant à qui il donnoit ſes loix : quelque penchant que les femmes euſſent à varier leur pature, la vanité nationale fit taire alors la vanité des individus.

Dans notre Europe où la vanité de l'individu eſt tout, & où celle de la nation n'eſt rien, la mode ne s'eſt pas bornée à mettre du caprice dans notre habillement, elle a inventé mille parures qui ne tiennent point à la néceſſité de ſe couvrir, & dont ſouvent le moindre défaut eſt d'être ſuperflues.

L'éclat & la rareté des diamants a fait naître aux femmes l'idée d'en charger leur col, leurs cheveux &

leurs oreilles ; de-là ces pompons, ces rivieres & tous ces riens brillants qui annoncent fastueusement à tout le monde, non qu'une femme est belle, mais qu'elle est riche : il est même du bon ton dans les capitales d'acheter toutes ces bagatelles quand on a un équipage ; dût-on ruiner ses enfants, pour représenter à des spectacles, & mettre sa dot en girandoles.

Les Négresses qui n'ont pas de diamants, portent sur leur col des sonnettes (*a*) : c'est le même esprit qui a dicté cette parure ; & le Philosophe, à cet égard, ne met pas de différence entre la riviere d'une Angloise, & la sonnette d'une Négresse du Zanguébar.

(*a*) *Voyez* Voyages de Linscot, *Indiæ Orient. Part. sec. pag.* 12.

Une autre mode bien plus absurde encore que celle de faire plier ses oreilles sous le poids des diamants, est celle de marcher en tems de paix l'épée à son côté, soit qu'on aille invoquer Dieu, soit qu'on parle à des femmes : cet usage féroce fait naître à chaque instant des rencontres & des assassinats; en vérité, c'est bien assez qu'une mode dégrade l'esprit national, sans lui permettre encore de faire verser le sang des hommes.

Chez un peuple qui ne vit que dans l'atmosphère dévorant du luxe, la manie des modes ne se borne pas à des parures frivoles, dont le Sage rougit, mais auxquelles il se soumet (*a*) : elle va encore empoison-

---

(*a*) Montagne en donne les raisons dans

ner, de tems en tems, la pensée de l'homme & la morale de la Nature.

---

son style suranné, mais énergique : *Ces considérations*, dit ce Philosophe, *ne doivent pas détourner un homme d'entendement de suivre le style commun ; ains au rebours ; il me semble que toutes façons escartées & particuliers partent plutôt de folie & d'affectations ambitieuses que de vraie raison, & que le sage doit au-dedans retirer son ame de presse & la tenir en liberté de juger librement les choses ; mais quand au-dehors qu'il doit suivre entièrement les façons & formes reçues : la société publique n'a que faire de nos pensées.... c'est la règle des règles & générale loi des loix, que chacun observe celles du lieu où il est.* Essai de Montagne, Liv. I. Chap. XXII.

Voilà pourquoi quelques sectes de Philosophes anciens ont eu tort d'adopter un manteau particulier : la bonne Philosophie n'a point d'affiche : & si le sage doit im-

Si

Si ce ſont des femmes qui donnent le ton à leur ſiècle, il faut que tout porte l'empreinte de la frivolité ; alors les connoiſſances ne s'étendent qu'en ſuperficie ; les livres ſans ordonnance générale, n'ont que le brillant des détails ; & les ouvrages mêmes des Philoſophes ſont moins faits pour les bibliothèques que pour les boudoirs.

Une mode fatale aux mœurs nationales s'eſt introduite dans ce ſiècle : c'eſt celle d'entretenir des filles : on a mis de la vanité à ſe ruiner pour une Actrice, dont le cœur eſt encore plus flétri que les charmes ; qui ſe proſtitue ſans goût, & qui

---

primer ſon cachet ſur quelque choſe, ce n'eſt point ſur une parure futile, c'eſt ſur ſes mœurs & ſes ouvrages.

préfère presque toujours le Laquais qui la sert, au Seigneur qui la paie.

Le duel le siècle dernier étoit encore une sorte de mode; mais cet abominable point d'honneur suppose une espèce de courage, & comme nos ames ainsi que nos forces physiques vont toujours en se dégradant, il est probable que cette mode ne tardera pas à disparoître: si mes conjectures sont vraies, notre inertie opérera une réforme où ont échoué les loix, la raison & la vertu.

Enfin, (car ma plume se lasse à tracer les crimes de la mode,) le suïcide est presque devenu, de nos jours, une affaire de convenance: j'attribue ce délire passager aux désastres qu'ont entraînés les révolutions des fortunes, & sur-tout à la gangrène des esprits amenée par le poison lent de l'athéïsme: si cette

épidémie avoit duré un demi-ſiècle, il y auroit eu plus d'édifices que d'hommes dans nos Capitales.

En général, c'eſt en imprimant ſur ce qui lui déplaît le ſceau du ridicule, que la mode parvient à tout dénaturer ; l'homme du monde dit : *Cela ne ſe fait pas*, & il devient puſillanime, fourbe ou barbare ; le Philoſophe dit : *Cela ne doit pas ſe faire*, & ſon génie s'épure en rendant hommage à la vertu.

Des différentes manieres de dégrader la tête de l'homme.

Chez presque tous les peuples on a répété le blasphême d'Alphonse de Castille, sur la prétendue imperfection des êtres (*a*) ; & on a accusé la Nature de n'avoir organisé l'hom-

(*a*) Tout le monde sçait que ce Prince n'entendant rien à l'ordonnance des mondes par le moyen des cycles & des épicycles de Ptolémée, dit un jour *que si l'Etre suprême l'avoit appellé à son conseil au moment de la création, il l'auroit éclairé sur la marche des astres* : cependant il pourroit se faire à toute force que ce mot fût moins un blasphême contre Dieu, qu'une épigramme contre les Astronomes.

me, qu'après avoir entouré ſes yeux d'un triple bandeau.

Sur ce principe, mille nouveaux Prométhées ſe ſont aviſé de placer l'homme dans leur attelier, de le façonner ſuivant leur caprice, & d'employer un ciſeau deſtructeur pour ſubſtituer les beautés d'opinion à la beauté ſimple & ſublime de la Nature.

C'eſt ſur-tout notre tête qui a ſouffert le plus des attentats de la mode : les Indiens du royaume de Laos & les Naires de Calicut, ne trouvent de la phyſionomie qu'aux hommes qui ont de longues oreilles; auſſi ils ſçavent les aggrandir de façon qu'elles tombent ſur les épaules (*a*) : chez preſque tous les peu-

(*a*) Voyage de la Loubere, & Recueil

ples, les femmes en percent le cartilage pour y suspendre des parures de fantaisie : les Omaguas mettent dans l'ouverture de gros bouquets de fleurs (*a*) ; les Nègres de la nouvelle Guinée y passent des longues chevilles (*b*), & les Européennes y attachent des diamants.

Les Chinoises, qui ne veulent rien que de mignon dans la beauté, se tirent sans cesse les paupieres pour diminuer la grandeur apparente de

---

des Lettres Edifiantes. — C'étoit aussi l'usage des anciens Péruviens : aussi quand Pizarre vint les subjuguer, ne sçachant quel nom leur donner, il les appella *Los Orejones*, le peuple aux grandes oreilles.

(*a*) Voyage de l'Amérique méridionale, par M. de la Condamine, pag. 48.

(*a*) Voyage de Dampier, Tom. V, pag. 102.

leurs yeux ; tandis que les Grecques adoptant une théorie contraire, les font paroître plus grandes, en deſſinant autour, un cercle de Molybdène.

Un nez qui promine, comme celui de la Pallas du palais Albani, eſt une difformité à la Chine, en Tartarie & chez les Hottentotes ; auſſi dans toutes ces contrées on a ſoin d'écraſer le nez des enfants dans leur berceau (*a*) ; & l'éducation des filles ſur-tout eſt manquée quand à l'approche du mariage elles n'ont pas le nez camus.

On n'applattit pas le nez des filles

(*a*) Chardin [Voy. Tom. 3. pag. 86.] a obſervé cette biſarrerie cruelle à la Chine & chez les Tartares ; & Kolbe [Deſcript. du Cap, pag. 275.] a fait la même remarque au Cap de Bonne-Eſpérance.

ſur les côtes de Malabar, chez les Inſulaires du Golfe Perſique & dans la Californie ; mais on en perce la cloiſon pour y paſſer des anneaux, des épingles d'or & des colifichets de cryſtal (*a*). Quelques Nègres par vanité y mettent auſſi des chevilles (*b*). Il y en a qui en perdent l'organe de l'odorat ; mais ils ſont auſſi fiers de cette dégradation, qu'un Scipion & un Catinat le ſeroient de leurs bleſſures.

Les ſauvages du Bréſil ajoutent à la plupart de ces uſages meurtriers une mode que perſonne, dans les

---

(*a*) *Voyez* Recueil des Voyages de la Compagnie de Hollande, Tom. VI. p. 461. & Tom. V. pag. 191. & *Natuurlyke Hiſtorie van California*, Tom. I.

(*b*) Voyage de Dampier, Tom. V. pag. 102.

deux continents, ne paroît leur avoir envié ; c'eſt de faire une ouverture dans la lèvre inférieure, pour y paſſer une pierre verte & un petit cylindre d'ivoire (*a*).

Comme tout ce qui peut dégrader l'être raiſonnable par excellence, a été imaginé par le mauvais goût uni à la vanité, les habitants d'une côte de la Nouvelle Hollande, perſuadés que l'homme parfait ne doit avoir que trente dents, s'en arrachent deux au-devant de la mâchoire ſupérieure (*b*). Ce n'eſt pas-là tout-à-fait le motif qui a porté les Inſulaires de Macacar a les imiter ; car ils remplacent les deux dents

(*a*) Voyage fait au Bréſil par Jean de Lery, pag. 108.

(*b*) Voyage de Dampier, Tom. II. pag. 171.

naturelles qu'ils s'ôtent par des dents d'or ou d'argent (*a*). Au reste, on n'a point disserté sur ces dents de métal qu'on trouva aux Macassa-

---

(*a*) *Théâtre critique de Don Feijoo*; Discours sur la Prospérité & l'Adversité. — Pizarre trouva aussi au Pérou une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents incisives; mais ce n'étoit ni par la raison des habitants de la Nouvelle Hollande, ni par celles des Insulaires des Macacar : Garcilasso en donne une autre cause assez extraordinaire; il prétend que les ancêtres de ces Indiens ayant massacré dans une rebellion le grand Sacrificateur de Cusco avec le fils de leur Souverain; l'Ynca pour punir un pareil attentat, fit arracher deux dents à tous les rebelles : ces malheureux qui croyoient leur cause bonne, firent la même opération à leurs enfants, & exigerent qu'ils la répétassent sur leur postérité : ainsi ce qui étoit un monument d'opprobre, devint par leurs préjugés un signe de distinction.

rois, comme dans le ſiècle dernier on le fit ſur la dent d'or de l'enfant de Siléſie.

Monteſquieu a composé un Eſprit des Loix : je crois qu'en compoſant un Eſprit des Coutumes, un homme de génie feroit un ouvrage encore plus piquant, ſans être moins utile.

Il n'eſt pas difficile de pénétrer l'intention des Huns & des Sarmates, quand à la veille d'un combat ils ſe faiſoient dans les joues de profondes inciſions (*a*) : on ſent qu'ils ne cherchoient qu'à effrayer leur ennemi par l'aſpect féroce que leur donnoient ces inciſions ; il ne faut point juger des guerriers par le reſte des hommes ; & dès qu'on embraſſe

(*a*) *Jornandès rer. Gothic. Cap.* 24.

un état contre-nature, on eſt conſéquent quand on outrage la Nature.

Mais quel a pu être l'eſprit de la coutume de tant de peuples du Nouveau-Monde, de changer la forme originelle de la tête ? par quelle démence les ſauvages de la Caribane, pour exhauſſer les épaules de leurs enfants à la hauteur de leurs oreilles, chargent-ils leurs têtes de poids énormes, & à force de tourments réuſſiſſent-ils à faire rentrer les vertèbres du col dans la clavicule (*a*) ? Quel eſt le but des Omaguas en ſerrant la tête des enfants nouveaux-nés entre deux planches (*b*), pour la ren-

(*a*) Voyages de Corréal, Tom. 2. pag. 58 & 59.

(*b*) Voyages de l'Amérique méridionale

dre quarrée? Pourquoi les Canadiens ont-ils la plupart la tête ſphérique; & d'autres ſauvages, à force d'art, la rendent-ils pyramidale? Une tête eſt-elle faite pour être un cube, un globe ou une pyramide?

Une Indienne, à qui un Voyageur demandoit la raiſon de ces biſarreries cruelles, répondit que ſon fils avec une tête applattie reſſembleroit davantage à la pleine Lune:

---

par M. de la Condamine, pag. 72.

Dans d'autres contrées on applattit la tête des enfants en mettant ſur le front & l'occiput deux maſſes d'argile qu'on comprime inſenſiblement juſqu'à ce qu'on voie ſortir des narines une liqueur blanchâtre: *Alors*, dit un Philoſophe, *l'opération tend à ſa fin, & le monſtre paroît.* — *Voyez* Recherch. Philoſoph. ſur les Américains, Tom. 1. pag. 150.

mais je ne me perſuaderai jamais qu'une nation entiere s'accorde à rendre ſa poſtérité ſtupide, parce que la Lune eſt plus brillante dans ſon plein que dans ſes phaſes.

Si l'Indienne qui a donné cette réponſe avoit elle-même une tête de pleine Lune, quel fonds y a-t-il à faire ſur ſon raiſonnement ?

De plus, par cette interprétation le problême entier n'eſt pas réſolu; on rend bien raiſon des têtes plattes de quelques Américains ; mais non des têtes ſphériques des Canadiens, des têtes quarrées des Omaguas, & des têtes ſans col des ſauvages de la Caribane.

Je ne vois que le fanatiſme qui puiſſe rendre raiſon de ces bleſſures profondes faites à l'eſpèce humaine : il n'y a que lui qui mette la vertu à

répandre le sang des hommes ; il n'y a que lui qui mène à la stupidité par la barbarie.

Et qu'on ne m'accuse pas de calomnier le fanatisme ; il a produit tant de désastres sur ce globe, que quelque crime qu'on lui impute, il sera toujours impossible de le calomnier.

Il est probable que les Prêtres du Nouveau-Monde en exposant au culte des peuples des Divinités d'une figure bisarre, les auront conduits peu-à-peu à l'adopter ; qui sçait si des meres imbécilles n'ont pas d'abord été flattées de paîtrir de leurs mains l'argile de l'homme, pour faire de leurs enfants des demi-Dieux ?

Ces opérations barbares en altérant l'organisation du cerveau pré-

paroient néceſſairement à une ſtupidité éternelle ; mais ce n'étoit point un inconvénient aux yeux des Bonzes du Nouveau-Monde ; un Prêtre fanatique ne peut parvenir à brider à ſon gré les individus qu'il gouverne, qu'en les changeant en bêtes de ſomme.

Il eſt poſſible que dans la ſuite les Européens ayent éclairé en partie ces Sauvages ſur l'hypocriſie de leurs Prêtres, & le néant de leurs Dieux ; mais alors le déſeſpoir aura perpétué en eux l'ouvrage du fanatiſme : graces à nos lumieres cruelles, mécontents de la terre ſtérile où ils végétoient & du ciel qui les éclairoit, vaincus par notre artillerie, plutôt que par notre courage, environnés de conquérants antropophages, ſans dieux, ſans loix & ſans patrie, ils

auront dit à leur postérité malheureuse : naissez stupides ; il vaut encore mieux pour vous n'être pas hommes, que de ne vivre que pour les maudire.

De quelques autres Uſages biſarres & cruels.

IL n'y a point de partie du corps humain ſur laquelle les peuples n'ayent laiſſé des traces de leur ſtupidité barbare : on a traité l'homme vivant, comme dans les amphithéâtres de Chirurgie, les Anatomiſtes traitent un cadavre.

Les Guaranis ſont dans l'uſage quand ils perdent un pere, une femme ou un époux, de ſe couper une phalange des doigts ; de ſorte qu'on peut connoître par l'inſpection de leurs mains, non combien ils ont eu d'héritages, mais combien de perſonnes dans leur famille ont payé le tribut à la Nature.

Comme rien ne circule plus aisément, soit chez les peuples sauvages, soit chez les peuples policés, que les modes qu'aucune raison ne justifie; celle-ci dans son principe fut adoptée par les Tcharos du Paraguai, les Sauvages du Paramaribo, & quelques hordes encore barbares de la Californie (*a*); mais les Européens qui les subjuguerent, se voyant mal servis par des esclaves mutilés, réussirent à abolir presqu'entièrement cette extravagance: c'est pour la premiere fois que l'intérêt rendit humains des conquérants.

Ce délire de la douleur s'est ren-

(*a*) *Voyez* Les Relations de Sepp, les Lettres du P. Cataneo à son Frere, l'Histoire du Paraguai, par le Jésuite Charlevoix, &c.

contré aussi à une extrémité de notre continent ; & la Loubere en parle comme d'un usage observé de tems immémorial au Cap de Bonne-Espérance (*a*) : mais des Européens qui ont éclairé ses habitans, sans les conquérir, leur ont fait entendre que des doigts coupés ne sont bons ni aux morts qu'on honore, ni aux vivants qui les pleurent ; & aujourd'hui les Hottentots meurent sans que leurs veuves se mutilent.

Du délire de la douleur, passons à celui de la coquetterie : tout le monde sçait qu'à la Chine les meres emploient des tortures cruelles pour

---

(*a*) Voyage de Siam, Tom. 2, pag. 167. — Kolbe en parle aussi, mais il fait entendre que les femmes seules avoient le privilège de mutiler leurs doigts quand elles perdoient leurs époux.

empêcher les pieds de leurs filles de croître (*a*) ; cette opération réussit d'ordinaire au gré de leur vanité : & Maupertuis prétend avoir vu des mules Chinoises, où nos Françoises ne pourroient faire entrer qu'un doigt de leur pied (*b*) : il est probable que cet usage a été observé de tems immémorial à la Chine ; car Pline, d'après Eudoxe, parle d'une nation Indienne

---

(*a*) Suivant quelques Voyageurs, dès l'âge de trois ans on leur serre les pieds avec tant de violence que le fluide qui doit les nourrir est refoulé vers les autres extrémités du corps, ce qui altère leur organisation : s'il en faut croire les Missionnaires, l'opération est bien plus cruelle ; on leur casse le pied, ensorte que les doigts sont rabattus sous la plante : ensuite, on emploie une eau corrosive pour brûler les chairs, & le moindre inconvénient de cette mode atroce est de les empêcher de marcher.

(*b*) *Plin. Hist. Natur. Lib. VII. Cap.* 2.

où les femmes avoient le pied ſi petit qu'on les nommoit *pieds d'autruche* (*a*). Aſſurément ce n'eſt pas Confugtſée qui a inſpiré aux Chinoiſes de ſe rendre boiteuſes, pour acquérir une beauté de préjugé ; ce Philoſophe ſçavoit trop bien que l'élégance du corps dépend de celle des proportions, & qu'une jolie femme n'eſt pas faite pour être éternellement aſſiſe, comme la Mythologie nous repréſente Pirithoüs.

C'eſt encore une vanité mal-entendue qui a engagé les Inſulaires de Formoſe à graver ſur leurs corps, avec un caillou tranchant, la figure des fleurs & des animaux de leur climat (*b*). L'opération, ſuivant les

(*a*) *Vénus Phyſique :* Œuvres de Maupertuis, Tom. 2. pag. 113.

(*b*) Lettres Edifiantes, Tom. 14.

Voyageurs, eſt ſi cruelle qu'elle feroit mourir l'Aſiatique qui l'endure, s'il ne mettoit de longs intervalles entre les tortures qui la perfectionnent. Ordinairement il faut un an pour que la peau de l'Inſulaire devienne un damas ou un papier de la Chine.

Cette mode ſemble avoir fait le tour du globe; car on l'a retrouvée dans l'Indoſtan (*a*), au Sénégal (*b*), à Sierra Liona (*c*), & juſques dans la Floride (*d*); encore aujourd'hui un grand nombre d'Arabes brodent leur peau, & font pénétrer la cou-

---

(*a*) Voyages de Tavernier, Tom. 3. pag. 34.

(*b*) Voyages du ſieur Lemaire, ſous M. Dancourt, pag. 144, &c.

(*c*) Voyage de Struys, Tom. I. pag. 22.

(*d*) Voyage de Corréal, Tom. I. p. 36.

leur qui en fait le fond avec une aiguille (*a*) ; & les petites maitresses de Tunis gravent sur leurs corps des chiffres avec la pointe d'une lancette & du vitriol (*b*). Au reste, dans presque toutes ces contrées l'usage de se tourmenter pour paroître plus laids, est un des privilèges des grands & de la noblesse ; pour le peuple, il est condamné à suivre obscurément l'instinct de la Nature.

L'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains, qui a tant conjecturé, attribue la coutume de cizeler sa peau à la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de

---

(*a*) Voyages de Pietro della Valle. T. 2. pag. 269.

(*b*) Afrique de Marmol. Tom. 1. pag. 88.

prévenir

prévenir le mêlange avec d'autres tribus vagabondes (*a*). Cette explication n'eſt guères plus heureuſe que celle de nos Sçavants qui avec la clef des étymologies interprètent des hiéroglyphes.

Des tribus errantes ne ſont jamais nombreuſes , & tout le monde s'y connoît ſans qu'on ait beſoin d'imprimer ſur ſa peau le chiffre de ſa nation.

Parmi les Sauvages on ne s'eſt jamais aviſé d'interdire le mêlange des tribus ; parce qu'il n'entre dans l'idée de perſonne d'abandonner ſon pere & ſes enfants & de ſe faire une nouvelle patrie.

Enfin , cette mode que l'Auteur des Recherches croit n'avoir été

(*a*) Recherch. Philoſ. Tom. I. pag. 206.

adoptée que par quelques hordes vagabondes, règne à Formoſe, à Tunis & dans l'Indoſtan : c'eſt-à-dire dans des contrées policées où il y a des villes, des mœurs & des loix : certainement une femme du Décan ne ciſèle pas ſa peau comme un vaſe étruſque, pour que le Nabab de ſon pays ne la confonde pas avec une Indienne du Malabar, & une beauté de Tunis ne grave pas ſur ſa gorge des chiffres Africains, afin d'être reconnue dans les vaiſſeaux de ſa nation par ſes corſaires. La coquetterie ſeule a pu dicter ce trait de démence barbare aux Négreſſes, aux Indiennes & aux Sauvages de la Californie : c'eſt le même principe qui a dégradé le pied Chinois, mutilé les mains Hottentotes, & chargé les oreilles Européennes de girandoles.

Une des modes les plus fatales à l'eſpèce humaine qu'ait enfanté le déſir aveugle de plaire, eſt celle de ces corſets deſtructeurs, dont chez tous les peuples policés on comprime le corps délicat d'une fille pour lui former la taille.

Cet uſage digne des Scythes & des Vandales, date cependant de la plus haute antiquité, & on le trouve chez les nations les plus anciennes de la terre; les Grecques avoient leur Séfodeſme, & les Romaines leur Caſtulla (*a*). Les Athéniennes ſçavoient auſſi ſe ſerrer le

(*a*) C'étoit une large bande qu'on mettoit au-deſſous de la gorge des filles pour la faire paroître: elle ſervoit auſſi en comprimant le corps, à rendre la taille plus fine. — Voyez *Salmaſ. not. in Achil. Tat. Erot. pag.* 543. & *Non. Marcel. Cap.* 16. *n.* 5.

corps avec des planches légères de bois de tilleul, ſoit pour relever leur gorge, ſoit pour cacher quelque difformité (*a*). Par-tout le ſexe a ſacrifié ſa vigueur naturelle & ſa ſanté, à la manie, je ne dis pas d'être plus belle, mais de le paroître.

Chez nous, après avoir dégradé l'enfant par les tortures du maillot, on lui fait une taille factice avec les corſets & les corps à baleine ; on ne voit pas que cette opération barbare arrête le développement naturel de la machine, cauſe des obſtructions dans les poumons, empêche la circulation des fluides dans les vaiſſeaux, & ruine la poitrine

---

(*a*) *Voyez* Caſaubon, *Not. in Spartian.* pag. 55.

en gênant le jeu de la respiration (*a*); on a même prouvé qu'elle avoit étouffé, dans le sein des femmes plus d'un fœtus (*b*) : mais c'est envain que la physique, le goût & la

---

(*a*) Les meres à qui le cri de la Nature ne se fait pas entendre, & pour qui il faut des autorités, peuvent consulter Huxham *Dissertat. sur les Peripn. & Pleurésie*, les Ouvrages d'Ambroise Paré, pag. 674. ceux de Riolan, de Winslow, de Ballexserd, de Tissot, de Haller & de Boerhaave, l'*Emile* du Citoyen de Genève, l'Ouvrage moderne intitulé : *Dégradation de l'espèce humaine par l'usage des corps de baleine*, &c. &c. &c. : je défie qu'on cite en faveur du préjugé contraire d'autre suffrage que celui de l'Auteur paradoxal de *l'Orthopédie*, & de l'Ami des Hommes ; le premier a été réfuté par le célèbre Winslow, & l'autre par son cœur.

(*b*) Dégradat. de l'espèce humaine, &c. pag. 8.

raiſon dépoſent contre cet abus ; l'inſtinct de la coquetterie franchit toutes les barrieres qu'on lui oppoſe. On veut une taille à la mode, & pour l'avoir on s'expoſe à mourir pulmonique, & à tuer ſes enfants avant qu'ils paroiſſent à la lumière.

Encore ſi une taille à la mode étoit une des graces de la Nature ; mais nous ne raiſonnons guères mieux ſur la beauté que les Omaguas ou les Sauvages de la Californie ; ces tailles ſi fines qui ſemblent couper en deux le corps d'une femme, détruiſent les proportions de ſa belle architecture. Les Grecs, meilleurs juges que nous, auroient regardé nos femmes à la mode comme de jolis monſtres : quand l'homme de goût veut étudier ces formes heureuſes que la Nature ſemble avoir façonnées de ſes mains, il ne va pas les cher-

cher dans les boudoirs de nos Européennes ; mais dans les dessins de la Pallas Albani, de la Vénus de Médicis & de la Niobe de Praxitele.

Des inſultes faites à la Nature dans les organes générateurs.

SI jamais l'homme a attenté contre lui-même, c'eſt lorſqu'il a dit à la Nature, Je m'oppoſe à ton pouvoir générateur; tes ouvrages ſont à moi, puiſque je les mutile; & j'ai acquis un droit terrible ſur ma race, puiſque je puis l'anéantir.

Ce n'eſt cependant que par degrés que l'homme s'eſt fait le tyran des générations à naître; la Nature l'a fait bon, l'intérêt l'a rendu foible; & l'habitude des foibleſſes l'a conduit au dernier des crimes.

I.

Une des premieres insultes faites à la Nature, dans le plus précieux de nos organes, c'est la circoncision (*a*).

Cette coutume bisarre de couper une membrane de l'organe générateur, naquit entre l'équateur & le trentième degré de latitude septentrionale; la mode, un préjugé de propreté, & l'épée de Mahomet l'ont ensuite étendue dans d'autres parties du globe, & aujourd'hui il y a encore plus d'un dixième des habitants de la terre circoncis (*b*).

(*a*) Ce n'est qu'en qualité de Physicien qu'on parle ici de la circoncision.

(*b*) Les conquérants du Nouveau-Monde y ont trouvé la circoncision établie, les Insulaires de Cosumel, vers la pointe de

L'appareil de la circoncision, telle qu'on la pratique aujourd'hui dans les Synagogues sur des enfants nou-

---

la Floride, se coupoient le prépuce avec une pierre tranchante : il en étoit de même des Guancos, des Othomacos, des peuples de Cuiloto, d'Uru & des Salivas de l'Orénoque. — *Voyez* Pierre d'Angleria *De Insulis ruper repertis*, & l'Histoire de l'Orénoque du Moine Gumilla. Tom. 1. p. 183.

Pour les Mexicains, ils se contentoient de faire une légère incision à l'organe générateur de l'enfant & à ses oreilles ; & pourvu qu'il en sortît une goutte de sang, ils croyoient le néophyte digne de vivre en société avec les hommes. — Histoire de la conquête du Mexique, par Cortès, Tom. 1.

Cet usage des Indiens du Mexique a fait faire une singuliere bevue au Docteur Mallet ; il s'est imaginé qu'à Mexico on coupoit à tous les enfans mâles le prépuce & les oreilles. — Voyez *l'Encyclopédie*, Artic. *Circoncision*. & la réfutation de ce men-

veaux-nés, fait frémir l'homme ſenſible & honnête : le Rabbin chargé de l'opération étend ſur l'autel la victime, il arrache avec ſes ongles la membrane profane & ſuce la bleſſure : enſuite il recommence à mutiler ſon néophyte, arrête le ſang avec des poudres aſtringentes, & jette le lambeau de chair dans un vaſe plein de ſable : les Inſulaires de Madagaſcar ajoutent à ces horribles cérémonies, celle d'avaler le prépuce qu'ils arrachent, ainſi le fanatiſme les rend réellement antropophages.

Lorſqu'on circoncit des perſonnes âgées, elles ſont malades plus d'un mois ; d'ordinaire il y en a une ſur vingt qui en meurt (*a*). Et quand

ſonge hiſtorique. *Recherch. Philoſ.* ſur les Américains, Tom. 2. pag. 136.

(*a*) *Les Salivas circonciſent leurs en-*

depuis Mahomet il n'y auroit eu qu'une ſeule victime de cette opération, ſa mort ſanglante dépoſeroit à jamais contre le fanatiſme des Juifs & des propagateurs de l'Alcoran.

Des Docteurs, accoutumés à ſe jouer de la raiſon, l'ont fait ſervir quelquefois à juſtifier la circonciſion; le Bénédictin Dom Calmet, qui

---

fants le huitième jour ſans en excepter les filles, & cela d'une maniere ſi cruelle qu'il en meurt pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe.... Je trouvai, en 1641 *, dans les bois un enfant moribond dont les plaies s'étoient envenimées, & dont tous le corps étoit ouvert d'une maniere dégoûtante. Pour que ces enfants ne ſentent pas l'inſtrument avec lequel on leur déchire le prépuce, on a ſoin de les enivrer. Perſonne n'eſt exempt de cette ſanglante cérémonie.* — Hiſtoire de l'Orénoque de Gumilla, T. 1. pag. 183.

croyoit aux Vampires, croyoit auſſi l'opération hébraïque néceſſaire aux peuples de l'Orient : il affirme, ſur l'autorité de quelques Ecrivains qui n'en ont point, qu'elle ſeule exempte d'une ſorte de charbon qui naît ſur l'organe générateur de tous les incirconcis; & il en conclud que l'amputation du prépuce eſt le chef-d'œuvre de la politique de la Chirurgie & de la raiſon (*a*).

Malheureuſement pour le Diſſertateur, Abulfeda, Albufarage, ni même le Médecin Avicenne n'ont parlé de ce charbon endémique : Tournefort, Pockocke & les Voya-

(*a*) *Voyez* dans ſa *Diſſertation ſur la Circonciſion*, le parti qu'il tire du ſilence des peuples de l'Aſie, chez qui il n'a point voyagé, & de l'autorité des Auteurs qu'il n'a peut-être jamais lu.

geurs les plus exacts, qui ont parcouru l'Orient, gardent le même silence ; & sans le témoignage du crédule Philon, il seroit probable que Dom Calmet auroit créé le charbon des incirconcis, pour avoir le plaisir de leur donner son remède de la circoncision.

M. de Buffon, dont l'autorité est bien supérieure à celle des Philon & des Dom Calmet, a cru aussi que la circoncision pouvoit être fondée sur la nécessité; & sa raison est que la membrane coupée s'opposeroit par son accroissement à la génération (*a*). Il en est probablement de cette excroissance comme du charbon de Dom Calmet : le Philosophe cite

---

(*a*) Hist. natur. petite édit. complette, Tom. 4. pag. 225.

l'Anatomie de Dionis & les Voyages de La Boulaye; mais Dionis ne parle dans ſon Livre que d'une maladie particuliere, qui n'eſt pas plus rare en Europe qu'en Orient (*a*) : pour La Boulaye, qui ſûrement n'avoit pas viſité le prépuce des Turcs, des Aſiatiques & des Mexicains, il ne donne que ſes conjectures; & aſſurément les conjectures d'un La Boulaye ne valent pas le ſcepticiſme raiſonné des Philoſophes.

L'Auteur ingénieux des *Recherches Philoſophiques ſur les Améri-*

(*a*) Anatomie de Dionis, Dém. 4. — J'ai eu occaſion d'interroger des Turcs & un Arabe, ſoit ſur l'excroiſſance du prépuce, ſoit ſur le charbon endémique dont nous les gratifions : & ils m'ont répondu, avec leur politeſſe ordinaire, que *c'étoit une fable de ces chiens de Chrétiens.*

cains, a eu auſſi un ſyſtême particulier ſur la néceſſité de la circonciſion : il fait dériver cette opération du beſoin qu'ont les incirconcis de détruire les vers qui s'engendrent dans les replis du prépuce (*a*) ; mais l'Art d'Hyppocrate & de Sydenham nous apprend que la génération de pareils animaux n'eſt pas dûe à la Nature, mais à la mal-propreté ou à la débauche : le petit nombre d'individus que cette vermine tourmente, l'empêche de ſe propager, dans le premier cas, par des bains d'eau froide, & dans le ſecond par le Napolitanum ; & puiſqu'on peut guérir un malade par un bain ou par une friction, il me ſemble fort inutile de le circoncire.

(*a*) Recherch. Philoſ. ſur les Américains, Tom. 2, pag. 120.

De plus, quand même l'humidité mal-faiſante du ſol Américain pourroit vicier l'organe générateur des Indiens de Panama & du Lac Ontario, s'enſuivroit-il qu'il faudroit circoncire les Perſans & les Grecs qui habitent le plus beau climat de la terre? Que fait la vermine d'un Huron au prépuce des deſcendants de Darius & de Miltiade?

Les peuples chez qui la circonciſion date de plus loin, n'ont été ſujets ni a une excroiſſance héréditaire au prépuce, ni à un charbon endémique, ni à des vers; ſi les maladies qu'on leur attribue euſſent été des ſingularités de leur organiſation, perſonne ne s'aviſeroit de douter de leur exiſtence, on ne les nieroit pas plus que le tablier des Africaines du Cap de Bonne-Eſpérance.

Il y a des individus, ſans doute,

vitiés dans leur organe générateur ; mais autant qu'il eſt poſſible il faut les guérir & non les mutiler.

La circonciſion eſt ſi peu une loi de climat, que dans les contrées où elle eſt aujourd'hui le plus univerſellement reçue, autrefois on ne circonciſoit perſonne : Foë ne fit point de règlement ſur le prépuce des peuples de l'Indoſtan, ni Zoroaſtre ſur celui des Perſes, ni Solon ſur celui des Sénateurs de l'Aréopage ; c'eſt le féroce Mahomet qui a donné cette loi de ſang aux nations qu'il avoit intérêt de rendre barbares : & sûrement le climat d'Athènes, des bords de l'Indus & de Schiras n'a pas changé le jour que des ſoldats y prêcherent l'Alcoran.

Les Juifs modernes inſultent donc à la Nature, en augmentant dans leurs Synagogues le nombre des cir-

concis ; cependant il ne faut pas les brûler comme les monſtres de la propagande ont fait ſi long-tems à Goa & à Lisbonne.

II.

En Ethiopie, dans quelques contrées de l'Inde & sur-tout en Egypte (*a*), on fait aux femmes vers l'âge de trente ans une opération qui a quelque rapport avec la circoncision des hommes : il s'agit du retranchement des nymphes ; le fanatisme n'y a point de part, ce sont des matrones qui opèrent, & graces à la jalousie des maris, ce privilège ne leur a point été enlevé par les Prêtres.

L'excision des femmes est au reste aussi cruelle que la circoncision des hommes ; on applique le fer rouge sur la membrane pour l'empêcher de

(*a*) *Voyez* Strabon, Liv. 17. & Paul Eginète, Lib. 6. Cap. 70.

renaître, & plus d'une Indienne a péri ſous le couteau ardent qui devoit la préparer à la fécondité.

Le Philoſophe de la Nature ne peut pas plus approuver le retranchement des nymphes que celui du prépuce.

D'abord cette excroiſſance eſt une imperfection particuliere, & non un vice national ; & il ne faut pas traiter une ville entiere, parce qu'il y a des malades dans un hôpital.

Il ne faut point, ſur-tout, permettre à la mode de s'emparer d'une pratique cruelle ; car la mode comme la religion a ſon fanatiſme.

Les partiſans de l'exciſion aſſurent qu'elle détruit une difformité monſtrueuſe : mais quels ſont les garants de cette prétendue difformité ? faut-il en croire ſur ce ſujet des maris blaſés ou des voyageurs qui n'ont rien vu ?

Belon, Chardin & tous les Hiſtoriens de l'exciſion s'accordent à dire qu'elle ne ſe fait qu'à l'âge de trente ans; cet aveu ſuffit pour en conſtater l'abſurdité : car ſi cette opération étoit inutile dans le tems que les femmes étoient jolies & fécondes: pourquoi la faire quand elles deviennent vieilles & ſtériles (*a*)?

(*a*) Mahomet épouſa Cadisha à cinq ans & la rendit mere. *Voyez* Prideaux, Vie de ce Légiſlateur. — A Alger il y a un grand nombre de femmes qui accouchent à neuf ans. *Voyez* Laugier de Taſſy, Hiſt. du Royaume d'Alger, pag. 61.

Au reſte, dans les climats chauds les femmes qui ſont nubiles dès l'âge de dix ans, ceſſent de concevoir à trente; à ce période, elles acquierent ſur leur teint flétri les mêmes rides dont l'uſage du rouge ſillonne vers quarante ans les beautés de nos Capitales, & que la Nature n'amene que vers

Enfin, en ſuppoſant que la délicateſſe d'un mari & la coquetterie d'une femme, exigent le retranchement des nymphes, la Chymie n'offre-t-elle pas la reſſource lente, mais sûre, des fluides aſtringents, ſans recourir au fer rouge qui doit détruire la ſenſibilité dans l'organe qui en paroît le ſiège ? faut-il pour acquérir une beauté de préjugé expoſer une femme à perdre, ſinon la fécondité, du moins l'inſtinct ſacré qui l'entraîne à l'amour ?

ſoixante ſur le viſage des femmes de la campagne.

III.

Dès que l'homme a commencé à ſe défier de lui-même, il s'eſt défié auſſi de la vertu des femmes ; alors il a imaginé des moyens de captiver par la violence un ſexe dont il avoit aliéné le cœur ; & plus il s'eſt rendu coupable envers lui, plus il a été ſon tyran.

Comme c'eſt dans les climats chauds que l'imagination plus ardente donne la plus grande activité aux tranſports de l'amour jaloux ; c'eſt en Aſie qu'on a d'abord ſoumis la pudeur des femmes aux entraves abſurdes de l'infibulation.

L'Ethiopien, qui eſt aſſez malheureux pour ne connoître que le phyſique de la virginité, infibule ſa fille à ſa naiſſance en réuniſſant, ſoit avec un cordon de ſoie, ſoit avec du

du fil d'amiante, des membranes que la Nature a séparées : les chairs adhérent peu-à-peu, & quand le jour du mariage est arrivé, ce n'est qu'avec le secours du bistouri que la vierge infibulée peut devenir mere (*a*).

Au Pégu & dans quelques autres contrées de l'Asie, on s'assure de la vertu du sexe par le moyen d'un anneau : celui des filles ne peut s'ôter que par une opération cruelle ; pour celui des femmes, il a une sorte de serrure dont le mari a la clef ; ces anneaux tiennent lieu au peuple de tout l'appareil d'un serrail.

(*a*) Cette sorte d'infibulation a été aussi long-tems en usage chez quelques peuples qui habitent sur les côtes de la mer rouge. *Voyez* Pierre Bembo, *Hist. Venet. Lib.* 6.

Les Italiens modernes infibulent d'une façon moins barbare, quoiqu'auſſi deshonorante; ils mettent aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & arrêtée par une ſerrure composée de cercles mobiles où l'artiſte a gravé un certain nombre de chiffres, entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour comprimer le reſſort (*a*) : cette combinaiſon eſt le ſecret du mari.

Si l'homme jaloux & barbare pouvoit entendre la voix de la raiſon, voici ce que je dirois au malheureux qui ne peut enchaîner la vertu des femmes qu'en les infibulant.

Féroce Ethiopien, quel crime a fait ta fille pour la tourmenter l'inſ-

---

(*a*) Recherc. Philoſ. ſur les Américains, Tom. 2. pag. 142.

tant qu'elle quitte le ſein de ſa mere, & celui où elle voudra goûter les premiers plaiſirs de l'amour ? Pourquoi marquer par l'empreinte de la douleur les deux époques de ſa vie qui ſont marquées par les plus grands bienfaits de la Nature.

Le mari qui infibule ſa femme, eſt à la fois abſurde & cruel ; mais je ne ſçais quel nom donner au pere qui infibule ſa fille : c'eſt bien aſſez d'inſulter à la Nature, pour me procurer un plaiſir de préjugé, ſans faire ſoupçonner encore à l'étranger qui recherche mon alliance que ma fille ne doit ſa vertu qu'à des fils d'amiante & à des anneaux.

L'opération Ethiopienne qui infibule une fille & qui la défibule, peut lui coûter la vie ; ainſi le légiſlateur qui l'ordonne n'a écrit,

comme Dracon, ſes loix qu'avec du ſang; il eſt l'aſſaſſin des hommes qu'il devoit protéger.

Et toi, deſpote petit & foible, qui ne fondes la fidélité des femmes que ſur des inſtruments qui les deshonorent; que tu es bien puni de ton Machiaveliſme, par l'uſage même que tu en fais!

Malheureux, crois-tu que la pudeur s'enchaîne comme les mains de tes eſclaves? elle eſt libre comme l'air que tu reſpires; elle habite le cœur de la femme que tu outrages, & ſe rit du vain appareil de tes anneaux.

Ne vois-tu pas que tes précautions mêmes amènent le péril que tu crains? tes ſerrures & tes anneaux ne ſervent qu'à apprendre à ta victime qu'elle peut enfreindre la

foi conjugale ; & ſur l'article de l'honneur, dès qu'une femme examine, elle eſt infidelle.

En amour les tyrans ne ſont pas plus ingénieux que les eſclaves : ſi tu as épuiſé ton imagination à tourmenter ta femme, la ſienne s'épuiſera à réaliſer les fantômes de terreur que tu t'es formés ; à force de recherches, elle combinera tous tes chiffres ; elle ouvrira tous tes cadenats, & ſa trahiſon ſera d'autant plus sûre que par ta tyrannie tu t'es ôté juſqu'au droit de la ſoupçonner.

Qui ſçait même ſi à force de bleſſer la ſenſibilité d'un cœur honnête, tu ne la forceras pas à devenir deshonnête ? combien de femmes nées vertueuſes, que l'amour de la vengeance a rendues perverſes ! telle Italienne qui libre eût été Lucrèce,

grace à l'infibulation, a effacé Cléopâtre & Messaline.

Malheureux, laisse-là tes anneaux, tes chiffres, & tes serrures; respecte ta femme, fais-t'en estimer, & songe qu'on ne doit pas se flatter d'être heureux par l'amour, quand on n'exerce son esprit qu'à outrager la Nature.

IV.

S'il étoit néceſſaire d'infibuler l'un des deux ſexes, ce devroit être, non le plus foible, mais le plus entreprenant; car il n'y a que l'audace qui mérite d'être enchaînée.

On infibuloit en effet à Rome les garçons (*a*); mais non pour mettre les femmes à l'abri de leurs attentats, c'étoit uniquement pour conſerver leur voix : les Directeurs des Spectacles s'aſſuroient avec un anneau de la continence de leurs Muſiciens, comme aujourd'hui on s'en aſſure en les rendant Eunuques.

Quelques Indiens du Nouveau-Monde s'infibuloient auſſi avec un

(*a*) *Voyez* Juvenal, *Satyres contre les Femmes*, & Martial, Liv. 9. épigr. 28. & liv. 7. épigr. 82.

ruban d'écorce (*a*) ; & il eſt aſſez probable qu'originairement on ne ſongea par cet uſage biſarre, qu'à empêcher la jeuneſſe de s'énerver dans l'âge des deſirs, qui d'ordinaire devance l'âge de la vigueur.

Le fanatique qui outre toujours la morale, parce qu'il ne connoît pas la vertu, s'infibule encore dans quelques contrées de l'Aſie pour étaler, au peuple qui le révère, ſa faſtueuſe continence ; on voit des Santons, des Faquirs & des Bonzes charger l'organe générateur d'un cercle de fer large &

(*b*) *Voyez* Marcgrave, *Hiſtor. Natur. Braſiliæ*, pag. 14. — Le Chevalier Pretty a auſſi trouvé l'infibulation des garçons en uſage chez quelques Inſulaires de la mer du Sud. — *Voyez* Hiſt. des Navig. aux Terres Auſtrales, par le Préſident de Broſſes, Tom. I. pag. 227.

pesant, & s'ôter physiquement la faculté d'être pere (*a*), pour acquérir le droit d'être tyrans de la multitude, persécuteurs & frippons.

Toutes ces infibulations sont contraires à la morale éternelle de la Nature.

Jamais il ne fut permis au Musicien de l'ancienne Rome d'anéantir sa race, pour prostituer sa voix efféminée sur le théâtre de Marcellus.

Le Sauvage du Nouveau-Monde & le Bonze du Japon sont également

---

(*a*) Locke qui a tant douté, ne doutoit pas que les Moines de l'Asie n'en imposassent sur l'article de la continence : il cite le Voyageur Baumgarten, qui vit en Egypte un dévot infibulé commettre le crime abominable de Pasiphaë. — *Voyez Peregr. Baumgart. Lib. 2. Cap. I.* & Essai Philos. sur l'Entendement Humain, Liv. I.

des raiſonneurs abſurdes s'ils ſuppoſent que la chaſteté conſiſte, non à avoir le cœur pur, mais à charger d'entraves l'organe générateur ; un Philoſophe qui converſeroit un moment avec le Sauvage, viendroit peut-être à bout de l'éclairer ; pour le célibataire hypocrite du Japon, on ne l'éclaire pas, mais on l'enchaîne.

V.

Les Poètes qui ſont les ſeuls hiſtoriens des Amazones, ont dit que ces héroïnes du Thermodon ſe coupoient le ſein pour être plus légères à la courſe; c'eſt le même motif qui a engagé réellement les Hottentots à ſe priver d'un des réſervoirs de l'organe générateur (*a*); & cette

(*a*) Kolbe a été témoin oculaire d'une de ces opérations fanatiques: on frotte, dit-il, la jeune victime de la graiſſe des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer; enſuite on lui lie les pieds & les mains: alors le Prêtre, armé d'un couteau tranchant, fait une inciſion, enlève un des réſervoirs générateurs, & remet à la place une boule préparée avec des herbes médicinales; il coud enſuite la plaie avec

insulte faite à la Nature étoit encore le crime de leurs Prêtres.

Des Philosophes ont appris à ce peuple que l'homme parfait n'étoit pas le coureur ; ils lui ont prouvé qu'on n'étoit pas plus léger parce qu'on se rendoit à demi-eunuque ; ils lui ont fait soupçonner que c'étoit pour le gouverner que ses Prêtres le mutiloient, & aujourd'hui

---

l'os d'un petit poisson qui lui sert d'aiguille, & un filet de nerf du mouton : quand l'opération est finie, tout le monde se retire, & l'Hottentot à demi-mort est obligé de se traîner comme il peut dans une hutte qu'on lui a bâtie : là, abandonné de tout le monde, il périt ou recouvre la santé, ce qui est assez indifférent, soit au Gouvernement, soit aux Prêtres. *Voyez* Kolbe, Description du Cap de Bonne-Espérance, Tom. I. pag. 71.

les Hottentots cessent d'outrager la Nature, & ne tirent plus vanité d'être des hommes imparfaits.

VI.

Il n'y a point de Philoſophe, ſans doute, qui ait pénétré dans l'iſle Formoſe : car on y tolère encore la plus abominable coutume que le fanatiſme ait imaginé pour anéantir la race des hommes : les femmes s'y marient dès qu'elles ſont nubiles ; mais il leur eſt défendu d'accoucher avant trente-cinq ans : lorſque la Nature, plus forte que la loi, les a rendu groſſes, une Prêtreſſe les conduit au Temple [du Dieu du mal ſans doute], leur foule le ventre & les fait avorter. On en a vu perdre ainſi juſqu'à ſeize fois leur fruit ; & ce n'étoit qu'après ces ſeize aſſaſſinats qu'il leur étoit permis d'être meres (*a*).

(*a*) *Voyez* Deſcription de l'Iſle Formoſe.

Je voudrois bien ſçavoir quel eſt à Formoſe l'ordre de la ſociété qui trouve quelqu'intérêt à ces avortements.

Le Souverain qui permet qu'on étouffe dans ſes Etats la population dans ſon germe, y perd des ſoldats pour ſes armées, des filles pour ſon ſerrail, & une partie de ſon tréſor.

Un citoyen à qui la loi permet d'être époux & défend d'être pere, s'accoutume à ne voir dans le mariage que les vils rapports que fait naître le beſoin de jouir; il n'aime

---

dreſſée ſur les Mémoires de George Plaſmanaſar: Voyages de Kæmpfer au Japon, & *ſur-tout* Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoiſe, Tom. 1. pag. 96.

plus par ſon ame, mais par ſes ſens.

Quelle activité peut avoir l'amour maternel dans une femme qui jouit pour détruire, qui conçoit pour avorter, & qui aime mieux outrager la Nature que tromper une Prêtreſſe ?

Quelle ſorte de reconnoiſſance lie un fils aux auteurs de ſa vie ; ce fils qui né un jour plutôt auroit été étouffé par ceux qui l'ont fait naître ?

Je ne parle point ici du danger que court une mere de perdre la vie dans ces avortements, ni de la ſtérilité qu'ils doivent procurer à la plupart des femmes qui échappent des mains de la Prêtreſſe ; je me contente de faire voir que l'uſage barbarbare, contre lequel je reclame,

conduit à l'infraction de toutes les loix ſociales ; & je laiſſe à décider aux Phyſiciens dans quelle claſſe des êtres intelligents il faut mettre les habitans de Formoſe.

Des Eunuques.

Le dernier terme de la dégradation humaine eſt celui où l'homme anéantit en lui l'organe générateur, où il réunit ſans intervalle le terme de la jeuneſſe à celui de la décrépitude, & où iſolé au milieu de la ſociété, il ne voit le ſexe que pour le maudire, & la Nature que pour la blaſphêmer.

Arrêtons-nous quelques moments ſur cette partie de notre hiſtoire; c'eſt celle de l'homme en délire; elle fournit un fonds inépuiſable pour nos bibliothèques: pour l'hiſtoire de l'homme ſage, le Philoſophe l'écriroit en trois pages.

I.

Il eſt probable que ce fut la loi qui fit les premiers Eunuques : la caſtration, dans l'ancienne Egypte, étoit le châtiment de l'adultère (*a*); ce peuple qu'Hermès n'avoit pas encore civiliſé, trouvoit dans ce ſupplice une ſorte de rapport entre le délit & la peine, & il croyoit que ce rapport lui donnoit le droit d'être barbare.

Rome expirante, qui ne valoit pas mieux que l'Egypte dans ſon berceau, condamna auſſi à la mutilation les hommes coupables du crime de Paſiphaë (*b*) : l'an 529, un Empereur Grec rendit eunuque par la

(*a*) *Diodor. Sicil. Lib. I.*

(*b*) *Voyez* le Code de Juſtinien, *Lib.* 3. *Tit.* 53. *Lib.* 9. *Tit.* 9. &c.

main du bourreau deux Evêques convaincus de s'être prostitués à des quadrupèdes (*a*) : moins heureux qu'Abailard & Combabus, ils expirerent dans ce supplice.

Justinien, qui n'avoit ni assez de génie, ni assez de sensibilité pour être législateur, défendit de faire des eunuques dans tout l'Empire Romain; mais par une bisarrerie digne de son caractère, il condamna à l'être celui qui en feroit, aussi-bien que le maître de l'opérateur & ses complices (*b*). — Des hommes eunuques d'intelligence ont beaucoup admiré cette loi de Justinien.

(*a*) *Voyez* Procop. *Anecd. Cap.* 11-17. & Zonar. pag. 64.

(*b*) *Procop. de Bello Goth. Lib.* 4. Code Justin. *Lib.* 4. *Tit.* 42. &c. — Lorsque ces victimes malheureuses ne perdoient pas la

Tout le monde sçait que le Parlement de Paris punit les scélérats qui avoient ôté à Abailard son sexe, en les privant du leur par la main du bourreau ; on les condamna en vertu du Talion, & aucun des juges ne s'avisa auparavant d'examiner si le Talion étoit une loi de la Nature.

La loi Salique condamne à la castration les esclaves surpris en adultère : la loi des Wisigoths ordonne qu'on fasse subir la même peine aux hommes qui se prostituent aux animaux : les loix de Guillaume le Conquérant y condamnent ceux qui ont violé une femme : une loi de Philippe-le-Bel fit mutiler & écor-

---

vie dans ce supplice deshonorant, on les dépouilloit de leurs biens & on les reléguoit en Ethiopie.

cher tout vifs les amants de trois Princeſſes de ſa maiſon. Les loix.... Je m'arrête, on prendroit cette défenſe de l'humanité pour une ſatyre contre les légiſlateurs.

II.

Combabus étoit un Seigneur de la Cour de Syrie, que les femmes ne pouvoient voir ſans aimer ; ſon Souverain perſuadé, ſans doute, qu'il y avoit un intervalle immenſe entre les charmes d'une reine & le cœur d'un de ſes ſujets, eut la foibleſſe de choiſir ſon jeune favori pour accompagner Stratonice, ſon épouſe, dans un long voyage : Combabus qui prévit les ſuites de cette imprudence, ſacrifia ſon ſexe pour ſauver ſa vie, & remit au roi en partant une boëte myſtérieuſe, qu'il ne devoit ouvrir qu'à ſon retour : le Syrien, comme il s'y étoit attendu, plut à la princeſſe, & eut le courage barbare de la déſabuſer : Stratonice éclairée ne ſe tua pas ; mais toujours ſenſible, elle vit ſans ménagement ce Com-

babus qui s'étoit mis en état de la voir ſans péril : le roi ſoupçonna bientôt qu'il avoit un rival : un courtiſan, qui vouloit ſupplanter Combabus, dépoſa l'avoir vu dans les bras de Stratonice, & le jeune Syrien fut condamné à mort ; près d'être conduit au ſupplice, l'accuſé demanda au roi le dépôt qu'il lui avoit confié : la boëte s'ouvrit, & toute la cour fut convaincue que Combabus étoit eunuque lorſqu'il entreprit ce voyage avec Stratonice (*c*).

L'hiſtoire rapporte que les amis de Combabus le voyant depuis cette aventure plus puiſſant que jamais à la cour de Syrie, ſe mutilè-

(*a*) Le fond de cette Hiſtoire eſt tiré de l'ouvrage de Lucien, intitulé, *De Deâ Syriâ.*

rent

rent pour lui faire la cour. Si le fait eſt vrai, c'eſt l'héroïſme de l'adulation & de la ſtupidité (*a*).

Dans la ſuite, on fit l'apothéoſe de Combabus, & les Prêtres de ce Dieu qui n'étoit pas même un homme, ſe mutilerent en cérémonie pour lui reſſembler (*b*).

Pluſieurs ſiècles après, l'empereur Adrien fit un Dieu de l'eunuque Antinoüs (*c*); mais nous ne voyons

---

(*a*) *Lucian. loc. cit.*

(*b*) Hiſt. Univerſ. par une Société de Gens de Lettres, Tom. 2. Liv. 1. Chap. 5. Sect. 2.

(*c*) Son culte continua long-tems après la mort d'Adrien, quoique Rome n'eût plus d'intérêt à flatter; il importoit en effet aſſez peu aux Prêtres d'Antinoüs, d'appartenir à Jupiter ou à un Eunuque, pourvu qu'ils menaſſent le peuple, & qu'ils ſe fiſſent payer par les Céſars.

pas que ſes Miniſtres aient imité ceux de Combabus : le libertinage avoit introduit une foule d'eunuques ſur les théâtres de Rome & dans ſes ſerrails ; mais la religion n'y étoit pas aſſez fanatique pour en faire parmi ſes Prêtres.

III.

Le fanatiſme eſt un tronc immenſe qui a mille ramifications ; & il ne faut point mettre nos Abéliens & nos Valéſiens dans la claſſe des Prêtres de Combabus.

Sous le règne de l'empereur Arcade, l'Afrique vit naître une ſorte de ſectaires qui ordonnoient le mariage, mais défendoient la jouiſſance (*a*) ; ces eunuques volontaires étoient à la fois impies & contradictoires : la ſecte n'étoit déja plus, quand la loi voulut la réprimer.

Les Valéſiens, nés dans les déſerts brûlants de l'Arabie & ayant l'ima-

(*a*) Ils tiroient leur nom d'Abel, qu'ils ſuppoſoient avoir été marié, mais n'avoir jamais tenté de devenir pere. — Voyez Div. Auguſt. *de Civit. Dei.*

gination aussi ardente que leur sang, allerent encore plus loin que les prétendus disciples d'Abel ; ils firent un acte de religion de se mutiler, & de mutiler de gré ou de force tous les jeunes gens sur lesquels ils avoient quelque pouvoir (*a*) : les sectaires de tous les cultes se réunirent contre ces ennemis du genre humain ; & après la mort de l'enthousiaste qui les avoit fait naître, quand leur imagination vint à se refroidir, la voix sacrée du sens moral les ramena à la Nature.

(*a*) Voyez Epiph. *Hæres. Cap. LVIII.*

IV.

Il y a des pays où l'homme malheureux & pauvre mutile ses enfants pour éteindre sa postérité (*a*) ; c'est le dernier degré du désespoir réfléchi : quand on voit le ciel & les hommes conjurés pour tourmenter sa terre qu'on habite, il semble tout simple qu'on cherche à diminuer le nombre de leurs victimes.

Cependant ce raisonnement apprécié n'est qu'un sophisme : le mal moral dépend de nous ; le mal physique n'est presque rien, quand on est Philosophe ; est-on mécontent du climat qu'on habite ? la terre entiere est ouverte à l'homme libre : est-on

(*a*) Hist. Natur. de M. de Buffon, petite édit. complette. Tom. 4. pag. 228.

environné de tyrans ? qu'on change de patrie; les remords vengent tôt ou tard l'homme de bien qui a souffert, & l'oppresseur est toujours plus malheureux que l'innocent qu'il opprime.

Un pere qui mutile son fils n'est qu'un stupide en délire; il ne voit pas que par son opération barbare, il prive un être malheureux de l'unique ressource peut-être que lui ait donné la Nature pour l'empêcher de la maudire.

Américains, dont les Nunnès & les Pizarre se sont joués de l'existence, esclaves de l'Asie, qui ne respirez que par le caprice d'un despote, nègres traités en bêtes de somme par des bêtes féroces; par quelle absurde logique trompez-vous l'espoir de vos ennemis en cessant d'être hommes ? puisqu'on vous laisse le

couteau d'Origène, armez-vous-en comme Brutus, & le genre humain est vengé.

V.

Ces despotes stupides & barbares, ces bœufs-tigres de l'espèce humaine, donnerent au milieu du sixième siècle un exemple terrible de l'abus du pouvoir quand il est joint à la dépravation : les rois des Abasges (*a*) voyant le prix que le luxe de Constantinople mettoit aux eunuques, enlevoient à main armée à leurs sujets leurs enfants, les mutiloient & les faisoient vendre aux Seigneurs de la Cour de Justinien (*b*) : les Abasges murmurerent, & les despotes firent

---

(*a*) Ce peuple habitoit la côte septentrionale du Pont-Euxin ; il conserve encore aujourd'hui le nom qu'il portoit du tems de Justinien.

(*b*) Procop. *de Bell. Goth. Lib* 2. *Cap.* 3.

périr les peres pour ſe dérober à leur reſſentiment (*a*). Le foible Juſtinien, au lieu de venger l'eſpèce humaine, ſe contenta d'envoyer un eunuque à ces tyrans pour leur défendre de faire des eunuques.

(*a*) Evagr. *Lib.* 4. *Cap.* 21.

VI.

Les femmes, autres despotes moins barbares, mais quelquefois plus dangereux, se sont servis en différentes contrées d'insectes venimeux, de philtres, & d'aphrodisiaques pour augmenter dans leurs maris l'extase de la jouissance; mais ces violences faites à la Nature ne pouvoient se perpétuer, parce que d'ordinaire ceux qui se soumettoient à ces épreuves terribles restoient impuissants (*a*). Les fem-

(*a*) Vespuce, témoin oculaire, en parle dans ses Mémoires sur l'Amérique : *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum... In tantam crassitudinem, ut deformia videantur : & hoc mordicatione animalium venenosorum, & hujus rei causâ multi restant Eunuchi.* — Relation d'Améric Vespuce, édit. de Strasbourg de Mathieu Hupfuff.

mes éclairées par la phyſique & par

Quant aux Aphrodiſiaques ſi vantés par Pétrone, ou ils n'opèrent aucun effet, ou ils n'excitent à l'ouvrage de la génération, qu'aux dépens de l'organe générateur.

Le Satyrion de Théophraſte, eſt plus efficace pour rendre malade qu'amoureux : Thémiſon rapporte que pluſieurs perſonnes moururent en Crète pour en avoir fait uſage.

L'inſecte de la Cantharide renferme un poiſon corroſif, & ſon uſage intérieur eſt banni des plus ſages Pharmacopées.

Le Saffran, quand il eſt pris au-delà d'un ſcrupule, devient, comme narcotique, un poiſon violent, contre lequel la Médecine a cherché des antidotes.

Les Orientaux, quant ils font un trop grand uſage de l'Opium meurent à trente ans, & avec tous les ſymptômes de la décrépitude.

Quand à l'or potable dont on fait le plus puiſſant des Aphrodiſiaques ; juſqu'à ce qu'on ait trouvé un diſſolvant capable de décom-

la raiſon, ont mieux aimé avoir des maris foibles que des maris eunuques.

---

poſer ce métal, il faut le mettre au rang des chimères dont les Charlatans de l'Alchymie repaiſſent tous les jours notre curioſité.

Mettons un frein à notre imagination ardente, vivons en Spartiates, aimons comme les hommes de l'âge d'or, & nous n'aurons jamais beſoin d'Aphrodiſiaques.

VII.

D'un autre côté, des hommes foibles & timides, dans des ſanctuaires conſacrés à la continence, ont voulu dompter phyſiquement l'amour; ils ſe ſont ſervis de narcotiques, qui en les rendant froids les ont conduit à la ſtupidité: ils ont fait avec leur *agnus caſtus* & leur nénuphar (*a*), ce que

---

(*a*) Il y a autant de danger à employer les remèdes qui détruiſent l'amour, que ceux qui l'excitent.

Les ſomnifères n'affoibliſſent les accès du tempérament qu'en altérant la circulation des fluides, en diminuant la ſenſibilité & en privant de la Mémoire.

L'*Agnus Caſtus*, pris en émulſion avec l'eau de Nénuphar, n'anéantit le deſir qu'en dégradant l'organe qui le fait naître. Pline croyoit que le Nénuphar pris en décoction, ſeulement pendant douze jours,

fit Origène avec ſon couteau ; & devenus eunuques par piété, ils ſont morts avant le tems, punis de la Nature par la douleur, & des hommes par l'opprobre.

---

rendoit l'homme incapable de ſe propager. — Voyez *Hiſt. Natur. Lib. XXV. Cap. 7.*

VIII.

Il y a, ſur-tout dans les grandes ſociétés, des manieres de vivre qui outragent la Nature & dégradent l'organe générateur.

Les Scythes qui paſſoient à cheval leur vie vagabonde, s'affoibliſſoient au point que dans l'âge viril ils ceſſoient d'être peres : alors pour ne tromper perſonne, ils s'habilloient en femmes.

Les maladies vénériennes rendent très-ſouvent eunuques, ſoit par elles-mêmes, ſoit par les remèdes qu'on emploie pour les pallier.

L'homme blaſé, dans nos capitales, eſt d'ordinaire eunuque à trente ans; énervé alors par l'habitude des jouiſſances criminelles, ſes ſens s'éteignent, il n'eſt homme que par de vains deſirs; & dans le déſeſpoir

où le jette ſon impuiſſance, il ne parle de la Nature que pour la maudire, & de l'amour que pour le blaſphêmer.

IX.

En général, c'eſt le luxe qui fait le plus grand nombre d'eunuques; c'eſt lui qui ſubſtitue aux voluptés douces & pures de la Nature, les viles jouiſſances du libertinage; c'eſt lui qui empoiſonne dans l'homme oiſif l'imagination & les ſources de la vie : c'eſt lui qui dégrade les générations exiſtantes, & qui tue les générations à naître.

Un des plus grands crimes du luxe eſt d'avoir mutilé des Muſiciens pour leur faire acquérir une voix contre-nature.

On a vu dans l'Italie moderne des monſtres, qui ſe donnoient le nom de peres, rendre leurs enfants eunuques, pour les faire chanter dans un Opéra des rôles de fem-

mes.—Quelquefois après l'opération la voix se dégrade, alors le Musicien en est pour son opprobre, & l'opérateur pour son homicide.

C'est une des plus étranges contradictions de l'espèce humaine, qu'on ait cru dans Rome moderne que la décence défendoit aux femmes de chanter des Oratorio, & que cette même décence permettoit de leur substituer des eunuques. — Béni soit à jamais le Pape régnant qui a proscrit solemnellement cette mode féroce, & qui ne veut point que les peuples qu'il gouverne soient à la fois barbares & ridicules ! la postérité mettra sa Bulle à côté de l'Ordonnance de Gelon, qui défendoit à Carthage d'immoler des enfants à Saturne ; & à cause de ce Pontife, ami des hommes, l'Italie oubliera

qu'elle a été gouvernée par le fanatique Hildebrand, & par l'inceſtueux pere de Borgia.

X.

J'arrive à la branche du luxe la plus féconde en eunuques ; il s'agit de cette jalousie inquiète des Orientaux qui ne leur permet pas d'abandonner leurs femmes à leur vertu, & qui les environne de surveillants hideux & mutilés faits pour tourmenter la beauté, & pour mettre à couvert non l'honneur d'un maître, mais son impuissance.

Il paroît que les Médes furent les premiers qui donnerent à leurs épouses un cortège d'eunuques (*a*) ; les Perses suivirent leur exemple, & aujourd'hui dans quelques contrées de l'Asie, il y autant d'eunuques que de femmes.

(*a*) *Athénée, Lib. XII.*

On peut juger de ce nombre effrayant de monſtres faits par la main des hommes, par une anecdote des Voyages de Tavernier, que perſonne n'a encore conteſtée. Il dit qu'en 1657, étant au royaume de Golconde, on y fit vingt-deux mille eunuques ; & ce royaume de Golconde n'eſt qu'une province de l'empire des Mogols.

Comment l'Orient ne ſeroit-il pas peuplé d'eunuques, puiſque les Souverains ſemblent s'y être accordés à les honorer & à les enrichir ? Les eunuques ont de tout tems été en Turquie le canal des graces ; dans les Etats du Mogol & du Sophi, on en fait des Nababs & des Gouverneurs de Province ; à la Cour Tonquinoiſe du Chova tous les Offices Civils & Militaires leur ſont

donnés ; & Dampier obſerve à ce ſujet que les grands Seigneurs pour faire leur cour au Souverain ſe font mutiler (*a*).

En général, le prix des eunuques de l'Aſie augmente par leur difformité : l'eunuque par excellence eſt celui qui eſt nain, ſourd, muet, & né avec un viſage de cercopithèque (*b*). Il ſemble que dans ces ſerrails deſtinés à la propagation de l'eſpèce humaine, on ne travaille à raſſembler autour des meres que des objets propres à les faire avorter.

Ajoutons à ces vices de la Nature les vices moraux que doit entraîner

---

(*a*) Dampier, Tom. 3. Part. 1. Chap. 4.

(*b*) Voyage du Levant de Tournefort, Tom. 2. Liv. 13.

la mutilation : l'Anatomie qui a porté tant de lumiere ſur l'hiſtoire de l'homme, a prouvé par la correſpondance intime qui règne entre l'organe générateur & l'appareil fibrillaire du cerveau, qu'on ne peut dégrader les réſervoirs ſéminaux ſans porter atteinte à l'intelligence : un eunuque doit avoir tous les vices des ames foibles (*a*) ; il doit être dans la fortune le plus impérieux des deſpotes, & dans l'humiliation le plus vil des eſclaves.

Il doit ne voir qu'avec horreur le maître qu'il ſert, & le ſexe à qui

---

(*a*) La Médecine démontre, par exemple, qu'un eunuque doit être diſſimulé & inſociable. — *Voyez* Cours d'Opérations de Chirurgie, par Dionis, augmenté par La Faye, pag. 368.

il commande ; & ce n'eſt que par cette haine impuiſſante qu'il punit les hommes de leur ſupériorité, & les femmes de leur mépris.

Au reſte, ce ſont les défauts mêmes de ces monſtres de l'eſpèce humaine qui les rendent chers aux Souverains de l'Aſie ; foibles comme ils ſont par leur nature, & n'ayant point de famille qui leur servent d'appui, ils ſont contraints d'identifier leurs intérêts avec ceux d'un maître, de flatter ſes caprices & de ſervir ſes fureurs : quand de tels favoris ont laſſé la patience des peuples & que le trône s'ébranle, il ſuffit de les envoyer au ſupplice ; alors la ſédition s'appaiſe, & la couronne ſe raffermit ſur la tête de la ſtatue.

Les Orientaux ajoutent quelque-
fois

fois au crime de faire des eunuques, celui de leur permettre de se marier (*a*); c'est le dernier degré de la dépravation humaine : une telle loi ne peut être fondée que sur le mépris inné des femmes, & sur un plan réfléchi d'outrager la Nature.

Vous tous, qui peuplez la terre d'hommes mutilés, fanatiques attrabilaires, sombres législateurs de l'A-

---

(*a*) Dampier, Tom. 3. pag. 94. —— » C'est alors, dit le célèbre Montesquieu, » que les sens qui restent veulent obstiné» ment suppléer à ceux que l'on a perdus; » & que les entreprises du désespoir sont » une espèce de jouissance. Ainsi dans Mil» ton, cet esprit à qui il ne reste que des » desirs, pénétré de sa dégradation, veut » faire usage contre Dieu, même de son im» puissance. « —— Esprit des Loix, Liv. XV. Chap. 7.

ſie, deſpotes ſtupides & barbares; connoiſſez-vous l'hiſtoire de l'eunuque Narſès : liſez & tremblez.

IX.

Histoire de Narsès.

ROME étoit en paix, grace à la sage politique de Narsès : cet eunuque, le seul peut-être des grands hommes qui n'ait pas été homme, gouvernoit l'Italie depuis treize ans avec le despotisme de Marc-Aurèle, & presqu'avec son génie; il l'avoit conquise sur Totila, & Justinien avoit récompensé le libérateur des Romains, en le faisant régner sur sa conquête. Lié par l'habitude plus que par l'amitié avec le pape Jean III, il eut un jour cet entretien avec lui dans le Capitole.

Narsès.

Je n'entre jamais dans cette citadelle ſans une ſorte de terreur religieuſe ; ce lieu eſt le théâtre des grands ſpectacles & des grands revers : qui auroit dit, il y a quelques ſiècles, aux Prêtres de Jupiter qu'ils ſeroient remplacés par un Pape ? auroit-on imaginé ſous Auguſte qu'un homme tel que Narſès donneroit ici des loix, & un Eunuque de Perſe, acheté comme eſclave par des Grecs, devoit-il s'attendre à être le ſucceſſeur des Romulus & des Trajan ?

Le Pape.

Un homme de génie doit s'attendre à tout, quand ſon ſiècle n'en a point : où en ſerions-nous, Grand

Dieu, ſi les talents ne réparoient pas quelquefois les biſarreries de la fortune ? Narſès, qu'importe à Rome où vous régnez, que les hommes vous aient fait eunuque & eſclave ? la Nature n'a-t-elle pas tout fait pour vous, en vous donnant le génie du vainqueur de Totila & du rival de Béliſaire ?

NARSÈS.

Que parlez-vous de la Nature ? je l'ai connue deux jours pour la bénir; mais depuis ſoixante ans, les hommes ne me prononcent ſon nom que pour me le faire blaſphémer. — Ecoutez, Pontife, nous ſommes ſeuls, la tombe va s'ouvrir devant moi, je n'ai plus d'intérêt à feindre, & puiſque le drame éclatant que j'ai joué ſur la ſcène de l'Europe touche

à ſon dénouement, je veux dévoiler à vos yeux Narſès tout entier; vous m'en eſtimerez moins ſans doute, mais vous me jugerez mieux.

Le Pape.

Je vous aimerai toujours, Narſès; & c'eſt vous dire aſſez que je ne puis ceſſer de vous eſtimer : l'amitié qui nous lie depuis treize ans....

Narsès

L'amitié, Pontife! Eh! croyez-vous que ce ſentiment ſublime puiſſe jamais entrer dans l'ame d'un eunuque? c'eſt le beſoin, c'eſt l'intérêt, c'eſt l'habitude qui depuis treize ans m'enchaîne à vous : votre état même a pu reſſerrer des nœuds que la politique avoit tiſſus : en entrant dans le ſacerdoce, vous vous êtes

pour ainsi dire mutilé; & si je suis eunuque par la scélératesse d'un pere, vous l'êtes par religion; il ne vous manque plus que de détester les hommes pour me ressembler tout à fait.

LE PAPE.

Vous détestez la terre qui est à vos pieds! Ah! Narsès.

NARSÈS.

Pontife, écoutez-moi, & apprenez à être juste. — J'ai vu le jour parmi les ennemis nés du nom Romain: le Persan qui s'est dit mon pere, pour plaire à une marâtre, me fit eunuque, & me vendit au roi pour entrer dans son serrail; j'avois alors quatorze ans; j'aimois & j'étois aimé: la nuit même où je devois

être heureux, d'abominables satellites de mon tyran vinrent m'arracher du lit nuptial & me mutilerent ; je ne sçais comment je ne péris pas dans les accès de ma rage : quoiqu'il en soit, je survécus & à l'opération & à mon désespoir.

Dès que, dans le silence des passions, je pus réfléchir sur ce que j'étois & sur ce j'avois été, un nouvel horison se dévéloppa devant moi : libre envers ma patrie, qui ne peut faire de contrat avec des esclaves ; ne voyant dans les chefs de ma famille que de vils assassins ; séparé enfin de la société par un abysme immense, je conçus une haine réfléchie pour la race humaine, & je résolus de vivre pour moi.

La Nature m'avoit donné quelque génie ; quoique l'opération que j'avois subi l'eût dégradé, je fis ser-

vir ce qui m'en reſtoit au ſuccès de mes artifices ; perſuadé que le vulgaire des hommes n'eſt qu'un aſſemblage d'automates qui attendent pour agir une impulſion étrangère , j'étudiai les fils qui pouvoient les faire mouvoir ; les femmes , ſur-tout, occuperent mes premieres penſées ; je portai dans les replis de leur caractère la lanterne de Diogène , & mes recherches réuſſirent , parce que je mis à obſerver le ſexe tout le tems que les hommes perdent à l'aimer.

Depuis qu'on eut mis une barriere éternelle entre mon ame & mes ſens, mon imagination devenue libre ſe replia toute entiere du côté de l'ambition ; mon orgueil ſe trouva flatté de commander à des êtres que je ne valois pas ; je ſçus intéreſſer à mon avancement des femmes qui méritoient ma haine ; je me ren-

dis néceſſaire à un Empereur que je mépriſois ; & enfin devenu miniſtre de Juſtinien, j'acquis le droit d'opprimer les hommes, & ce qui étoit encore plus ignominieux pour eux, celui de les protéger.

LE PAPE.

Quoi, Narſès, le caractère factice que vous vous êtes donné ſe ſeroit ſoutenu cinquante ans ſans ſe démentir ? vous auriez joué Rome, dont vous vous êtes fait le libérateur ? & moi, qui vous ai reſpecté toute ma vie comme un héros, près de ma tombe, je ſerois contraint de vous confondre avec le vulgaire des ambitieux que la fortune a rendus célèbres !

NARSÈS.

L'amour & l'ambition ſont les

deux pivots ſur leſquels roule le monde : Céſar ſe partagea entre eux, & ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire ; pour moi qu'on a condamné à ne jamais aimer, l'abſence de la paſſion qui me manque a contribué à fortifier celle qui me reſte ; heureuſement pour Rome que le fer qui m'a privé de l'organe générateur, a mutilé auſſi mon intelligence ; car ſi Narſès eunuque eſt devenu miniſtre de Juſtinien ; avec une ambition auſſi active, Narſès vraiment homme l'auroit détrôné.

Avec cette clef tous les problêmes de ma vie politique s'expliquent. Je n'ai jamais aimé les hommes : auſſi je les ai adulés pour avoir de la puiſſance ; & devenu puiſſant, je les ai opprimés : la Nature m'avoit fait lâche & puſillanime, j'ai voulu être un grand capitaine, & je l'ai été ;

on eut l'imprudence à la Cour de me ſubordonner d'abord à Béliſaire, & mes manœuvres le firent battre : depuis on me nomma Général en chef, & je fis vaincre les Romains à Caſilin, au Véſuve & à Lentagio : peu m'importoit que je combattiſſe les ennemis de l'Empire ou ſes ſoldats, pourvu que je maîtriſaſſe les évènements ; je voulois décider la victoire, & il m'étoit égal qu'elle fût dûe à mon génie ou à mes crimes.

Le Pape.

Il eſt heureux, Narſès, que les hommes extraordinaires tels que vous, paroiſſent rarement ſur la ſcène du monde : leur génie eſt un poids qui l'écraſe, & la race humaine n'eſt point faite pour être gouvernée par des talens qui la font gémir.

Malheur aux monſtres, qui en vous mutilant, vous ont fait naître l'idée de punir la terre entiere du crime d'un pere !

Mais vous, à qui la Nature a donné une ame grande, comment ne lui avez-vous pas permis d'être généreuſe? quoi ! le plaiſir d'être le bienfaiteur de vos aſſaſſins, ne vous a pas paru digne de la hauteur de votre caractère ? votre ſenſibilité s'eſt-elle anéantie avec l'organe qui vous fait aimer ?

Craignez que votre politique barbare un jour ne ſe dévoile ! ennemi né des hommes, craignez d'avoir pour ennemi tous ceux qui partagent ce titre avec vous !

NARSÈS.

Pontiſe, dans le monde entier je

ne crains qu'une femme : c'eſt Sophie ; conſommée dans le manège des cours, elle me combat avec mes propres armes ; elle gouverne à ſon gré l'imbécile ſucceſſeur de Juſtinien, & cachée derriere cet automate couronné, elle dirige ſans péril les traits qu'on me lance : que me ſerviroit d'avoir vaincu Totila, d'avoir conquis Rome & de gouverner l'Italie depuis treize ans, ſi elle vouloit me faire rentrer dans le néant d'où mon génie m'a tiré ? oui, cette chûte me fait frémir, & après l'opprobre dont on m'a couvert, en me faiſant eunuque, je n'en connois point de plus grand que celui d'être vaincu en politique par une femme.

LE PAPE.

Narſès, vous nous avez trompés cin-

quante ans, & les lumieres odieuſes que vous me donnez me réduiſent, ſi Rome vous punit, à ne la trouver que juſte.

Narſès, en deſcendant du Capitole, rencontra un Envoyé de Conſtantinople, qui venoit annoncer au Viceroi ſon rappel & ſa diſgrace, & lui préſenter de la part de Sophie une quenouille & un fuſeau : cette Princeſſe lui mandoit en même-tems » qu'elle lui deſtinoit un emploi dans » le ſerrail ; que la politique d'un eu- » nuque n'étoit bonne qu'à maintenir » un ſexe timide dans l'obéiſſance, » & qu'il falloit être homme pour » commander à des hommes«. Narſès lança ſur l'Envoyé des regards étincelants, & ſe ſaiſiſſant de la quenouille : *Va*, lui dit-il, *dire à ta maîtreſſe que je lui ourdis une trame qu'elle ne débrouillera jamais.* Enſuite le fiel dans le cœur, il rentre dans

ſon palais & écrit à Alboïn, qui depuis long-tems menaçoit l'Italie de lui faire ſubir le joug des Lombards : » Rome n'a plus de défenſeur, venez délivrer la poſtérité des Caton » & des Emile, du deſpotiſme d'un » nouveau Claude & des fureurs d'une nouvelle Meſſaline ; ſur-tout ne » craignez rien du vainqueur de Totila, ſon épée eſt dans le fourreau, » & n'en ſortira que pour renverſer le » trône des Céſars ; vous reconnoîtrez aiſément à ſon ſceau, & encore plus à ſa vengeance, NARSÈS. Pendant que l'eunuque écrivoit ce billet, on introduiſit dans ſon appartement un Vieillard qui demandoit une audience ſecrette ; mais Narſès, dont toutes les facultés de l'ame étoient occupées par le reſſentiment, ne voyoit que la quenouille de So-

phie; l'inconnu prenant la parole, tira enfin Narſès de la rêverie profonde où il étoit abſorbé.

LE VIEILLARD.

Voilà donc maître de l'Italie ce Narſès que j'ai vu eſclave dans un ſerrail de Perſe ! je n'ai ſouhaité de prolonger ma carriere au-delà des limites ordinaires de la Nature, que pour être témoin de ce prodige ; enfin, je vois le génie à ſa place, & il ne me reſte plus qu'à mourir.

NARSÈS.

Qui es-tu, témoin indiſcret de mon opprobre & de mes fureurs ?

LE VIEILLARD.

Je ſuis un homme ſenſible à ta gloire & à tes douleurs....

Narsès.

Tu es un homme.... ils me sont tous odieux ; on avoit mis une barriere éternelle entre moi & cette race abominable ; pourquoi ai-je eu l'audace de la franchir ? . . . quel génie barbare m'a rapproché des êtres qui te ressemblent ? qui m'a inspiré de prostituer mon génie à les gouverner ?

Le Vieillard.

Narsès, vous me faites frémir ; vous méditez des projets de vengeance, qui vont vous perdre ; mais je vous dois des conseils.....

Narsès.

Toi, des conseils ! d'où te vient le droit de conseiller le vainqueur de Totila & l'ami de Justinien ?

LE VIEILLARD.

De la Nature.

NARSÈS.

La Nature..... le contrat qui m'a lié quelques inſtants avec elle eſt anéanti, & je ne la regarde plus que comme la Perſe, qui m'a vu naître, regarde Arimane; elle eſt pour moi le Génie du mal & le Dieu de la deſtruction.

LE VIEILLARD.

Narſès..... tournez vos regards ſur ce vieillard infortuné qui vient de la Perſe pour vous voir, vous embraſſer & mourir: quoi! mes traits ne vous ſont pas connus? votre cœur n'eſt point averti par un ſecret preſſentiment des nœuds ſacrés qui nous enchaînent?

NARSÈS.

C'eſt trop abuſer de ma bonté : homme inſolent & téméraire, hâte-toi d'éclaircir mes doutes : ſerois-tu envoyé par l'altière Sophie pour me conſeiller ma perte ? ſerois-tu l'eſpion du ſtupide empereur dont elle gouverne les caprices ? — Il eſt difficile que tu ne prononces à Narſès un nom qui ne lui ſoit pas odieux : parle, qui es tu ? déſigne-moi le monſtre que ma main doit punir ?

LE VIEILLARD.

Je ſuis ton pere.

NARSÈS.

Ma fureur preſſentoit ta réponſe; & grace au ciel, je ne me ſuis point

trompé ni sur le monstre ni sur ma victime.

Quoi ! c'est toi dont l'ame abominable trama le projet de m'ôter, sans me faire mourir, du nombre des hommes.

C'est toi qui me fis arracher des bras d'une amante, pour me rendre le vil ministre d'un serrail ; comme si tu eusse attendu pour me séparer à jamais de la Nature, le premier instant où elle parloit à mon cœur & à mes sens !

Tyran d'autant plus affreux qu'en éteignant en moi l'effet des passions, tu en laissas subsister la cause ; que tu me condamnas à un genre d'esclavage fait pour irriter de vains desirs, & que je fus forcé à voir sans cesse des hommes heureux, sans pouvoir l'être à mon tour !

C'est toi qui en me mutilant, as

circonſcrit long-tems mon ame dans un cercle d'idées puſillanimes ; moi, à qui la Nature avoit donné peut-être aſſez de génie pour éclairer le monde ou pour le gouverner.

Toi ſeul as cauſé tous les tourments de ma vie ; je te dois le mépris de tous les hommes & la haine de toutes les femmes.

Sans toi, l'audacieuſe Sophie ne m'auroit point envoyé ce préſent odieux qui va embrâſer l'Italie, & peut-être renverſer le trône des Céſars.

Le fer que tu mis, il y a un demi-ſiècle, entre les mains des ſatellites de tes fureurs, cauſe aujourd'hui ma mort, & le déſaſtre de vingt peuples que je vais armer pour venger mon opprobre.

Et tu crois que le vain nom de pere déſarmera mon bras prêt à te punir !

Que

Que m'importe que tu m'ayes donné le jour ? me connoiſſois-tu quand le délire de tes ſens t'entraîna dans les bras de ma mere ? ſuivois-tu alors d'autre guide que l'inſtinct aveugle du plaiſir ?

Tu as protégé mon enfance ; mais que m'importe que tu ayes été mon pere tout le tems où les yeux de mon intelligence ſont reſtés fermés, ſi dès que l'âge les a ouverts, tu ne t'es préſenté à moi que comme le plus abominable des tyrans ?

Malheureux, ce nom de pere dont tu te glorifies, ne peut que m'autoriſer, tant que tu vivras, a perſécuter ta perſonne, & après ta mort à flétrir ta mémoire.

Il ne tiendroit qu'à moi de te livrer au ſupplice que tu as mérité, & de donner, en te puniſſant, un grand exemple à la terre : mais tu

es trop vil à mes yeux pour provoquer mon courroux ſur ta tête : je puis me venger de Sophie, & du ſouverain de Conſtantinople ; mais non du pere d'un eunuque. — Sors à l'inſtant de ma préſence ; & puiſque tu échappes au glaive des bourreaux, va traîner les derniers jours de ta vieilleſſe ſcélérate dans le ſein des remords.

Narsès, dont l'ame altière avoit été irritée encore par cet entretien, mit son sceau au billet qu'il avoit écrit au roi des Lombards, & appella un de ses officiers pour le faire tenir à Alboïn : on lui annonça alors qu'on vènoit d'arrêter un mendiant aveugle qui prétendoit connoître ce Prince, & qui se faisoit conduire dans sa cour ; Narsès voulut profiter d'une occasion aussi favorable, il fit venir le prisonnier dans son cabinet & eut avec lui cet entretien.

NARSÈS.

On dit que vous connoiſſez Alboïn.

L'AVEUGLE.

Il eſt vrai qu'il eſt mon ami.

NARSÈS.

Quoi! vous, aveugle & mendiant, ami d'un roi?

L'AVEUGLE.

Vous croyez peut-être que les amis d'un roi ſont à ſa cour. — Au reſte, je n'ai pas toujours été un objet de pitié pour les hommes : j'ai vu de près la cour de Conſtantinople, & j'y ai été plus d'une fois utile à Alboïn ; je vais mettre l'amitié de ce

prince à une grande épreuve : s'il rougit à ma vue, il est jugé pour moi; & l'Europe a pour la gouverner un grand homme de moins.

NARSÈS.

Ainsi vous avez subi de grands revers, & vous espérez de les réparer.

L'AVEUGLE.

Je n'espère rien : la vie n'est plus pour moi qu'un édifice qui s'écroule ; je ne m'amuserai point à réparer une hôtellerie où je n'ai plus qu'une nuit à passer.

Les hommes m'ont fait beaucoup de mal : ils m'ont dépouillé de mes biens, ils m'ont rendu odieux à ma patrie, ils m'ont privé de la lumière ; mais Dieu & mon innocence me

reſtent : mes perſécuteurs ſont plus malheureux que moi.

Narsès.

Il faut que l'infortune ſoit un puiſſant reſſort pour lier les êtres ; puiſque moi, Narſès, je me ſens diſpoſé encore à aimer un homme. — Ecoute, malheureux vieillard, tu crois avoir épuiſé la coupe amère de l'adverſité : vois cette quenouille que Sophie envoie au vainqueur de Totila, & apprends qu'il y a pour des êtres ſenſibles des maux plus grands que l'indigence & l'aveuglement.

Au reſte, nos cauſes ſont communes, & je me fie à toi, parce que tu n'as nul intérêt à me trahir : tu porteras cette lettre à Alboïn, il la lira, & nous ſerons vengés.

L'AVEUGLE.

Fort bien, le roi des Lombards déchirera l'Italie pour la querelle d'un aveugle & d'un eunuque !

NARSÈS.

Oui; mon nom ſeul épouvantoit cet ennemi-né de l'empire; il entrera dans Rome, dont je lui ouvrirai moi-même les portes; & la ſecouſſe que cette révolution donnera à l'Italie, ſe fera ſentir juſqu'à Conſtantinople : Sophie tremblera ſur ſon trône, auſſi-bien que l'automate couronné dont l'ambitieuſe a armé contre moi la ſtupidité; & les ingrats ſe repentiront d'avoir fait de nous des traîtres.

L'AVEUGLE.

Ah! croyez-moi, Narſès, ces

ingrats ont réussi à nous rendre malheureux ; ils triompheroient bien plus s'ils nous rendoient rebelles. — Voulez-vous vous venger d'une maniere digne de vous, faites-leur naître, s'il est possible, des remords.

Vous comptez sur l'appui d'Alboïn ; mais croyez-vous que ce prince entreprenne la conquête de l'Italie, pour vous en laisser la jouissance : ou vous flattez-vous, quand il sera maître de Rome, qu'il fasse jamais son ami du perfide qui l'en a rendu roi ?

Narsès.

Que m'importe l'amitié des rois ? je veux les punir, & non les aimer.

L'Aveugle.

Eh bien ! je suppose que le suc-

ceſſeur de Juſtinien ſoit détrôné par les Lombards ; que Sophie ſacrifiée à votre reſſentiment périſſe quelques jours avant vous ; & que nous gouvernions, vous l'Italie, & moi la cour de Conſtantinople. — Dites-moi, en ferai-je moins aveugle? & vous, en ferez-vous moins eunuque ?

NARSÈS.

Vous me parlez le langage de la raiſon, comme ſi dans la rage qui m'obſède j'étois à portée de l'entendre : il s'agit bien de Philoſophie quand une femme empoiſonne toute mon exiſtence, & flétrit en un jour cinquante ans de travaux & de gloire : laiſſons-là cette froide raiſon qui ne fit jamais de grandes choſes ; & augmentez, s'il eſt poſſible, l'activité de la paſſion qui me tranſ-

porte ; de cette paſſion qui ſeule peut imprimer à ma tombe, qui s'entr'ouvre, quelque célébrité : ce n'eſt point l'ombre de Socrate qu'il faut évoquer dans cette affreuſe journée, c'eſt celle des Atrée, des Sylla & des Coriolan : que l'empire s'écroule, dût-il m'écraſer ſous ſes ruines ! ... Je veux que la poſtérité des Romains qui vont s'égorger pour ma querelle, ne prononce mon nom qu'en tremblant. & maudiſſe à jamais la mémoire de mes perſécuteurs.

L'AVEUGLE.

Narſès, je veux bien ne plus parler à votre entendement, mais à votre cœur : que vous a fait l'Italie pour déchirer ſon ſein ? quoi ! des villes entieres ſeront renverſées de fond en comble ; cent mille hommes

périront ſur un champ de bataille, & leurs veuves verſeront des larmes de ſang ſur leurs cendres, parce qu'une femme de Conſtantinople a envoyé une quenouille à un eunuque ! & cet affreux tableau n'alarme pas votre ſenſibilité ? & vos entrailles ne ſe déchirent pas au ſeul récit des déſaſtres que va produire votre vengeance ?

NARSÈS.

J'ai tout le ſang-froid des grandes fureurs ; que Sophie ſoit punie, & malheur à mes contemporains ?

L'AVEUGLE.

Barbare, en naiſſant, n'avez-vous pas fait un contrat avec la patrie ? vous lui devez tout, puiſque vous vivez encore.

NARSÈS.

Je n'ai point de patrie.

L'AVEUGLE.

Vous êtes du moins de la grande famille des êtres intelligents : votre intérêt eſt eſſentiellement lié avec celui des habitants du globe où vous vivez ; votre bonheur dépend du bonheur des hommes.

NARSÈS.

Ah ! ſi je l'avois oublié, Sophie ne m'apprend que trop aujourd'hui que je ne ſuis point homme.

L'AVEUGLE.

Tu crois-donc, eunuque impitoyable, trouver dans le ravage du monde cette paix de l'ame qui te

ſuit ? Non, non, la paix n'eſt point faite pour les tyrans ; ſi ce génie du mal que tu repréſentes ſur la terre pouvoit exiſter, il ſeroit encore plus malheureux que les êtres qu'écraſeroit ſon pouvoir : va, la Nature nous a fait bons, & il eſt de toute néceſſité que les grands crimes entraînent avec eux leur ſupplice.

Ton ſupplice.... déja il commence : tes ſombres réflexions n'ont fait qu'aigrir le fiel qui te dévore, le trouble de tes ſens a paſſé dans ton entendement : ton ame avide de ſang, s'élance ſur une victime qui doit t'échapper, & ta haine contre Sophie n'entraînera que ta perte, & la conſommation de ton opprobre.

Ennemi né du genre humain, tu mourras dans les accès du déſeſpoir ; & l'être le plus ſenſible ne ſera pas

aſſez injuſte pour verſer quelques larmes au récit de tes malheurs : tu as anéanti la Nature dans ton cœur, & tu l'anéantiras dans tous les hommes à qui parviendront ton nom & ta mémoire.

NARSÈS.

Eh ! qui es tu, homme audacieux, pour maudire Narſès ?

L'AVEUGLE.

Je ſuis Béliſaire.

Au nom d'un héros qui avoit tant fait pour ses souverains, & qui en avoit éprouvé tant d'ingratitude, Narsès resta confondu ; il balança un moment entre le plaisir de punir Sophie & la gloire d'imiter Bélisaire ; mais la vue de la quenouille fatale rouvrant toutes les blessures de son cœur, au refus du respectable vieillard, il fit tenir par un esclave son billet à Alboïn. Le roi des Lombards le lit, s'arme & vient mettre le siège devant Rome : le peuple qui étoit bien loin de voir dans Narsès un second Catilina, se jette à ses pieds pour le conjurer d'écarter l'orage qui le menaçoit : l'eunuque, qui n'avoit pas encore tout-à fait secoué le joug de la Nature, vaincu un moment par la tendresse

des Romains, pria Alboïn par une seconde lettre de porter loin de l'Italie ses armes victorieuses ; mais il n'étoit plus tems, & le conquérant répondit qu'il ne quitteroit les murs de Rome, que quand il en seroit couronné roi : alors Narsès trop foible pour oser seconder les Lombards, & trop irrité pour les combattre, tour à tour en proie à ses accès de fureur, & déchiré par les remords succomba à tant d'agitation ; une fièvre ardente acheva d'user les ressorts de sa foible machine, & il mourut dans les accès du désespoir, chargeant d'imprécations son pere, Sophie & Alboïn. Génie extraordinaire, né avec tous les talents des héros de l'ancienne Rome, qui pouvoit consoler la terre qu'il fit gémir ; & qui ne rompit le contrat qui le lioit, soit avec la patrie qu'il s'é-

toit donné, ſoit avec le genre humain, que parce que le crime d'un pere l'avoit fait eunuque.

CHAPITRE VII.

Des moyens d'empêcher la Machine humaine de se dégrader.

L'ouvrage entier de la Philosophie de la Nature peut être considéré comme une suite de Mémoires présentés aux Législateurs pour prévenir notre dégradation : je n'ai laissé échapper aucune occasion de tonner contre les jouissances destructives ; j'ai assez fait entendre que le bonheur des hommes consistoit à avoir un entendement sain, & des organes vigoureux ; tous les projets que j'ai tracés tendent à tirer l'espèce hu-

maine de la fange, où des cultes sanguinaires, des loix ſtupides & une éducation puſillanime la tiennent enſévelie ; & quand même ma plume s'égareroit quelqueſois, il vaut mieux que ce ſoit en traçant une république avec Platon, qu'en reſſuſcitant des ſyſtêmes cyniques avec Hobbes & La Mettrie.

Il me reſte donc très-peu de choſes neuves à dire ſur le ſujet important qui m'occupe : la plupart des idées qu'il fait naître ſont déja dans la Philoſophie de la Nature ; mais elles y ſont éparſes : c'eſt un tableau où les objets ne ſont pas aſſez rapprochés, & auquel il manque un cadre.

Je vais tenter de réparer par ce Chapitre le déſordre néceſſaire où l'abondance des matieres a entraîné ma plume ; il pourra être utile au

vulgaire des Lecteurs ; quand aux Philoſophes qui dans un Chapitre fait, voient tous ceux qui reſtent à faire : le titre de celui-ci leur ſuffit ; & ſans m'avoir lu, ils peuvent l'écrire.

Je parlerai des moyens qu'indique la Nature pour maintenir la ſanté dans ſa vigueur ou pour la rétablir, quand l'économie animale ſe reſſent du déſordre de nos paſſions.

Comme c'eſt principalement à la dépravation des mœurs qu'on doit la dégradation du méchaniſme humain ; je jetterai quelques conjectures ſur les plaiſirs des ſens, & je donnerai une baſe naturelle à l'art de jouir.

J'établirai ſur quelques faits l'idée que nous devons nous former de la vigueur que peuvent acquérir nos organes.

Enfin, j'examinerai s'il eſt au pouvoir du Philoſophe d'éloigner le dernier période de la vie, comme il eſt au pouvoir de tout homme imprudent ou coupable de l'avancer.

Ce ſujet demanderoit pluſieurs volumes; mais qu'on ſe rappelle qu'ils ſont déja faits.

ARTICLE I.

La Nature ne fait point d'êtres malades.

Nos capitales ſont pleines d'individus à peine ébauchés qui naiſſentc acochymes, vivent tourmentés par les maladies & par les remèdes, & meurent avant le tems; perſuadés que la Nature, plus aveugle que le Prométhée de la Fable, s'eſt trompé en façonnant le moule où elle jette les hommes.

Mais la Nature ne fait que des êtres ſains : c'eſt le libertinage des peres, c'eſt la mauvaiſe éducation des enfants, c'eſt l'épidémie du luxe qui déprave la machine humai-

ne ; ſans nos préjugés, ſans nos erreurs & ſans nos crimes, nous n'aurions ni le fléau des maladies, ni le fléau des médecins.

Quand la Nature organiſe les êtres, ſi elle n'eſt point contrariée par les hommes, elle leur donne une exiſtence heureuſe & le pouvoir de la conſerver juſqu'au moment où altérés par le frottement inſenſible des corps hétérogènes, leurs organes ſe décompoſent.

Pour ſe convaincre de la vérité de ce principe, il ſuffit de jetter un coup-d'œil ſur l'échelle des êtres ſenſibles : tous ceux qui ſont hors de la portée de l'homme & loin de ſa tyrannie, parcourent chacun dans ſon eſpèce la même carriere : ne tranſplantez point des chênes, & que leur sève libre circule ſans peine des racines à la tige, s'ils s'abreuvent

tous des ſucs du même ſol, ils auront tous la même hauteur & la même durée ; les animaux qui ne ſont pas dégradés par les entraves de la domeſticité, atteignent chacun dans leur claſſe le même période de vie : l'homme ſeul a le triſte privilége d'ôter des anneaux à la chaîne de ſon exiſtence, & de ſubir mille fois les agonies de la mort avant l'inſtant où la Nature lui a preſcrit de mourir.

Mais, encore une fois, que l'être qui raiſonne ne s'en prenne qu'à lui-même s'il ſouffre, & s'il meurt avant le tems : Boerhaave compte dix-huit cents eſpèces de maladies dont la race humaine eſt attaquée, & dans ce nombre il n'y en a pas une qu'on ne pût prévenir (*a*), avec

(*a*) Ces dix-huit cents maladies avec un

un sang pur qu'on hériteroit de ses peres, l'équilibre des passions & le régime de Pythagore.

Il périt d'abord un grand nombre d'enfants dans le passage du sein de la mere à la lumiere : il est rare que ce ne soit pas la faute du Chirurgien ou de la Sage-femme : l'effort seul de la Nature auroit prévenu tous ces homicides : on ne voit pas que les Chinoises, qui se délivrent elles-mêmes de leur fardeau, soient plus mal-adroites que nos accoucheuses : les Péruviennes, avant l'arrivée des Espagnols, n'avoient jamais enten-

---

leurs quatre cents variétés, sont désignées dans la *Nosologie* du Docteur Sauvage. On peut en parcourant cet Ouvrage se convaincre que quelqu'opposé que soit mon principe aux notions communes, il est vrai dans toute son étendue.

du parler de Sages-femmes, & les Yncas n'ont jamais eu à se plaindre des suites malheureuses de leur fécondité (*a*).

Le calcul de quelques Philosophes prouve que la moitié des individus de l'espèce humaine meurt avant l'âge de huit ans ; je n'en suis pas surpris, & la destruction devroit être plus grande, grace à la tendresse aveugle des meres, à l'ignorance bar-

---

(*a*) Il est vrai que lorsque la mere est d'une foiblesse extrême ou que l'accouchement se fait avant le terme, l'Art doit venir au secours de la Nature en travail : mais je demanderai toujours pourquoi une femme de nos capitales est plus foible que nos femmes de la campagne, & pourquoi on accouche avant le tems ? — Gens de l'Art soyez vrais : est-ce la faute des meres ou celle de la Nature ?

bare des nourrices & à l'art funeſte des Médecins.

A peine l'enfant eſt-il né qu'on le purge pour le délivrer, dit-on, de la glaire qui ſéjourne dans ſon eſtomac & dans ſes inteſtins : mais le ſeul remède qui convienne alors eſt le lait de la mere ; il eſt ſingulier que le premier uſage que nous faſſions du plus néceſſaire de nos ſens, ſoit de l'empoiſonner par un breuvage, & que le premier pas que nous faiſons dans le monde ſoit pour entrer dans une Pharmacie.

L'enfant environ deux heures après ſa naiſſance demande le ſein de ſa mere, & il y a des Docteurs qui lui défendent de s'en approcher juſqu'au troiſième jour : par ce moyen le lait qui ſéjourne trop dans les glandes des mammelles, s'altère & ſe décompoſe, & l'enfant prend le

germe des maladies qui assiègent son berceau : c'étoit bien la peine d'appeller un Médecin pour contrarier la Nature (*a*).

Les maladies occasionnées par le refus du lait, sont pour le moins aussi dangereuses pour la mere que pour l'enfant ; ce fluide enflamme les glandes du sein, en obstrue les vaisseaux lymphatiques, & souvent fait naître des cancers : c'est ainsi qu'une femme se prépare des tour-

---

(*a*) Bénis soient les Directeurs de l'Hopital de Londres qui ont osé, depuis quelques années, s'écarter de la méthode des Docteurs ! ils font donner le sein de la mere à l'enfant aussi-tôt qu'il le demande : on ne présente point de Médecin au nouveau-né ; la mere évite la fièvre de lait, & tout le monde y gagne, excepté les Apothicaires & les Docteurs.

ments affreux & une mort prématurée, parce qu'elle n'a pas voulu dérober aux plaiſirs des inſtants dûs à la tendreſſe maternelle ; parce qu'elle a craint de changer les proportions de ſa gorge ; parce qu'elle n'a pas oſé ſe mettre au-deſſus de quelques épigrammes.

Dans notre Europe où il y a tant de Livres philoſophiques & ſi peu de Philoſophes, malgré la réclamation de tous les Sages, on captive encore les enfants avec des langes, & on comprime leurs membres délicats par des corps à baleine : voilà la ſource funeſte de cette foule de maladies qui les aſſiègent, juſqu'à ce qu'avec l'âge ils percent les enveloppes dont d'autres Docteurs chargent leur raiſon : voilà pourquoi nos villes fourmillent d'hommes contrefaits & d'êtres penſants qui

ne penſent que d'après les autres : les garçons ſe dérobent bientôt aux tourments du maillot ; mais pour les filles leur eſclavage phyſique ne ſe termine guères qu'avec la vie.

Il eſt encore abſurde de tenir des enfants tranquilles auprès du feu, ou dans des appartements toujours échauffés au même degré du thermomètre ; par ces précautions barbares on relâche toutes les fibres de leur machine, & on les expoſe à avoir, malgré la Nature, un tempérament valétudinaire & une ame puſillanime.

Puiſque toute ſubſtance animale eſt trop forte pour de tendres eſtomacs, on ne ſçauroit trop aſtreindre un enfant au régime des frugivores.

Il ne ſçauroit être vêtu trop à la légère, puiſque l'Anatomie démontre

qu'il a plus de chaleur vitale que les adultes ; enfin, on ne peut lui permettre trop d'exercice, puisque la vie sédentaire, en gênant la circulation des fluides, rend tous les jours plus rares ces belles formes que la Nature semble avoir pétries de ses mains, & dont il ne nous reste plus de modèles que dans les serrails de l'Asie, ou dans les anciennes statues.

En parlant de ce qu'on devroit faire, j'ai dit en d'autres termes ce qu'on ne faisoit pas : si donc il y a tant d'adultes malades & tant d'enfants assassinés, c'est la faute des hommes & non celle de la Nature.

Je ne suivrai point l'histoire de nos maladies depuis le berceau jusqu'à l'ouverture de la tombe ; parce que ce Livre n'est point un commentaire d'Hypocrate. Je me contenterai

d'établir un petit nombre de principes, qui détourneront l'homme droit de blasphémer la Nature.

Je définis la santé, le résultat de l'équilibre entre les aliments & les travaux : or l'homme de la campagne se nourrit mal & travaille trop, & l'habitant des villes se nourrit trop & ne travaille pas.

C'est encore de l'équilibre entre les forces physiques & les forces morales que dépend la vigueur du tempérament : dès que les passions exercent sur l'ame leur despotisme, le suc nerveux qui est la quintessence de tous nos fluides n'est plus filtré également par le cerveau ; ce principe de nos sensations se déprave, le sang s'appauvrit, les organes se dégradent, & on appelle la mort à cinquante ans pour n'avoir pas été Philosophe à trente.

En général, c'eſt en étendant le cercle de ſes beſoins qu'on ſe prépare le germe des maladies : combien n'en voit-on-pas éclorre de l'inertie où le luxe entretient le corps & l'ame ; de l'habitude de ne reſpirer que l'air étouffé des appartements & des voitures ; de l'uſage de la ſociété, de veiller la nuit & de dormir le jour ; & de cette foule de plaiſirs factices que l'homme blaſé ſubſtitue aux jouiſſances de la Nature !

L'ennui ſeul rend l'exiſtence d'abord inſipide & enſuite douloureuſe : les deux ſexes dans les capitales paſſent leur vie à l'éviter & à en ſentir le fardeau ; heureuſement ce fléau n'atteint point l'homme du peuple ; ce qui le conſole quand il eſt éclairé, & l'empêche de porter envie à l'homme foible & triſte,

condamné par ſa naiſſance au malheur d'être riche.

En un mot, loin que les maux qui nous aſſiègent dépendent eſſentiellement de notre organiſation, on peut établir, ſans crainte de ſe tromper, que l'homme n'eſt malade que lorſqu'il s'écarte de la Nature.

ARTICLE II.

De la Médecine de la Nature, & de celle des Médecins.

JE demande pardon à toutes les Facultés de Médecine de l'Europe, ſi je ſuis vrai dans une diſcuſſion où elles deſireroient que je ne fuſſe que prudent : il m'en coûte ſans doute de renverſer des autels ; mais c'eſt parce que ma plume eſt pacifique qu'elle s'éleve contre des cultes ſanguinaires, & je ne détruis que pour prévenir de plus grandes deſtructions.

Je définis la Médecine des Docteurs, l'art de conjecturer ; ainſi dans l'échelle des connoiſſances humai-

nes, il faut ranger cet art avec celui de déchiffrer des hyéroglyphes & de composer des almanachs.

D'abord la Médecine est futile en elle-même ; car quand le malade guérit, il doit tout à la Nature & rien aux Docteurs.

Ensuite, & c'est ce qui déchire mon ame sensible, la Médecine est la plus dangereuse de nos connoissances ; car on ne peut l'acquérir qu'en faisant une foule d'expériences : ainsi c'est en assassinant les peres, qu'un Docteur apprend à guérir leur postérité.

Je voudrois bien sçavoir sur quoi est fondée la hardiesse des décisions de nos modernes Médecins : les trois hommes de génie dont ils s'honorent Hypocrate, Sydenham & Boerhaave, se renferment sans cesse dans les bornes du plus étroit

ſcepticiſme ; ils font entendre à chaque page que les exceptions ſont toujours en plus grand nombre que les règles ; & qu'à peine par un demi-ſiècle de travaux, on achete le droit d'établir quelques conjectures.

Les Docteurs qui ont tant fait de Livres abſurdes pour éclairer les hommes, & tant d'homicides pour les guérir, connoiſſent-ils aſſez à fonds le méchaniſme du corps humain pour en changer à leur gré les reſſorts & les rouages ?

Ont-ils quelques lumieres ſur le feu principe qui vivifie les êtres, qui les produit & qui les décompoſe ?

Il eſt probable que la plupart de nos maladies dérive de l'altération du ſuc nerveux, & on ne peut établir que de frivoles conjectures ſur la nature de ce fluide qui paroît l'extrait

de tous les aurres, ſur le méchaniſme qu'emploie le cerveau pour le filtrer, & ſur la rapidité avec laquelle il eſt tranſmis par les nerfs dans toutes les parties du corps pour opérer nos ſenſations ; la Nature nous montre les effets , mais nous laiſſe ignorer les cauſes : elle travaille derriere le théâtre , à cacher ſes reſſorts & ſes contrepoids, & nos Docteurs ſont tranquillement au parterre débitant leurs paradoxes , leurs poiſons & leurs ordonnances.

Comment le Médecin appliqueroit-il à propos ce qu'il appelle ſes remèdes , puiſqu'il ignore preſque toujours le ſiege des maladies ? quel eſt , par exemple , le ſiege de la fièvre; la plus ordinaire de celle qui attaque les hommes policés dans les deux Mondes ? Galien le place dans le cœur , Morton dans le cerveau ,

Sylvius dans le pancréas & Baglivi dans le méſentere ; il eſt probable que tous les quatre ont tort, mais tous les quatre ont des partiſans ; & avant que tout le monde ſoit d'accord, chacun tue ſes malades pour la gloire du maître & l'avancement de ſa doctrine.

Les Médecins avouent qu'il y a des maladies incurables, telles que la goutte & l'humeur corroſive du cancer : mais le principe morbifique qui altère dans ces deux circonſtances la machine humaine, n'a-t-il jamais d'autre développement ? il y a entre les maladies phyſiques la même affiliation, que la morale découvre entre les maladies de l'ame : la même cauſe qui donne la goutte à mon pere, me donne peut-être la fièvre & a donné l'épilepſie à Mahomet : par quelle témérité croit-on donc

m'avoir guéri, quand on n'ose entreprendre mon pere, & que tous l'art des Hypocrates de l'Arabie n'a jamais pu réussir à pallier le mal honteux de son Prophète.

La vérité est qu'il n'y a aucune maladie incurable pour la Nature, & que toutes le sont pour les Médecins.

Cependant avec tant de raisons d'être modestes, voyez l'intrépidité avec laquelle les Docteurs se jouent de la vie & de la mort des citoyens; au premier coup-d'œil ils jugent une maladie, dont le germe a quelquefois attendu vingt ans à se développer : despotes jusques dans les termes de leur art, ils donnent à leurs frivoles recettes le nom fastueux d'*ordonnances*; & quand ils ne voient plus dans leur orgueilleuse ignorance de ressource contre le mal

qui empire, du haut de leur tribunal ces inquiſiteurs terribles condamnent leur victime à mourir. — Il eſt vrai que de tems en tems le malade en appelle à la Nature, qui le guérit tout à la fois de ſon mal & de ſon idolatrie pour les Docteurs.

C'eſt par une ſuite de ce deſpotiſme que la Médecine, mille fois moins utile aux hommes que la Chirurgie, ne ceſſe cependant de la perſécuter : c'eſt auſſi par la même raiſon que les Docteurs s'élèvent contre tous les remèdes qu'ils n'ont pas inventés : ils ont proſcrit l'ypecacuanha, l'antimoine & l'inoculation ; & toutes les fois qu'un étranger ſimplifiera l'art de guérir, ils employeront l'autorité pour le charger d'entraves ; comme ſi les anathêmes d'une Faculté empêchoient des

végétaux salutaires d'aider à la Nature ! comme si la Propagande en enchaînant Galilée avoit empêché la terre de tourner autour du soleil !

Quand à la plupart des remèdes qu'on trouve dans toutes les ordonnances des Docteurs, ou ils ne servent de rien, & c'est ce qui peut arriver de plus heureux au malade, ou ils agissent avec violence ; & alors, après avoir traité la maladie, il faut traiter les effets funestes du remède.

Un Médecin Philosophe, pénétré de la futilité de son art, s'en est expliqué de nos jours avec franchise, dans un apologue : » La Nature, dit-il, est aux prises avec la » maladie ; un aveugle (c'est le Médecin) arrive armé d'un bâton » pour les mettre d'accord ; il lève » son arme sans sçavoir où il frappe ; » s'il attrappe la maladie, il la dé-

» truit; s'il tombe ſur la Nature, il » la tue (*a*) «. Et ce ſont cependant ces aveugles qui gouvernent l'Eu-

---

(*a*) Cet apologue eſt rapporté dans le cinquième Vol. des Mêlanges de M. d'Alembert, pag. 67. — Il faut voir dans l'Ouvrage même avec quelle ſupériorité ce Philoſophe célèbre emploie les armes de la raiſon, contre ces mêmes Médecins que Moliere avoit déja foudroyés avec celles de la plaiſanterie.

On doit ajouter à ces deux ſuffrages celui de l'homme le plus éloquent de ce ſiècle : » L'Art de la Médecine, dit-il, eſt » plus pernicieux aux hommes, que tous les » maux qu'il prétend guérir.... elle eſt à » la mode parmi nous : elle doit l'être, c'eſt » l'amuſement des gens oiſifs & deſœuvrés, » qui ne ſçachant que faire de leur tems le » paſſent à ſe conſerver.... Il faut à ces » gens-là des Médecins qui les menacent » pour les flatter, & qui leur donnent cha- » que jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient

rope avec leurs ordonnances, comme les anciennes Sybilles la gouvernoient avec leurs oracles.

La Médecine ne guérit point l'homme du mal physique, & augmente en lui le mal moral; elle lui donne à la longue une ame pusillanime, le dérobe à ses devoirs pour prévenir des maux d'opinion; & l'i-

---

» susceptibles, celui de n'être pas morts....
» En général, la Médecine peut être utile
» à quelques hommes; mais je soutiens
» qu'elle est funeste au genre humain....
» On me dira, comme on fait sans cesse,
» que les fautes sont du Médecin; mais
» que la Médecine en elle-même est infail-
» lible. A la bonne-heure, qu'elle vienne
» donc sans le Médecin: car tant qu'ils
» viendront ensemble, il y aura cent fois
» plus à craindre des erreurs de l'Artiste,
» qu'à espérer du secours de l'Art. « —
Emile, Tom. I, édit. in-12. pag. 62.

ſolant au milieu de la ſociété, elle borne ſon exiſtence au ſeul inſtinct qui le porte à ſe conſerver.

Je ne me flatte point d'anéantir la mode, qui s'eſt introduite depuis long-tems dans nos capitales, d'avoir un Médecin attaché à ſa maiſon, comme on a un Maître-d'Hôtel & un Perroquet : Moliere lui-même, le fléau des Docteurs, en avoit un ; il eſt vrai que quand Louis XIV lui demanda le motif de cette contradiction, l'homme de génie répondit avec naïveté : *Cet homme eſt mon ami ; quand je ſuis malade, il me donne des conſeils ; je ne les ſuis pas, & je guéris.*

Malgré l'Epigramme de Moliere, il faut être juſte : les conſeils d'un homme qui a étudié l'Anatomie & l'Hiſtoire Naturelle, ſont bons à

ſuivre quelquefois ; mais il faut avoir le courage de juger ſes Juges, & ne s'abandonner à eux qu'à la derniere extrémité : car alors il eſt égal de payer le tribut à la Nature, ou d'être tué par les Médecins.

La Médecine des Docteurs n'eſt donc, en général, que l'art de flatter l'homme malade : voyons ſi la Médecine de la Nature feroit l'art de le guérir.

La Nature, comme je crois l'avoir prouvé, ne fait point d'êtres malades : ainſi la maladie eſt un état contre-nature.

Lorſque notre intempérance ou le déſordre de nos paſſions ont altéré l'économie animale, il faut qu'une criſe ſalutaire la rétabliſſe, ou que la machine ſe décompoſe.

Ainſi la Nature n'a beſoin que de

ſon énergie pour combattre le mal qui lui eſt étranger (*a*), & pourvu que les organes ne ſoient point affoiblis par l'âge ou par l'abus des plaiſirs, elle le combat toujours avec ſuccès, excepté peut-être dans le cas de la contagion (*b*).

(*a*) L'immortel Sydenham n'étoit pas éloigné de mes principes ; il définit la maladie *l'effort de la Nature qui tente de détruire le germe morbifique, pour opérer la guériſon du malade.* Voici ſes termes : *Morbus eſt conamen Naturæ quæ materiæ morbificæ exterminationem, in ægri ſalutem molitur.* — Mais les Docteurs loin de ſeconder cet *effort*, obligent la Nature à combattre à la fois le mal & leurs remèdes.

(*b*) Puiſque la Nature ſeule échoue preſque toujours contre la contagion : pourquoi les Docteurs ne s'exercent-ils pas ſur un ſujet qui paroît de leur compétence ?

Le combat entre le mal & la Nature s'annonce d'ordinaire par la fièvre, le mouvement s'accélere alors

---

& ſi par eux-mêmes ils ne ſont pas aſſez forts pour traiter cette matiere, que n'appellent-ils à leur ſecours les Philoſophes ?

Il eſt certain qu'il nous manque une Hiſtoire Philoſophique de la contagion.

On y examineroit pourquoi un venin acquis a plus d'intenſité qu'un venin naturel.

On expliqueroit, ſi cela eſt poſſible, comment un ſerpent vit avec le poiſon qu'il renferme, & comment il périt s'il l'introduit dans ſes veines par la morſure.

On conſtateroit l'obſervation de quelques Phyſiciens qui ont prétendu que ſurtout dans une ſaiſon humide le vent du Sud donnoit à l'air un caractère putride qui conduiſoit à l'épidémie.

On examineroit pourquoi les miaſmes épidémiques ſe tranſmettent d'ordinaire par la bouche, par les narines ou par les organes générateurs.

dans

dans le ſang & dans les humeurs, les artères multiplient leurs battemens, tout fait effort contre la matiere hétérogène : enfin la criſe survient, la Nature l'emporte & le malade eſt guéri.

Quand aux remèdes qui peuvent accélérer la ſortie de l'humeur morbifique, c'eſt la Nature qui les indique & non les ordonnances capricieuſes des Docteurs ; j'ai remarqué que dans les fièvres putrides, les malades ne goûtoient que les oranges & les boiſſons acides : l'Italien piqué de la Tarentule, ſoupire après la muſique qui doit le guérir.

Enfin, on prouveroit qu'il doit y avoir ſur ce globe autant d'antidotes que de poiſons.

Et ſi les Docteurs s'occupoient à la recherche de ces antidotes, ils réconcilieroient leur art avec l'humanité & la raiſon.

C'eſt ſur-tout dans les animaux, qui ſont plus à portée que nous d'entendre la voix de la Nature, que ſon inſtinct triomphe : qu'un coq renfermé aye beſoin d'un abſorbant qui corrige l'acidité de ſes humeurs, il avalera la chaux des murailles ; un chien malade va chercher dans un jardin la plante qui doit le purger : on prétend que le cheval marin ſurchargé de ſang, ſe frotte contre des roſeaux qui le déchirent, & guérit, par le moyen de cette hémorrhagie.

Et qu'on ne diſe pas que l'homme malade ne ſçauroit ſe procurer qu'à grands frais les ſimples qui peuvent accélérer la criſe de la Nature ; le ſapin ſi commun dans le Nord, détruit par l'efficacité de ſes bourgeons l'acrimonie du ſang que contractent les peuples ichtyophages : le creſſon, le lapathum, le cochléaria, & tous

les anti-ſcorbutiques abondent dans les pays marécageux ; c'eſt ſur-tout au Nouveau-Monde où les maladies vénériennes ſont endémiques, qu'on trouve le gayac, la ſalſepareille, le lobelia & toutes les plantes ſudorifiques, auxquelles nous ſommes contraints de ſubſtituer le remède terrible du mercure (*a*).

Il faut ſur-tout quand l'inſtinct ou l'expérience des ſages nous a fait connoître quelque ſpécifique contre les maladies qui dérivent de notre

---

(*a*) La plus redoutable de toutes les maladies, l'éléphantiaſe, dont le germe ſemble long-tems fixé au climat brûlant de l'Egypte, ne peut ſe guérir que par des bouillons d'une eſpèce de vipère qui ſe trouve abondamment ſur les bords du Nil. — *Voyez* Galien, *de ſimpl. facult. Cap.* I. *Lib.* II. & Paul d'Egine, *Lib. IV.*

incontinence, ne jamais les aſſocier avec d'autres remèdes : c'eſt de l'unité de l'hypécacuana ou du quinquina que dépend leur ſuccès dans la diſſenterie ou dans les fièvres intermittentes : au reſte, c'eſt en s'éloignant de cette ſimplicité primitive que les Docteurs réuſſiſſent ſouvent à rendre dangereux les remèdes de la Nature ; ils font du corps de l'homme un laboratoire de Chymie, où la mort ſort du creuſet au lieu du grand-œuvre.

Homme ſage, homme intempérant, voulez-vous guérir ? ſimplifiez vos remèdes : ſongez que pendant ſix cents ans les Romains n'eurent d'autre pharmacie que quelques plantes indigènes : croyez-vous qu'ils euſſent fait de ſi grandes choſes, s'ils euſſent paſſé leur vie à craindre la mort ? croyez-vous qu'ils euſſent

conquis le Monde, s'ils avoient ſubi la tyrannie des Médecins ?

Un des moyens les plus sûrs pour accélérer la criſe ſalutaire qui doit purger nos fluides de toute matiere hétérogène, c'eſt la tranſpiration ; & l'art la facilite par les frictions, par les ſudorifiques, & ſur-tout par l'uſage des bains.

Les anciens Romains prévenoient ou guériſſoient preſque toutes leurs maladies en ſe baignant dans l'eau froide ; encore aujourd'hui les Turcs & les Ruſſes (*a*) exécutent en ce

(*a*) Je parle ici des fameux bains de vapeurs pris par les gens du peuple, dont ils augmentent encore l'efficacité en mangeant de la neige & par de violentes frictions : au ſortir de l'étuve, le Ruſſe va ſe jetter dans la riviere ; & ſi les glaces de l'hiver s'y oppoſent, il prend une eſpèce de

genre des prodiges : & ce n'eſt pas à nous à les contredire, parce que nous n'avons pas le courage de les imiter.

Les bains d'air feroient encore plus utiles que les bains d'eau, ſi on ſçavoit les prendre : la plupart des maladies des capitales ſe gagnent à reſpirer l'air empoiſonné des lits, des voitures & des ſalles de ſpectacle : on s'en garantiroit peut-être, ſi de tems en tems on ſe rendoit ſur le ſommet de quelque montagnē, &

---

douche avec de l'eau ſur le point de ſe glacer ; un verre d'eau-de-vie termine le bain & le remède. — *Voyez* Obſervations ſur l'uſage des Bains Ruſſes, par M. Clerc, dans la bonne *Hiſtoire Naturelle de l'homme malade*, Tom. 2. pag. 54. — Ouvrage ſans Charlatanerie, & où l'on apprend à étudier la Nature, & à ſe paſſer de Médecins.

que là, dépouillé de ses habits, on jouît en liberté de l'air & de la Nature ; mais pour rendre ce bain plus efficace, il faudroit partir à pied, & arriver au point du jour ; or nos gens oisifs n'ont point l'usage de leurs pieds, & nos jolies femmes seroient bien fâchées de connoître d'autre aurore que celle d'Ovide, ou du théâtre de l'Opéra.

L'exercice, la frugalité & la tempérance dans les passions, voilà pour l'homme sage le moyen d'être toujours sain ; de l'eau, de l'air, ou quelques simples : voilà, quand quelques excès l'ont rendu malade, le moyen de se guérir.

Si on n'a pas la force de persévérer dans la Philosophie-pratique, il faut du moins étudier son tempérament, pour se dérober dans

le beſoin à la tyrannie des Médecins.

Il ne faut à l'homme ſanguin que des mets doux & privés d'aſſaiſonnements ; quand il eſt malade, il n'a beſoin que de remèdes propres à rafraîchir le ſang, & à en calmer l'efferveſcence.

Les tempéramens pituiteux demandent les amers, les cordiaux, les boiſſons aſtringentes, & tout ce qui peut fortifier le tiſſu fibrillaire & multiplier ſes oſcillations.

La Nature indique à l'homme bilieux les narcotiques, les boiſſons légèrement acides, quelques eaux minérales, & tout ce qui peut diviſer les humeurs & tempérer leur acrimonie.

Le tempérament mélancolique eſt peut-être le tempérament bilieux

porté à l'extrême; les maladies qu'il fait naître se guérissent par le même régime : on ne peut trop recommander à l'homme mélancolique l'eau pour boisson, la gymnastique, l'équitation, & un mêlange heureux de travail & de plaisir.

Je ne prétends point, en rappellant sans cesse l'homme à la Nature, le flatter, comme Paracelse, d'une vaine immortalité : il faut bien que nos ressorts s'altèrent en raison de leur tension, que le feu principe qui nous a organisé nous consume, & que tous les fluides, qui en circulant dans nos vaisseaux entretiennent notre existence, se volatilisent par le frottement; mais je voudrois que l'être qui pense eut, comme celui qui végète, le privilège d'achever la carriere que lui a tracée

la Nature, & qu'il ne pérît pas avant le tems par ſa faute ou par l'orgueilleuſe ignorance des Médecins.

ARTICLE III.

De la Nourriture de l'Homme.

CE n'eſt point une hyperbole de dire que des dix-huit cents maladies qui affligent l'eſpèce humaine, il y en a quinze cents qui viennent de la nature des aliments dont il ſe nourrit, ou de ſon intempérance.

Cependant l'homme n'a pas plus de beſoins naturels que les animaux; le principe de ſa dégradation vient moins de ſes ſens que de ſon imagination qui en pervertit l'uſage : on ne meurt preſque jamais phyſiquement de faim, tandis que l'homme blaſé qui fait contribuer les deux Mondes à ſa table, ne peut faire de

grands repas ſans s'expoſer à mourir avant l'âge.

Epicure, que ces hommes plus libertins que voluptueux prennent pour maître, avoit une autre théorie ; il circonſcrivoit le cercle de ſes jouiſſances pour jouir plus longtems ; il n'imaginoit pas des plaiſirs factices pour ſe dégoûter des plaiſirs de la Nature, il ne raſſembloit pas dans un inſtant de ſa vie dix années d'exiſtence.

Ma maniere de voir eſt bien différente de celle de nos Apicius. Je voudrois pouvoir borner à un fruit & à un verre d'eau ma ſubſiſtance journaliere ; alors tout ce que je retrancherois à mes beſoins, ſeroit ajouté à mes plaiſirs : je trouverois dans quelques légumes & dans le moins précieux des vins des jouiſſances, que le palais uſé des Grands cher-

che envain dans leurs macédoines & dans leurs crêmes des Barbades.

Si quelques peuples pouvoient approcher de ce régime, qui fait l'objet des vains desirs du Philosophe, ce feroient les Orientaux à qui la loi de Mahomet prescrit les jeûnes les plus rigoureux : celui du Ramadan en particulier est une espèce de défi fait à la nature humaine : & ceux des Musulmans qui gémissent le plus sous les entraves de la superstition, y ajoutent encore par leur manie de s'abstenir de parfums, de ne point avaler leur salive de dessein prémédité, & de garder un silence rigoureux, pour ne point respirer l'air qui pourroit leur tenir lieu d'aliment (*a*). — Il est vrai

(*a*) *Voyez* Reland *de Relig. Moham-*

que ces ſectaires diminuent leurs beſoins par fanatiſme & non par Philoſophie, & le fruit de ces expériences eſt perdu pour l'élève de la Nature.

Un Hollandois du ſiècle dernier qui ſe diſoit le Meſſie, & qui fit ſon cours de miracles aux Petites-Maiſons, oſa encore plus que le plus zélé des Dervis; il paſſa quarante jours & quarante nuits ſans manger : & il faut bien croire à ce prodige, puiſque Bayle, qui a tant douté, l'a cru & l'a annoncé à toute l'Europe (*a*).

Le fait le plus extraordinaire de ce genre eſt celui qui eſt rapporté

---

med, pag. 109. &c. — Smith *de moribus & inſtitut. Turcar.* pag 42.

(*a*) Nouvelles de la Républ. des Lettres, ann. 1685.

dans les Transactions Philosophiques ; un homme vécut dix-huit ans avec de l'eau (*a*). Il est probable que son sang étoit extrêmement froid, & que cet état de torpeur rendoit plus lente en lui la circulation des fluides, diminuoit ses sécrétions & l'empêchoit de s'affoiblir en transpirant ; mais alors un tel individu appartient plus par son organisation physique à la classe des loirs qu'à celle des hommes.

Laissons-là les prodiges, & établissons sur quelques faits le régime qui convient à l'homme pour l'empêcher de se dégrader.

D'abord, quoi qu'en disent les

(*a*) Transf. Philos. de la Société Royale de Londres, ann. 1742. traduct. Franç. pag. 251.

Traiteurs, les Bouchers & les Médecins ſur une mode cruelle qu'ils défendent, parce qu'elle les fait vivre : la Nature n'a point preſcrit à l'homme d'égorger les animaux pour s'en nourrir ; & ſi elle leur eût donné cette loi de ſang, il faudroit la regarder comme le mauvais principe, qui n'a produit les êtres que pour ſe jouer de leur exiſtence.

Les Phyſiciens ont obſervé que l'uſage de la viande rendoit les animaux plus féroces ; l'analogie nous conduit à penſer que les mêmes aliments font naître dans l'homme la même férocité (*a*).

Notre organiſation ſeule dépoſe

(*a*) Cela ne viendroit-il pas de ce que la chair eſt un aliment préparé, & déja aſſimilé à la nature de l'animal carnaſſier qui la dévore ?

contre le préjugé universel des Européens; si nous naissions carnivores comme les tigres & les couguars, nous aurions leurs griffes pour saisir notre proie, & leurs dents pour la dévorer.

Au reste, l'homme est assez puni de son blasphême contre la Nature, par les maladies que produit le genre d'aliments auquel il se condamne : il est prouvé que la viande est en général, une nourriture trop forte pour notre estomac : les sucs dont elle abonde corrodent peu-à-peu le velouté de ce viscère, minent tous les réservoirs où ils séjournent, par leur acrimonie, & préparent l'épaississement des fluides, l'inertie des organes & l'apoplexie.

Le danger est bien plus grand encore quand on s'habitue au mêlange des viandes, & à toutes les recher-

ches de leur aſſaiſonnement ; l'eſtomac alors devient un volcan où les aliments fermentent, & tôt ou tard l'exploſion ſe fait en donnant la mort.

Orphée eſt un des ſages qui a le plus mérité du genre humain ; né chez des ſauvages, qui paſſoient leur vie à chaſſer les bêtes féroces & à les imiter, il les civiliſa, il leur donna des mœurs pacifiques ; & leur ordonna, ſous peine de la douleur & des remords, d'être frugivores (*a*).

Pythagore, qui avoit étudié les Livres d'Orphée & celui de la Nature, porta le même régime en Orient ;

(*a*) C'eſt Platon qui nous a appris qu'une des premieres loix du Code d'Orphée étoit l'abſtinence de la chair des animaux. — *Voyez* Platon, *de Leg. 6. Lib. 6.*

& la longue vie de ſes Diſciples en atteſte l'excellence.

Ce légiſlateur, il eſt vrai, eut tort de défendre la féve (*a*) & la mauve, comme protégées des Dieux; parce que des légumes ne ſont pas plus ſacrés que des arbres; parce que des mœurs pacifiques ſont un aſſez beau préſent fait à la terre, ſans y mêler les erreurs du peuple & les préjugés des Prêtres.

(*a*) C'eſt une mauvaiſe raiſon que de dire avec quelques enthouſiaſtes de Pythagore, que la féve ne fut défendue qu'à cauſe de l'odeur forte qu'elle exhale dans ſa floraiſon : odeur qui dans les pays chauds produit une eſpèce d'ivreſſe. — Maillet, deſcript. de l'Egypte, édit. in-4. Part. II. pag. 13. — Comme ſi la féve étoit formée lorſque la plante eſt en fleurs ! Ne juſtifions pas l'erreur dun grand homme, en lui ôtant la raiſon.

L'abſtinence Pythagoricienne eſt encore en uſage dans preſque toute l'Aſie : dans notre Europe quelques Sages qui ont eu le courage de vivre pour eux , l'ont adopté ; le grand Newton eſt de ce nombre , il eſt vrai qu'il y joignoit l'uſage du poiſſon : mais c'étoit moins par goût que par condeſcendance pour la ſociété au ſein de laquelle il vivoit, & dont il ſe croyoit obligé de reſpecter les foibleſſes.

Les Phyſiciens ont remarqué que la nourriture des poiſſons épaiſſiſſoit le ſang , diminuoit la tranſpiration, & engendroit les maladies de la peau : la plupart des peuples ichtyophages ſont ſujets à une eſpèce de lèpre ; & l'hiſtoire rapporte que ceux des Grecs qui ne voulurent pas adopter en Egypte le régime diététique d'Orphée , y furent at-

teints de l'abominable maladie de l'Eléphantiaſe (*a*).

(*a*) Elle s'annonce par une dépilation totale & par des exoſtoſes ; le corps ſe trouve rongé par des ulcères affreux & par un cancer univerſel, qui pénètre juſqu'à la charpente des os : on connoît les cauſes & les effets de cette maladie, & juſqu'ici aucun Médecin n'a pu la guérir.

Il eſt ſi vrai que l'uſage du poiſſon, joint aux brouillards infects qu'exhalent les eaux, ſoit de la mer, ſoit des étangs, eſt le principe de cet horrible fléau, que la côte maritime de l'Aſie & la baſſe Egypte ont toujours été regardées comme ſon ſol natal : on n'en voit même aujourd'hui des traces en Europe que dans quelques pays maritimes, tels que l'Iſlande, le Groënland & la Norwege.

L'Auteur de l'Hiſtoire de l'Eléphantiaſe prétend que le Feu Saint-Antoine, le mal Perſique, la plique Polonoiſe, le ſcorbut & les maladies vénériennes ne ſont que des ruiſſeaux de cette ſource empoiſonnée, &

Les Kamſchadales qui ſe nourriſſent de poiſſons putréfiés, vivent rarement au-delà de cinquante ans; ſi même ils parviennent à cet âge, malgré les germes vénéneux qu'ils tranſmettent ſans ceſſe dans leur ſang, c'eſt que la vie active qu'ils mènent empêche ces germes d'y ſéjourner: ils s'empoiſonnent; mais ils tranſpirent, & voilà leur antidote.

Quand à la longue carriere de ceux de nos cénobites qui ne vivent que de poiſſons; il ne faut pas l'attribuer au genre d'aliments auquel ils ſe ſont conſacrés, mais à la vie ſimple & uniforme qu'ils mènent; ſi avec leur frugalité & leur apathie, ils étoient frugivores, ils s'é-

---

cette conjecture vaut bien celles d'Aſtruc, de M. Paw & de l'Auteur de la Cacomonade.

tonneroient moins du nombre de leurs centenaires.

Je remarque que les Romains ne furent jamais plus vigoureux de corps & d'entendement, que lorſque leurs Fabricius & leurs Cincinnatus vivoient des légumes qu'eux-mêmes avoient ſemés : le luxe vint dans la ſuite énerver leurs organes & leur ame ; alors Lucullus fit ſervir la dépouille d'un peuple aux frais d'un repas ; Craſſus parut en public portant le deuil d'un poiſſon, & Rome eut des maîtres.

Une terre ſtérile, un ciel qui favoriſe l'inertie du caractère, quelquefois même le déſeſpoir, ont engagé des peuples ſauvages à ſe nourrir d'animaux, dont les peuples policés ont horreur : il y a en Ethyopie des tribus entieres qui ne vivent que de ſauterelles ; il eſt vrai que

vers l'âge de quarante ans des insectes aîlés s'engendrent dans le sang de ces acridophages (*a*) ; & les animaux qu'ils ont dévorés, les dévorent à leur tour.

Ce n'est point dans la classe de ces Ethyopiens qu'il faut mettre les Ophiophages : Shaw assure qu'aux environs du Grand-Caire, il y a près de quarante mille personnes qui mangent des serpens (*b*) : mais il ajoute que c'est pour n'avoir rien à craindre de la piquure des reptiles venimeux, qui se propagent dans le climat brûlant de l'Egypte : il est certain que la masse de leur sang est atténuée par cet aliment rempli de sel alkalin, & il pourroit se faire

(*a*) Hist. Natur. de M. de Buffon, édit. complette in-12. Tom. 6. pag. 216.

(*b*) Voyages en Barbarie, pag. 355.

que

que les anciens Psylles qui faisoient métier de guérir les blessures empoisonnées en les suçant fussent ophiphages.

Enfin, (car il n'y a aucune sorte de délire dont l'esprit humain ne soit capable,) il y a eu des antropophages ; & les Historiens avoient déja constaté ce fait déshonorant pour l'espèce humaine, avant qu'Homère eut peint son Polyphême.

Mais des Voyageurs qui ont mal vu ou des barbares qui ont eu intérêt de mal voir, ont prodigieusement exagéré le nombre des antropophages ; & en vérité, l'être qui se dit le Roi de la Nature, s'est déja assez rendu odieux par ses crimes, sans flétrir encore sa mémoire par des calomnies.

Il est probable que de tout tems le délire de la vengeance a pu enga-

ger, après une guerre longue & ſanglante, des ſauvages vainqueurs à manger leurs priſonniers ; mais un accès de frénéſie de la part de quelques individus, ne prouve rien contre le caractère dominant d'une nation ; les Tentirites n'ont point été accuſés du crime des Cannibales, parce qu'un de leurs fanatiques en mangea un autre ; il ſeroit injuſte, parce qu'on a dévoré à Amſterdam le cœur du fameux de Witt, & à Paris celui du Maréchal d'Ancre, de mettre les Hollandois & les François au rang des antropophages.

Quelque reſpect que j'aie pour Tite-Live, je ne ſçaurois croire ſur ſon temoignage qu'Annibal fit diſtribuer à ſes ſoldats de la chair humaine, pour les rendre plus redoutables aux Romains : l'Hiſtorien du ſiècle d'Auguſte, en calomniant le

héros de l'Afrique, cherchoit ſans doute à laver ſes concitoyens de l'opprobre que répandoit ſur eux la ruine de Carthage.

C'eſt auſſi le même motif qui a engagé les Hiſtoriens Eſpagnols à faire des antropophages des Américains que leurs ancêtres avoient égorgés (*a*) ; & ſans la réclamation de

---

(*a*) Ecoutons un de ces calomniateurs du Nouveau-Monde : » Quand les Eſpagnols, dit Cieca, » entrerent pour la premiere fois » dans la vallée de Nore, un Cacique, » nommé Nabunocho, leur offrit l'hoſpi- » talité : quand la nuit fut venue, deux de » ſes femmes s'étendirent tout de leur long » ſur un tapis, & le Cacique ſe coucha » ſur ces Indiennes qui lui ſervoient de » matelas ; une autre ſe mit en travers au » haut du tapis, pour lui ſervir d'oreiller ; » il prit enſuite par la main une quatrième, » qui étoit très-belle ; & comme on lui de-

quelques Philoſophes contre les conquérants de la Caſtille & leurs Panégyriſtes, peut-être regarderions-nous comme un acte d'équité le déſaſtre du Nouveau-Monde.

Cependant je ne veux point répandre les ténèbres du Pyrhoniſme ſur l'hiſtoire des peuples barbares; je ſçais que les adorateurs de Teutates & d'Irminſul, ont quelquefois mangé des hommes: je ne nie point qu'on n'aye obſervé cet uſage atroce chez quelques Caraïbes, dans des hordes de Cannibales & parmi ces Jaggas

---

» manda ce qu'il prétendoit en faire, il ré-
» pondit avec franchiſe que ſon projet étoit
» de la manger, « *Voyez* Pedro Cieca, *Hiſt. del Peru, Cap.* 12. — On ſe doute bien que ce conte, digne des Mille & une Nuit, eſt un prétexre pour juſtifier l'aſſaſſinat de Nabunocho.

ſi célèbres par les Contes de Cavazzi & de l'Encyclopédie : j'accorderai même, ſi l'on veut, contre toute vraiſemblance, qu'au palais du Nègre-Roi de Macoco, on tue journellement deux cents hommes, tant criminels qu'eſclaves de tribut, pour la bouche du Souverain & de ſa Maiſon (*a*) : malgré cela, il n'eſt point à craindre que ces horreurs dégoûtantes deviennent jamais à la mode chez des peuples qui ont des mœurs & des loix ; & l'inſtinct ſeul ſert à l'homme de préſervatif contre de pareils attentats, ſans qu'il ſoit beſoin de conſulter le Philoſophe de la Nature.

Il eſt même inutile de réclamer contre le dogme monſtrueux de Chry-

---

(*a*) Théâtre critique de Feijoo. Diſcours ſur la voix du peuple.

ſippe, qui permettoit de ſe nourrir de cadavres (*a*). Quelle peut être l'autorité d'un homme qui fit ſept cents volumes, & qui ne travailloit qu'après avoir pris de l'ellébore (*b*)? Je n'ignore pas que le crime de manger un homme mort n'eſt rien, ſi on le compare au crime de l'aſſaſſiner; mais il eſt impoſſible que le dogme de Chryſippe ait des partiſans; le ſens intérieur dépoſe trop vivement contre ce paradoxe, & jamais il ne paſſera en uſage que les morts ayent pour tombeau l'eſtomac de ceux qui leur ſurvivent.

(*a*) *Sextus Empiricus. Pyrhon. Hypotyp. Lib.* 3. *Cap.* 24.

(*b*) *Diog. Laërt. in Vita Chryſippi, num.* 179. *Valer. Max. Lib.* 8. *Cap.* 7.

ARTICLE IV.

Des Plaiſirs ſolitaires.

DANS les grandes villes où l'homme oiſif, avec l'air dévorant du luxe reſpire celui du libertinage ; c'eſt particulierement de l'abus des plaiſirs des ſens que dérive la dégradation de l'eſpèce humaine : notre objet n'eſt point en ce moment de traiter la grande queſtion de l'eſſence du plaiſir & des limites que la Nature lui a impoſées pour notre félicité ; cet examen trouvera ſa place dans le quatrième Livre de cet Ouvrage, lorſque je parlerai des liens ſacrés qui enchaînent l'épouſe à l'époux. Maintenant je ne m'arrêterai que ſur

les ſuites affreuſes qu'entraînent les plaiſirs ſolitaires, & du ſupplice que la Nature a placé à côté des jouiſſances qui l'outragent.

Les abus de l'éducation publique, l'ennui qu'entraîne l'oiſiveté, la perſévérance criminelle dans le célibat, ſont les principales ſources de cette corruption réfléchie qui conſiſte à chercher en nous ſeuls des plaiſirs ſtériles, qu'accompagnent les remords, à ſubſtituer le délire de l'imagination à l'union reſpectable des ſexes, & à nous ſuffire à nous-même dans nos jouiſſances, comme ſi nous étions des hermaphrodites.

Pour ne point alarmer la timide innocence, ma plume paſſera rapidement ſur des tableaux qui la feroient rougir; & je ne déſignerai ces plaiſirs ſolitaires, contre leſquels réclame la Nature, que ſous le nom

du crime de Diogène & de l'Onanisme des femmes.

Le Cynisme, à qui on doit l'érection du libertinage en système, fondoit tous ses sophismes sur le principe absurde que la pudeur n'est point l'ouvrage de la Nature ; conséquemment à cette théorie abominable, Cratès osa jouir d'Hypparchia au milieu même du portique (*a*),

(*a*) Apuleius, *in Floridis*, *p. m.* 350. —— Sextus Empiricus a prétendu que le crime de Cratès étoit en usage chez quelques peuples de l'Inde : *Publicè cum uxore congredi quamvis apud nos turpe videatur, apud quosdam ex Indis non videtur esse turpe : congrediuntur enim indifferenter publicè.* — *Sext. Empir. Pyrhon. Hypotyp. Lib.* 3. *Cap.* 24. — Mais quel est ce peuple qu'on ne nomme point ? comment Sextus passe-t-il si légèrement sur un fait qui contredit l'instinct de la Nature ? & quel fonds y a-t-il

& Diogène, plus infâme encore, se permit des plaisirs solitaires au milieu d'une rue d'Athènes (*a*). L'Aréopage ne sévit point contre ces Philosophes, parce qu'il les regarda comme des insensés qui ne pouvoient faire secte : Diogène, sur tout, qui en se logeant dans un tonneau, se condamnoit lui-même aux Petites-Maisons.

En effet, l'instinct sacré de la pudeur plus fort que tous les sophismes des Cyniques, a toujours empêché les hommes d'imiter publiquement la licence effrénée de Diogène ; mais les cœurs corrompus se dédommagent dans le sein des ténèbres de

---

à faire sur l'assertion d'un Philosophe qui apprend à douter de tout, même de son existence.

(*a*) Plutarch. *de Stoïcor. repugnantiis.*

l'impuiſſance où ils ſe trouvent de franchir avec éclat la barriere des mœurs ; & leurs déſordres inacceſſibles à la vigilance des loix, ne peuvent être éclairés que par le Philoſophe de la Nature.

Heureuſement, pour juſtifier la morale, la peine eſt ici à côté du crime : un Sçavant de Lauſanne vient de mettre ſous les yeux de la jeuneſſe le tableau effrayant de toutes les maladies qui ſont la ſuite du crime de Diogène ; & dans ce ſiècle de fer, ſon Livre, plein de faits, peut corriger plus de libertins que toute la Philoſophie de Zénon & de Marc Aurèle.

Il eſt certain que l'uſage des plaiſirs ſolitaires émouſſe la vigueur des ſens, deſſeche les membranes du cerveau, & en corrompant le genre nerveux, détruit en nous

l'organe du ſentiment : de-là l'affoibliſſement de la vue (*a*), la conſomption dorſale (*b*), les paroxiſmes de l'épilepſie (*c*), & une mort prématurée dans les accès du déſeſpoir.

L'Onaniſme des femmes a des ſuites auſſi funeſtes que le crime de Diogène : d'abord le coloris du viſage ſe flétrit, cet embonpoint qui préſage la ſanté ſe perd, l'épine en ſe courbant détruit les graces de la taille; enſuite les ſymptômes du mal augmentent, le ſang contracte de l'acrimonie, la matrice s'ulcère & la fureur utérine ſe déclare : à ce

(*a*) Hoffman, *Conſult. Cent.* 2. & 3. *Caſ.* 102 & 103.

(*b*) Boerhaave, *Inſtitut.* paragr. 776. de la traduction de La Mettrie.

(*c*) Klœkof, *de Morb. Anim. pag.* 37.

période le mal eſt incurable; & Meſſaline, tourmentée par ſes deſirs & par ſes remords, cherche en s'affoibliſſant le plaiſir qui la fuit, juſqu'à ce qu'elle acheve de mourir.

Le Philoſophe ne ſçauroit trop tonner contre ces jouiſſances obſcures, qui tendent à multiplier les outrages faits à la pudeur & les ſuicides.

La pudeur eſt un ſentiment inné dans le cœur de tous les hommes; elle y eſt gravée en caractères inaltérables, malgré la nudité abſolue de quelques Sauvages, le crime d'Onan & les ſophiſmes de Diogène.

La Mettrie a mis l'homme au-deſſous du quadrupède, parce qu'il ſe cachoit pour ſe rendre heureux (*a*);

(*a*) *Voyez* dans le Recueil, in-4. de ſes

ce Sophiſte ne voyoit pas que le fait même qu'il alléguoit étoit une preuve de notre ſupériorité : car il s'enſuit que les êtres qui nous ſont ſubordonnés ne ſçavent que jouir, & que nous ſçavons aimer.

Et toi, homme de génie que mon ame regrette, immortel Helvétius, comment as-tu oſé avancer que la pudeur étoit une invention de l'amour rafiné (*b*) ? ce ſophiſme abſurde t'a échappé ſans doute ; & en l'écrivant, ton cœur dépoſoit contre l'erreur de ta plume.

Comment peux-tu faire de la pudeur une invention ? invente-t-on

---

Œuvres Philoſophiques, édit. de Londres, l'*Homme Machine*. pag. 40.

(*a*) De l'Eſprit, Diſc. 2. édit. in-4. pag. 159.

un ſentiment comme une mode ou une machine ?

Cet amour raffiné que tu nous peins eſt un ſentiment factice, né dans les grandes villes & que le goût du plaiſir produit bien moins que le libertinage ; or l'homme blaſé qui raffine ſur l'amour, s'indigne de la pudeur, plutôt qu'il ne la fait naître.

La Nature donne à l'homme la pudeur, pour l'empêcher de mettre l'amour au rang des vils beſoins ; pour augmenter les deſirs d'un ſexe par la réſiſtance de l'autre ; peut-être même pour conſerver dans leur intégrité les organes générateurs.

Le plaiſir que la pudeur indique en l'éloignant, eſt eſſentiellement attaché à la propagation de l'eſpèce ; ainſi l'uſage des jouiſſances ſolitaires n'eſt autre choſe que l'habitude qu'on contracte de tromper la Nature.

Le plaisir ne subsiste qu'avec le suffrage de la conscience : c'est une plante débile qui a besoin pour s'élever de l'ombrage de la vertu.

Voilà pourquoi dans la débauche tout est douleur ; l'homme privé de ses sens, & à qui il ne reste plus qu'une imagination ardente, fatigue ses organes pour satisfaire des desirs qu'irrite son impuissance ; & trouve les germes de la mort dans des plaisirs faits pour le multiplier.

Si les jouissances solitaires étoient autorisées par la Nature, nous n'aurions point de sexe, & nous hériterions de nos peres l'hermaphrodisme parfait de Tirésias.

Malheureux, qui veux goûter dans un honteux célibat les plaisirs du mariage, sçais-tu que chacune de tes jouissances obscures est marquée par un homicide ?

Sçais-tu, que non-ſeulement tu anéantis ta poſtérité dans ſon germe; mais que tu détruis en toi-même l'organe de la ſenſibilité, le principe de la vie & l'intelligence?

Voi, comme la Nature te punit des outrages que tu lui fais : l'habitude coupable où t'entraîne ton libertinage va d'abord t'iſoler au milieu de la ſociété, éteindre tes rapports avec tout ce qui t'environne; & faire diſparoître de ton ame cette tendre bienveillance, qui eſt le germe de toutes les vertus.

Ton indifférence pour l'amour t'en donnera pour le ſexe qui le fait naître; & après avoir mépriſé les faveurs de la beauté, tu finiras par haïr la beauté même.

Enfin, ta carriere douloureuſe s'achevera; & quand le rideau étendu entre le tems & l'éternité s'ouvrira

devant toi, il ne te reſtera que l'affreux chagrin d'avoir commis des crimes inutiles : tes remords mal étouffés renaîtront pour redoubler ton ſupplice ; & ſur le bord de ta tombe tu maudiras le ciel qui te punit, & les hommes qui ne peuvent te pardonner qu'en t'oubliant.

ARTICLE V.

Idée de la force que peuvent acquérir nos organes.

Je crois avoir déchiré le voile qui cachoit à l'homme le principe de sa dégradation ; arrêtons-nous un moment sur le spectacle que peut offrir la vigueur d'un homme qui n'a reçu que l'éducation de la Nature, dont les organes ont acquis tout leur développement, qui ne connoît que des alimens sains & des plaisirs légitimes ; & qui par son genre de vie se dérobe, soit aux atteintes de la maladie, soit au fléau des Médecins.

On n'eſt point aſſez perſuadé de l'énergie que peuvent acquérir les ſens d'un Philoſophe pratique : tous les objets qui nous environnent dépoſent contre la théorie des Sages, & nous ſommes ſi accoutumés à voir des vieillards de trente ans, que nous mettons l'hiſtoire des jeunes gens de ſoixante avec les contes des Poëtes ſur les Centaures & les Hypogriffes.

Les Grecs, les Romains & les Caraïbes ont été phyſiquement plus vigoureux que tous les peuples modernes des deux continents ; j'attribue cette ſupériorité dans les compatriotes de Scipion & d'Ariſtote à leur gymnaſtique ; & dans les indigènes du Nouveau-Monde à leur conſtance à ſuivre l'inſtinct de la Nature.

Dans les anciennes Républiques où on ne reſpiroit que la guerre, &

où l'art terrible de l'artillerie ne pouvoit ſupléer au défaut de la force & à l'abſence du courage ; il falloit bien encourager tous ces exercices violents qui ajoutoient à la vigueur du corps ; il falloit bien qu'on comptât le nombre des héros par celui des athlètes, puiſque les gymnaſes étoient pour la jeuneſſe de Sparte & d'Athènes, l'école de Platée & de Marathon, & que Rome apprenoit dans le champ de Mars à conquérir le monde.

De-là cette conſidération ſinguliere des Anciens pour les Athlètes couronnés dans leurs jeux ; Polydamas qui ſeul & ſans armes tua ſur le mont Olympe un lion furieux (*a*), traitoit d'égal à égal avec le Roi de

(*a*) *Pauſanias Eliac. Lib.* 2.

Perſe ; Crotone faiſoit Milon général de ſes armées (*a*), & les douze travaux d'Hercule lui valurent ſon apothéoſe.

S'agit-il de prodiges dans l'exercice de la courſe ? liſez l'hiſtoire des peuples qui ont cultivé la gymnaſtique, ou qui ont été élevés par la Nature : Philonide, le coureur d'Alexandre, faiſoit douze cents ſtades en neuf heures (*b*) ; des athlètes, ſous les Céſars, parcouroient quelquefois dans le cirque en un jour l'eſpace de cent ſoixante mille pas (*c*) : d'un autre côté, nous ſçavons que les Hottentots devancent les lions à la courſe ; & que des ani-

---

(*a*) *Diod. Sic. Lib. XII. pag.* 77. *edit. Rhodoman.*

(*b*) *Plin. Hiſt. Mund. Lib.* 7. *Cap.* 40.

(*c*) *Plin. Lib.* 7. *ibid.*

maux tels que l'orignal, qui ont la légèreté de nos cerfs, ſont atteints à la chaſſe par les ſauvages du Nouveau-Monde.

Les Caraïbes, qu'au défaut de courage notre artillerie a exterminés, joignoient à la force des Théſée & des Milon, une adreſſe dont nos Saltimbanques ne ſçauroient approcher; il tiroient avec leurs flèches les oiſeaux au vol, & les poiſſons à la nage; & dans le ſein des bois où notre tyrannie les avoit fait refluer, c'étoit leur adreſſe ſeule qui pouvoit les empêcher de mourir de faim.

Je remarque que les bains froids entroient avec la gymnaſtique dans l'éducation de tous les peuples qui ne vouloient point laiſſer dégénérer la Nature; ils ſçavoient que l'eau froide pénétroit par l'extrémité des veines abſorbantes dans le grand tor-

rent de la circulation, diviſoit nos fluides ; & en contractant les fibrilles nerveuſes, augmentoit la force & le reſſort de nos organes : & ce que l'Anatomie avoit appris en ce genre aux Grecs, l'inſtinct l'apprenoit aux Caraïbes.

En général, les peuples qui habitent un climat froid s'énervent moins que ceux qui vivent dans un climat tempéré : les anciens Scythes en hiver alloient à la chaſſe ſans habits, & quand un étranger s'en étonnoit, ils lui diſoient qu'ils étoient tout viſage (*a*).

Au reſte, il n'y a aucun de nos ſens dont l'induſtrie de l'homme & ſon courage ne puiſſent augmenter

(*a*) *Voyez* la réponſe que fit à ce ſujet un Scythe à un roi de Perſe. — *Elian.* Hiſt. diverſ. *Lib. 7. Cap. 6.*

l'activité ;

l'activité : les nègres des Antilles ſuivent un blanc à la piſte, comme un chien de chaſſe ſuit le gibier : j'ai connu un créole qui comptoit les voiles d'un vaiſſeau à un éloignement, où ſes amis ne diſtinguoient pas le vaiſſeau : le célèbre aveugle Saunderſon avoit deux yeux d'une nouvelle eſpèce que lui-même s'étoit donnés, le tact & l'intelligence.

Nous ſommes tentés de mettre au rang des contes Poétiques les luttes celèbres des héros de Virgile & d'Homère, qui ſe lançoient des quartiers de rocher ; mais Madrid, le ſiècle dernier, a vu un nommé Sotillo lancer à douze pas une pierre peſant quatre quintaux (*a*). Notre

---

(*a*) Théâtre Critique de Feijoo. Diſcours ſur la Vieilleſſe du Monde.

Maréchal de Saxe a fait en ce genre des traits de force qui auroient étonné Achille & Turnus.

La mémoire, qui eſt un de nos ſens internes, ſe perfectionne auſſi aiſément que les autres organes : Adrien liſoit une fois un Livre pour l'apprendre par cœur (*a*) ; Saint Auguſtin parle d'un de ſes amis qui récitoit Virgile à rebours (*b*) ; Muret prononça à un Inſulaire de la Corſe plus de trente mille mots en toutes ſortes de langues, & ſans aucun rapport entre eux ; & celui-ci les répéta à l'inſtant du dernier au premier, ſans les tranſpoſer (*c*).

Ce que je dis de la mémoire &

(*a*) *Spartian. in Vita Adriani.*

(*b*) *De animâ, Lib.* 4. *Cap.* 7.

(*c*) Diſcours *de quorumdam admirabili memoriâ.*

des ſens, peut s'appliquer juſqu'à un certain point aux organes générateurs : on a vu, par exemple, des femmes allaiter à ſoixante-huit ans (*a*), & devenir mere à ſoixante (*b*) ; Laët aſſure avoir été témoin de la fécondité d'une Indienne qui avoit quatre-vingts ans (*c*).

Maſſiniſſa engendra Methynate à quatre-vingt-ſix ans ; Uladiſlas, roi de Pologne, eut deux enfants à l'âge de quatre-vingt-dix ; & l'aïeul de Platerus ne ceſſa d'être pere qu'à l'âge où mourut Fontenelle.

Quant à la vigueur de ces mêmes

(*a*) Tranſ. Philoſ. ann. 1739, traduct. Franç. pag. 142.

(*b*) Anecdotes de Médec. Tom. 2, Paragr. CLI.

(*c*) *Voyez* Diſſert. de Dom Pernetti ſur l'Amérique, pag. 76.

organes, je pourrois rapporter ſur ce ſujet des faits auſſi extraordinaires que ceux d'Hercule & de l'Empereur Proculus (*a*); mais la Philoſophie de la Nature n'eſt point le Satyricon de Pétrone; & plutôt que des hommes honnêtes m'accuſent de manquer à la décence, j'aime mieux que des Pyrrhoniens me ſoupçonnent de manquer à la vérité.

En un mot, ſoyons ſobres, modérons le feu de nos paſſions, & rapprochons-nous de la Nature: c'eſt l'unique moyen de réaliſer, quant à la perfection de nos organes, la chimère de l'âge d'or.

Et qu'on ne diſe point que tous

(*a*) Il écrivoit à Metien: *Centum ex Sarmatiâ virgines cepi; ex his unâ nocte decem inivi: omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi.*

les faits que ma plume a raſſemblés ſont des prodiges ; la Nature, aux yeux du Philoſophe, ne fait pas plus de prodiges que de monſtres : c'eſt la petiteſſe de nos vues & notre intempérance qui multiplient les phénomènes dans l'hiſtoire phyſique du genre humain.

ARTICLE VI.

Du terme de la vie humaine.

QUELQUES parfaits que ſoient nos organes, il faut bien que le frottement inſenſible des corps hétérogènes les détruiſent ; les aliments deſtinés à prolonger l'exiſtence de la machine humaine amènent ſa diſſolution : la Nature a mis un terme à la vie, & la Philoſophie n'eſt bonne qu'à ne pas l'avancer.

Cependant l'homme, malgré le double fléau du mal phyſique & du mal moral. voudroit ne jamais ceſſer d'être ; & de tout tems il a été la dupe des Charlatans, qui lui ont promis l'immortalité.

Paracelse prétendit avoir trouvé un élixir qui faisoit vivre au moins mille ans ; & il mourut lui-même à quarante-huit, sans détromper les prosélytes qu'il avoit faits à l'Alchimie.

Vanhelmont, de son côté, imagina un breuvage où il avoit fait dissoudre du cèdre du Liban ; & parce que de mauvais Physiciens regardent cet arbre comme immortel, il crut que pris en aliment par l'homme, il lui procureroit l'immortalité.

Nous avons encore dans ce siècle Philosophique bien des personnes qui croyent aux merveilles de l'or potable, de la panacée universelle & de toutes ces quintessences Chymiques, pour lesquelles l'homme crédule se ruine, afin de ne jamais mourir : je voudrois qu'on fût bien

persuadé qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'Alchymie que de la Médecine de procurer l'immortalité.

Les adeptes peuvent décomposer les êtres, mais n'organisent rien; jamais la Philosophie-hermétique, avec ses analyses, ses systêmes & ses fourneaux, n'a pu réussir à vivifier un atome.

S'il étoit un moyen d'éloigner le période de la mort, il semble que ce seroit en prévenant l'alkalisation volatile, à laquelle tendent tous les corps; mais l'acide destiné à la combattre, étant naturellement mêlé avec des corps hétérogènes, a trop peu d'activité; & quand l'Art vient à bout de le séparer pour le concentrer, il en fait le plus corrosif des poisons.

L'Histoire Naturelle fait découvrir une sorte de possibilité à étendre

la carriere de l'existence, en rallentissant la végétation des corps; c'est ainsi que des plantes renfermées dans des caves, vivent plus longtems que lorsque la chaleur de la terre met leur sève en activité: c'est ainsi qu'on conserve plusieurs années des insectes sous les enveloppes de la chrysalide; mais ce secret transporté à l'espèce humaine seroit peu capable de flatter notre vanité; quel est l'homme qui voudroit vivre deux cents ans à condition qu'il en passeroit la moitié dans le sommeil léthargique des lérots & des chrysalides?

Le secret de la transfusion du sang, qui a amusé pendant dix ans les Luciens de l'Europe sçavante, n'est encore qu'une chimère agréable, qu'il faut mettre à côté du roman philosophique de Micromégas:

le ſang eſt le plus groſſier de nos fluides ; or pour monter à neuf la machine humaine, il faudroit changer auſſi les plus déliés ; par-exemple, le fluide nerveux qui loin d'être acceſſible à nos inſtruments, ne l'eſt pas même au microſcope.

En général, la durée totale de la vie ſe meſure par celle de l'accroiſſement : l'homme qui eſt environ vingt-cinq ans à croître, doit en paſſer cinquante à vivre, & vingt-cinq à mourir.

Un ſiècle eſt donc à-peu-près la meſure de notre carriere, quand nous ne cherchons pas à contrarier la Nature.

Telle eſt auſſi la meſure de la vie de preſque tous les Philoſophes-pratiques qui n'ont point hérité de leurs peres un germe de dégradation : trois Sages de la Grèce, Solon, Thalès &

Pittacus vécurent chacun cent ans : Zénon en vécut quatre-vingt-dix-huit, Démocrite cent quatre, Cornaro à Vénise (*a*), & Fontenelle à Paris, ont augmenté le nombre des centenaires.

Quoiqu'un ſiècle ſemble le terme le plus reculé de la vie, il n'eſt pas

---

(*a*) Ce Cornaro eſt un des grands exemples de ce que peut la tempérance pour arrêter le progrès de notte dégradation ; il vécut juſqu'à quarante ans au milieu des plaiſirs & des infirmités que leur excès entraîne, à cet âge il devint un Philoſophe-pratique ; parvenu par ſon régime à quatre-vingts ans, il fit un Livre intitulé : *Le vrai moyen de vivre plus de cent ans dans une ſanté parfaite* ; & après avoir donné quatre éditions de ſon Ouvrage, il mourut au bout d'un ſiècle, ſans douleur & ſans agonie ; ou plutôt, dit ſon Hiſtorien, il s'endormit avec ſes ancêtres.

cependant rare de voir des Sauvages, tels que les Caraïbes, vivre un ſiècle & demi ; les François qui ſous les ordres de Laudonniere échappèrent, dans la Floride, aux cruautés des Eſpagnols, furent accueillis par le Cacique Saturiova, âgé de cent cinquante ans, & qui comptoit dans ſa maiſon ſes petits-fils juſqu'à la ſixième génération (*a*). Ce ſont ces Sauvages que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques ſur les Américains* appelle les enfants de l'eſpèce humaine.

Pour nous qui ne ſommes ni ſauvages ni enfants, il ne faut pas s'étonner ſi nous avons quelquefois pouſſé notre carriere au delà même du Cacique Saturiova : les Tranſac-

---

(*a*) Ce fait très-connu eſt cité dans l'Hiſtoire Naturelle des Antilles.

tions Philoſophiques font mention de deux vieillards, dont l'un vécut cent quarante-quatre & l'autre cent ſoixante-cinq ans. Drackemberg, qu'on nommoit le vieillard du Nord, vient de mourir dans le Jutland, âgé de plus de cent cinquante ans; on voit à Bruxelles, dans la Bibliothéque du Prince Charles, les portraits & l'hiſtoire de trois hommes dont l'un vécut cent ſoixante-neuf ans, l'autre cent ſoixante-douze & le dernier cent quatre-vingt-cinq (*a*). Enfin, un Lorrain,

---

(*a*) Le premier ſe nommoit Henry Jankins, & étoit Anglois; les deux autres, qu'on appelloit Jean Rovin & Pierre Zorten, étoient nés dans le Bannat de Temeſwar; Rovin avoit une femme qui vécut cent ſoixante-quatre ans, & avec laquelle il reſta marié environ un ſiècle & demi.

s'il en faut croire ſon épitaphe, a vecu deux cents ans (*a*).

Mais je m'arrête ; je ne veux point en raſſemblant des faits extraordinaires flatter la crédulité des hommes qui voudroient ne jamais mourir, pour ne jamais ceſſer d'être inutiles au monde : laiſſons dans leur fange l'adulateur & l'homme foible qui a beſoin d'être adulé, & continuons de faire des proſélytes à la Raiſon & à la Nature.

(*a*) Voici ſon épitaphe :

Cy giſt qui de chenu, & très-vieux édenté,
Renouvella ſes dents, ſon poil & ſa ſanté ;
Et puis ayant vécu deux ſiècles ſans ſouci,
Rendit ſon ame à Dieu : ſon corps repoſe ici.

Traité Hiſtor. des Plantes de la Lorraine, Tom. 2. Diſſertation ſur l'Ellébore noir, pag. 79.

CHAPITRE VIII.

Du Suicide (a).

L'HOMME après avoir fait ſubir à ſon corps toutes les eſpèces de dégradations que ſon eſprit pervers a pu imaginer, termine quelquefois ſa carriere malheureuſe par le ſuicide; c'eſt un enfant robuſte qui change au gré de ſon caprice l'architecture de ſa maiſon, & qui s'y voyant mal-logé finit par l'abbattre.

La queſtion que j'examine eſt une des clefs de la morale; Socrate du

(*a*) Ce Chapitre n'eſt que l'extrait d'un plus grand Ouvrage qu'il ſeroit utile de publier, puiſque la contagion de l'Anglomanie commence à infecter mes concitoyens.

moins étant dans les chaînes la regardoit ſous ce point de vue, & le jugement de Socrate, martyr de la vertu, vaut bien l'indifférence de l'Anglomane qui ſe juge en ſe traitant comme un être inutile au monde.

Une autre circonſtance ajoute encore à l'intérêt que peut faire naître cet examen : la gaîté de notre nation n'a pu la mettre à l'abri d'une contagion, amenée par les ſophiſmes de quelques beaux génies, & par l'exemple de quelques grands hommes : en 1769, dans la ville de Paris, cent quarante ſept citoyens ſe ſont donné la mort : voyons dans le ſilence des préjugé, s'ils ſont des héros ou des inſenſés ; & ſi leurs veuves doivent pleurer ſur leurs cendres, ou imiter Lucrèce, Eponine & les Indiennes du Malabar.

ARTICLE I.

Histoire des fameux Suicides.

LE premier ſuicide célèbre que je rencontre dans l'hiſtoire eſt celui de Seſoſtris : ce conquérant, qui avoit voulu en ravageant la terre mériter ſon apothéoſe, devint aveugle ; & déſeſpéré, ſans doute, de ne pouvoir plus contempler à ſon gré les torrents de ſang humain, que ſa frénéſie pour la gloire lui avoit fait répandre, il ſe tua (*a*). — Des Hiſtoriens ont eu la baſſeſſe de louer également ſa vie & ſa mort : c'eſt

(*a*) *Diod. Sic. Lib.* 1.

inſulter d'un côté le genre humain, & de l'autre la Nature.

Dans des Etats ſoumis au pouvoir abſolu, le ſuicide eſt rare : les tirans & les eſclaves ne ſe tuent guères ; il n'en eſt pas de même des Républiques ; c'eſt-là que l'eſpérance d'être anéanti ou d'être mieux, engage un homme qui ſouffre à ſe décharger du fardeau de l'exiſtence : c'eſt-là que le fanatiſme de la liberté porte un citoyen à ſe ſouſtraire à jamais au pouvoir des tyrans : c'eſt-là qu'un regard de la patrie expirante, conſole le héros qui ſe dévoue pour elle de la perte du plus grand bien qu'il ait reçu de la Nature.

Tout le monde connoit ce que firent Codrus & Curtius pour le pays qui les vit naître ; & quelque peu fondé que fût leur dévouement, la cendre

de ces fameux patriotes ſera toujours reſpectable au Philoſophe même qui les déſavoue.

Ce fut rarement le patriotiſme qui annoblit le ſuicide ; il y avoit dans la Grèce un fameux rocher de Leucade, d'où ſe précipitoient dans la mer ceux qui vouloient ſe guérir des fureurs de l'amour : il eſt vrai que pour modérer la chûte, ils s'attachoient des aîles d'oiſeaux, ou même des aigles vivants ; mais ſi ces précautions ſauverent quelques hommes, toutes les femmes qui voulurent tenter cet étrange remède y périrent ; ces malheureuſes victimes d'un préjugé de Phyſique, avant de monter au rocher, juroient toujours ſur l'autel d'Apollon de s'élancer avec courage dans le ſein de la mer : un Spartiate qui avoit la fureur du ſuicide, monta un jour au promon-

toire de Leucade, & meſurant des yeux la profondeur de l'abyſme, retourna ſur ſes pas : *J'ignorois*, dit-il, *que mon vœu auroit beſoin d'un autre plus fort pour m'engager à me précipiter.* — Tant l'inſtinct de la Nature, qui veille à la conſervation des êtres, l'emporte ſur l'aſcendant d'une mode meurtriere, ſur les oracles des Pythies & ſur les ſophiſmes des Philoſophes !

Lucrèce, à Rome, ſe poignarda, non pour ſe dérober à l'incontinence de Sextus, mais pour ſe punir de l'avoir partagé ; Lucrèce n'eſt point mon héroïne : d'abord un homme ſeul avec une femme ne la viole pas ; ainſi je me ſerois défendue & n'aurois tué perſonne : la menace de tuer un eſclave dans mon lit ne m'auroit pas alarmée ; tôt ou tard le cri de la vérité ſe ſeroit fait entendre,

& Rome auroit jugé entre la cendre d'une Romaine & la vie d'un fils de Tarquin : de plus, quand même l'adresse d'un scélérat auroit à jamais fasciné les yeux de mes concitoyens, n'avois-je pas pour barriere entre lui & moi, Dieu & l'immortalité ? Enfin, si la pudeur outragée avoit besoin de quelque victime, il falloit la chercher dans l'audace qui triomphe, & non dans la foiblesse qui a succombé ; il falloit poignarder Sextus, & non commettre un suicide.

Rendons justice aux Romains ; ils ne commencerent à se tuer que lorsque les Césars les firent esclaves ; les vieux Sénateurs qui resterent dans Rome quand Brennus vint assiéger le Capitole, tendirent la gorge à l'épée des Gaulois, & ne se firent point ouvrir les veines : les Géné-

raux que vainquit Annibal recrutèrent leurs armées, & ne se poignarderent pas; Regulus mit plus de grandeur d'ame à périr dans un tonneau hérissé de pointes de fer, qu'à se soustraire, en s'empoisonnant, à la pitié cruelle de Rome & à la tyrannie de Carthage.

Mais quand la patrie ne fut plus qu'un vain mot confiné dans les écrits des Philosophes, quand la loi fut réduite à se taire devant l'épée des Césars, les Romains, nés pour la liberté, à l'approche de leurs tirans se firent de la mort une barriere; Brutus, Cassius, Caton se percerent de leur épée, & bientôt la terre abandonnée par ses héros, devint le patrimoine d'un despote.

Ce fanatisme de l'amour de la patrie se perpétua sous les empereurs: tous les citoyens qui ne vou-

loient point quitter la vie par l'ordre d'un maître, se faisoient ouvrir les veines : Cocceius Nerva, riche, accrédité à la Cour, se tua par l'unique raison que la Rome des Césars n'étoit pas celle des Scipion & des Emile ; Aruntius en fit de même pour ne point voir des désastres qu'il ne pouvoit prévenir (*a*). Granius & Statius, à qui Néron avoit fait grace de la vie, se poignarderent (*b*), pour sauver leur mémoire de l'opprobre d'avoir été pardonnés par l'assassin d'Agrippine & de Britannicus.

Les femmes mêmes furent atteintes de cette généreuse épidémie : personne n'ignore le mot d'Arrie

(*a*) Le texte de Tacite est bien plus énergique : *Ut fugeret simul acta & instantia.* Annal. Lib. 6. Cap. 48.

(*b*) Tacit. *Annal.* Lib. XV. *sub finem.*

à Pétus après s'être poignardé : *Tiens mon ami, cela ne fait point de mal.* Mot le plus ſublime qui ait encore été prononcé par un être hors de la Nature.

Des hommes même efféminés aſpirerent dans Rome dégradée à la gloire du ſuicide : Othon & le voluptueux Pétrone moururent avec le courage de Caton, ſans avoir vécu comme lui.

Au reſte, ce délire du patriotiſme s'eſt rencontré chez d'autres nations que chez les Romains ; les Ambrons, peuples de la Gaule, ayant été défaits par Marius, leurs femmes éplorées demandèrent à ce Général qu'on reſpectât leur honneur, qu'on leur aſſurât la liberté & qu'on les employât au ſervice des Veſtales : ſur le refus de Marius, elles ſe pendirent toutes à des arbres

bres, après avoir massacré leurs enfants de leurs propres mains (*a*) — Certainement ces Lucrèces de la Gaule valoient bien celle de Rome, quoiqu'elles n'ayent point eu ses Historiens.

Il y a eu dans la Lycie une ville de Xanthe, célèbre pour n'avoir jamais dégénéré de ses principes hardis sur le suicide ; ses habitants dans l'espace de mille ans, se brûlerent trois fois avec leur ville, pour ne point subir le joug des conquérants ; ils tromperent ainsi l'espoir ambitieux d'abord d'Harpage, Lieutenant de Cyrus ; ensuite d'Alexandre le Grand, & enfin de celui des Brutus qui assassina César : le dernier instruit du

(*a*) Plutarch. *in Vitâ Marii*, & Oros. Lib. 6. Cap. 16.

déſeſpoir des aſſiégés, promit une récompenſe à tout ſoldat qui ſauveroit un Xanthien; mais on ne ſauva que cent cinquante femmes, qui manquoient d'époux pour les égorger (*a*).

Ces traits héroïques de férocité ſe retrouvent encore dans une ville Indienne aſſiegée par Alexandre (*b*), & dans Abyde conquiſe par le dernier Philippe de Macédoine (*c*): le héros ſe conduiſit comme Brutus; pour Philippe, il ſe joua du déſeſpoir de ſes victimes, & voyant la précipitation avec laquelle les Abydéens cherchoient à ſe dérober à l'eſclavage, il fit retirer ſon armée &

(*a*) Appian. Lib. 4.

(*b*) Diod. de Sicile, Lib. XVII. Cap. 18.

(*c*) Tite-Live, Lib. XXXI. Cap. 17 & 18.

accorda trois jours aux vaincus pour ſe tuer à leur aiſe : ce délai étoit trop long, car dès le lendemain il n'y avoit pas dans Abyde un ſeul habitant.

La contagion du ſuicide a fait le tour du globe : Pline rapporte d'une nation hyperboréenne, que ſes vieillards n'ayant plus de jouiſſances à eſpérer, ſe précipitent du haut d'un rocher dans l'Océan, & terminent ainſi leur carriere (*a*).

La mort des vieux Ethiopiens a été pendant quelque tems encore plus douloureuſe ; car ils ſe faiſoient attacher à la queue d'un taureau indompté (*b*) : ainſi c'étoit de gaieté de cœur qu'ils terminoient leur vie

---

(*a*) Plin. *Hiſt. Natur.* Lib. IV. Cap. 12.
(*b*) *Heliod. Æthyop.* Lib. 9.

par l'affreux ſupplice d'Hyppolyte.

Ce n'étoit pas, ſans doute, l'ennui de la vie qui engageoit d'un autre côté les veuves des Hérules (*a*) & des Indiens de la côte de Malabar (*b*), à ſe tuer ſur le tombeau de leurs époux : c'étoit la tyrannie de la mode, le fanatiſme que leur inſpiroient leurs Prêtres, & les conſéquences abſurdes qu'elles tiroient du dogme de la Métempſycoſe.

Chez nous le féroce point d'honneur conduit au duel ; dans le Japon c'eſt au ſuicide : à cette extrémité de l'Aſie, un guerrier outragé par un

---

(*a*) Les femmes chez ces guerriers étoient obligées à ce ſuicide ſous peine d'infamie. Procop. *de Bell. Gothic.* Lib. 2.

(*b*) *Voyez* Tavernier, Voyages aux Indes, Tom. 2. Liv. 3. Lettres de Bernier, Voyage de Chardin, &c.

autre, s'ouvre le ventre devant ſon ennemi, & lui dit : *Fais-en autant ſi tu as du cœur.* L'agreſſeur ſe tue alors à ſon tour, ou il eſt déshonoré.

Ce n'eſt qu'à notre rage pour les conquêtes qu'il faut attribuer celle des Nègres & des Américains pour le ſuicide : les premiers Sauvages que Colomb ramena en Eſpagne, tenterent tous pendant le trajet de s'ôter la vie ; & voyant qu'on les enchaînoit pour les conſerver, ils entrèrent dans une phrénéſie qui dura juſqu'à leur mort (*a*). Pour les Nègres, on ſçait qu'encore aujourd'hui quand ils ne peuvent ni ſe noyer ni s'empoiſonner dans les vaiſſeaux deſtinés pour la traite, ils ont l'art de faire

---

(*a*) Dapper, *Hiſt. van Amer.* edit. in-fol. pag. 41.

ſervir leur langue à les étouffer : ces malheureux, dans les enfers même dont on les menace, ſe flattent d'être encore mieux que ſous un ciel où ils reſpirent avec leurs tyrans.

Il étoit tout ſimple peut-être que ces déprédateurs de l'Afrique & du Nouveau-Monde ſe fiſſent juſtice, & qu'ils vengeaſſent eux-mêmes leurs victimes : en effet, le ſuicide depuis deux ſiècles eſt devenu une de nos maladies épidémiques ; l'Angleterre ſur-tout en paroît le foyer, & c'eſt du ſein de cette iſle que s'échappent les germes peſtilentiels qui vont empoiſonner l'Europe.

Il ne faut à l'Anglois pour ſe tuer que d'avoir le ſpleen, de s'enfoncer dans le cahos de la Métaphyſique ou d'entendre dire du mal de ſa patrie dans les Gazettes.

L'ennui ſeul ſuffit un jour à un

parent du fameux Comte de Peterborough, pour se porter au suicide: cet homme, jeune, bienfait, d'un sang illustre, & adoré de ses maîtresses, se donna un coup de pistolet; parce que, disoit-il, son ame étoit lasse de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut l'abandonner (*a*).

C'est avec le même sang-froid que de nos jours Milord Scarborough s'est affranchi de la vie : obsédé par une maitresse qu'il aimoit, mais à qui il n'avoit rien promis, & par une femme qu'il n'aimoit pas, mais à qui il avoit juré de s'unir; il se tua pour sortir d'embarras.

(*a*) C'est à M. de Voltaire à qui nous devons cette anecdote, & celle du Milord Scarborough. — Voyez *Quest. sur l'Encyclop.* Tom. 3. Art. *Caton.*

Rien n'égale peut-être la froide démence de Creech, qui en commentant Lucrèce écrivit sur son manuscrit : N. B. *Il faudra bien que je me pende, quand j'aurai fini mon commentaire* ; & qui, pour ne pas faire une Note inutile à son Livre, se pendit en effet.

En 1734, un Suédois, nommé Robeck, fils du premier Consul de Calmar, donna à l'Europe l'exemple du suicide le plus réfléchi que nous ait transmis l'Histoire : il se donna la peine de composer, en un volume in-4°, une apologie de la mort volontaire ; & quand son Livre fut achevé, il acheta une barque légère, y entra seul & la laissa flotter au gré des vents & des flots ; le lendemain, on trouva son cadavre sur le rivage.

Ma plume craint de s'arrêter sur

les ſcènes de ce genre, dont depuis un ſiècle la France a été témoin : ainſi je ne parlerai point du ſuicide des deux derniers Princes des Maiſons de Courtenai & de Lorraine-Harcourt : je ne flétrirai point la mémoire de cette foule de citoyens de tout âge, de tout rang & de tout ſexe, qui depuis dix ans ont trompé l'eſpoir de leur patrie ; mais l'hiſtoire tragique des deux amants qui ſe ſont tués à Lyon, en 1770, mérite par ſa ſingularité de trouver place dans ces Mémoires ſur les erreurs de l'eſprit humain.

Un Italien, nommé Faldoni, jeune homme d'une figure charmante, & connu par ſon eſprit & par ſa probité, étoit ſur le point d'épouſer ſa maitreſſe, lorſqu'une bleſſure qu'il ſe fit à la grande artère, lui donna un anévriſme, jugé mortel par les

Médecins : le pere de Thérèſe, (c'eſt le nom de l'amante) inſtruit de cet accident, refuſa de marier ſa fille, pour ne point la rendre veuve le jour où elle deviendroit mere ; mais l'amour dans des ames neuves encore, s'indigne de toute barriere, & le couple perſécuté réſolut de s'unir ; il y avoit une Chapelle dans la campagne où les deux amants s'étoient retirés ; elle fut parée avec goût, comme les beautés de la Grèce auroient paré le ſanctuaire du Temple de Gnide ; Thérèſe s'y rendit avec Faldoni, dans un déshabillé plein de fraîcheur & de graces ; ils ſe mettent à genoux devant l'autel, ſe ſerrant d'une main, & de l'autre touchant les détentes de deux piſtolets, attachés à leurs habits avec des rubans couleur de roſe ; au ſignal donné les coups partent, les deux

amants tombent en s'embraſſant ; & leurs ames confondues vont dépoſer loin des limites de la vie, contre la tyrannie des hommes (*a*).

(*a*) On peut voir les détails de cette hiſtoire intéreſſante dans les *Tableaux* ingénieux de M. de Peze, pag. 50.

ARTICLE II.

Considérations sur ces faits.

Si la queſtion que j'examine eſt encore un problême aux yeux mêmes des Philoſophes, il faut l'attribuer à la ſtérilité de notre langue, qui nous oblige à confondre ſous le nom odieux de ſuicide toute action qui tend à abréger la carrière de notre exiſtence.

De-là les déciſions téméraires, ſoit des docteurs, ſoit des ſophiſtes; les hommes puſillanimes en ont conclu qu'un héros tel que Codrus, devoit être traîné ſur la claye; & les enthouſiaſtes de notre liberté ont fait

l'apologie de tous les attentats contre ſa vie.

Cependant il y a peut-être, quant à la moralité, autant de différence entre Caton qui ſe poignarde pour ne point ſurvivre à ſa patrie, & l'Anglois qui ſe pend, parce qu'il a le ſpleen, qu'entre le brigand qui poignarde les hommes pour les voler, & le bourreau qui les tue pour faire exécuter la loi.

Si abréger ſes jours étoit toujours un crime, il faudroit donc flétrir la mémoire de Léonidas, & des trois cents Spartiates, qui pour ſauver la Grèce allerent ſe faire tuer aux Thermopyles.

Et qu'on ne diſe pas que ces guerriers célèbres, joignant l'idée de vaincre à celle de mourir, échappoient par cette eſpérance même à l'opprobre du ſuicide.

D'abord tous les monuments de l'Antiquité atteſtent que les Spartiates en marchant aux Thermopyles ne ſongerent qu'à faire de leurs corps une barriere, pour empêcher le torrent des Perſes de ſe déborder ſur la Grèce, avant qu'elle fût en état de ſe défendre.

De plus, quand nous donnerions aux compagnons de Léonidas nos ames puſillanimes, au fond ils n'en ſeroient pas moins convaincus de ſuicide; dans le calcul des probabilités, il y a cent mille à parier contre un que trois cents ſoldats n'en battront pas trois millions; & à réduire la propoſition aux termes des certitudes morales, le danger eſt à l'eſpérance dans le rapport de l'infini à zero (*a*).

(*a*) Je ſuppoſe qu'une batterie de canon,

Il y a cent mille manieres d'attenter contre ſoi-même ; le citoyen qui reſte volontairement dans une ville peſtiférée, eſt à cet égard dans la claſſe des Caton & des Robeck : ſe tuer tout-d'un-coup, comme Seſoſtris, eſt au fond la même action que ſe tuer en détail, comme quelques cénobites du Japon ; & il y a des occaſions où c'eſt également courir à la mort, d'affronter une batterie de canons, ou de ſe livrer entre les mains des Médecins.

Mais c'eſt parce qu'il y a phyſique-

ſur cent mille ſoldats tous au même poſte, en ait tué, l'un après l'autre, quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf ; je demande ſi en prenant la place du dernier mort, je n'augmenterai pas le nombre des ſuicides : or en me jugeant on juge Léonidas & ſes Spartiates.

ment mille manieres d'abréger ſes jours, qu'il y a de l'abſurdité à ranger toutes les actions de ce genre dans la claſſe des crimes ou dans celle des vertus.

Etabliſſons quelques principes qui nous ſervent de fil d'Ariane dans le labyrinthe des opinions humaines ſur le ſuicide.

ARTICLE III.

Principes.

IL eſt de toute néceſſité qu'il y ait un but à la vie humaine ; & puiſque la Nature a fait des loix pour naître, elle en a fait auſſi pour mourir.

Tous les êtres, par la raiſon qu'ils exiſtent, ont une tendance naturelle à ſe conſerver : cette pente eſt une des plus fortes digues contre le torrent du mal phyſique qui eſt toujours prêt à inonder la terre.

Puiſque l'homme eſt libre, il doit déterminer ſes actions morales par les mêmes fins qui déterminent ſes actions naturelles.

Si ces trois théorêmes sont à l'abri de l'atteinte du scepticisme, établissons que l'homme en ouvrant les yeux à la lumiere, a fait un pacte avec la Nature; il lui a dit: Tu vas employer ton énergie à conserver l'être que tu as organisé; & moi, j'employerai la liberté que je tiens de toi, à ne jamais détruire ton ouvrage.

Mais malgré l'énergie de la Nature & le bon usage de sa liberté, un être intelligent qui vit avec d'autres êtres intelligents, peut les voir travailler a abréger sa carriere; & de ce péril naît la nécessité d'un autre pacte avec la Société.

L'homme dit donc en entrant dans la Société: puisque chaque individu est trop foible contre tous, faisons servir les forces de tous pour protéger chaque individu; les

membres du corps qui m'adopte vont s'armer pour me conſerver, & je me conſerverai pour les défendre.

Il n'y a aucune occaſion où la vie ſoit un plus grand mal que la mort ; & l'exiſtence a pour le moins autant de douceurs pour le ſage qui ſouffre, que pour le ſcélérat qui proſpère ? c'eſt que le mal moral dépend de nous, & que le mal phyſique n'eſt preſque rien pour qui ſçait l'apprécier.

L'homme ne ſeroit donc autoriſé au ſuicide que ſuppoſé que la Nature & la Société concouruſſent à rompre les premiers le pacte fait avec lui à ſa naiſſance ; mais d'abord il ſeroit abſurde de s'imaginer que la Nature, ſemblable au Dieu du mal, ne fît des loix que pour les enfreindre.

Quant à la Société, il eſt impoſſi-

ble qu'elle travaille toute entiere à rendre l'homme malheureux ; si cette petite partie de la grande confédération, que je nomme ma patrie, rompt le contrat particulier que j'ai fait avec elle, je fuirai une terre qui dévore ses habitants, mais je ne me tuerai pas ; n'y a-t-il qu'une seule contrée sur ce globe propre à servir de patrie au Philosophe ? & si mes concitoyens m'oppriment, ne dois-je pas mon existence à d'autres hommes plus dignes de me protéger ?

Un des grands principes qui doit armer la Société contre le suicide, c'est que dès que la vie n'est rien à un homme, il est le maître de celle des autres ; ainsi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir au crime de tuer.

Sous quelque point de vue qu'on

considere le suicide, on peut donc le définir : un larcin fait à la Société, & un attentat contre la Nature.

ARTICLE IV.

Corollaires.

Je commence à voir clair dans cette nuit profonde qui environne la question du ſuicide : il ne s'agit que d'appliquer mes principes aux faits que j'ai expoſés ; on verra tout d'un coup ſi telle mort volontaire doit être miſe dans la claſſe des maladies, dans celle des foibleſſes ou dans celle des crimes ; & on ceſſera de confondre Décius & Faldoni avec Robeck & un Anglomane.

C'eſt un des beaux problêmes de la morale, que celui qui tend à examiner ſi parmi tous les ſacrifices que la Société exige des membres qui la

composent, elle a droit de demander celui de la vie (*a*). Sans prononcer en ce moment sur le droit, il suffit d'observer que personne ne conteste le fait ; presque tous les peuples se sont accordés à vouloir que dans quelques circonstances terribles, un petit nombre de citoyens s'immolât pour le salut de tous ; & c'est sur la base de ce dévouement qu'est fondé le patriotisme des Républiques.

Sous ce point de vue, la Grèce eut raison d'éterniser dans ses fastes &

(*a*) Ce problême, quand j'en serai au Droit des Gens, sera l'objet d'un des Chapitres les plus importants de la Philosophie de la Nature ; mais dans le projet que j'ai de ne dire jamais que la vérité, puis-je espérer de continuer cet Ouvrage seulement jusqu'au droit des Gens?

dans ſes monuments la mort volontaire des héros des Thermopyles.

Si Horatius Coclès eût péri à la chûte du pont, qu'il défendoit lui ſeul contre une armée entiere, ſa mort me paroîtroit encore ſupérieure à celle de Léonidas ; elle ſeroit à mon gré le plus ſublime des ſuicides.

Cependant le ſacrifice de la vie pour être avoué des Philoſophes, demande à être fondé ſur le péril certain de la patrie, & ſur une eſpérance légitime d'en être le libérateur.

Un oracle affirme, & des peuples imbécilles croient qu'un Général qui ſe fait tuer, aſſure à ſes ſoldats la victoire : de-là Codrus & trois Décius ſe dévouent : de pareils ſuicides ont droit, ſans doute, à la reconnoiſſance de Rome & d'Athènes ;

mais

mais il faudroit les juſtifier au tribunal de la Nature.

Le ſuicide de Curtius me paroît encore plus abſurde. La terre s'entr'ouvre dans une place de Rome : une Sybille déclare que ce gouffre ne ſe refermera que lorſque Rome y jettera ce qu'elle a de plus précieux, & Curtius s'y précipite ; mais qu'a de commun le péril d'une nation, avec quelques toiſes de terrein qui s'entr'ouvrent ? comment un homme qui ſe jette dans un abyſme peut-il le refermer ? & un héros ſe détermine-t-il ſur l'oracle d'une Sybille ?

En général, c'eſt l'intérêt public qui doit conduire aux ſuicides, ou qui du moins les juſtifie. — A Dieu ne plaiſe que je cherche à dégrader la cendre de ces citoyens magnanimes que les Républiques ont mis à

côté de leurs légiſlateurs, & dont le nom ne ſe prononce encore par les hommes libres, qu'aveç celui de la patrie dont ils ont balancé la chûte ! mais quel bien a fait Démoſthènes en s'empoiſonnant? Caton, en ſe perçant de ſon épée, a-t-il prévenu le fléau des proſcriptions ? pourquoi les derniers des Romains s'ouvroient-ils les veines dès qu'ils voyoient tomber ſur eux les regards inquiets de la tyrannie ? Rome expirante demandoit à être défendue par le génie de ſes héros, & non par les accès de leur vain déſeſpoir.

Quant au patriotiſme des Xanthiens & des veuves des Ambrons, qui conſiſte à ſe tuer par la crainte que l'ennemi ne nous tue ; il eſt dans les principes des Cannibales plutôt que dans ceux des héros des Termophyles. — Je ne parle point ici des principes des Philoſophes.

Au reſte, cette ſorte de dévouement dérive d'un certain code de la guerre, que j'examinerai dans la ſuite ; & où pour être conſéquent (je ne dis pas pas pour être juſte), il faut faire à ſoi & à ſon ennemi le plus grand mal poſſible.

S'il n'y a que le ſalut de la ſociété qui puiſſe juſtifier le ſuicide, que penſer de l'Indienne qui ſe brûle ſur la cendre d'un époux que ſouvent elle n'aime pas, pour qu'on parle d'elle quand elle ne ſera plus?

Mais je ſuppoſe que la veuve de Malabar, aimée d'un époux qu'elle adore, le perde dans un inſtant où lui ſeul peut lui faire chérir l'exiſtence : ſi dans le délire de l'amour & de la douleur, elle rompt les nœuds qui l'enchaînoient à la Nature & la Société ; ſi ne connoiſſant de biens réels que Dieu & le cœur qu'elle a

perdu, elle tente de les aller rejoindre loin d'un globe qui désormais n'est plus pour elle qu'une vaste solitude; si.... Je ne justifie point un pareil suicide; mais mon cœur sensible s'indigne de mettre l'héroïne de l'amour à côté de Robeck & des Anglomanes.

Faldoni, tu n'as point, par ton suicide, outragé la Nature qui venoit de te condamner à mourir, ni la Société, qui n'avoit plus de services à attendre de toi. Je ne t'accuse que de t'être assez défié de ton courage pour n'avoir pas voulu l'essayer contre les atteintes d'une mort lente & cruelle.—Mais toi, généreuse Thérese, dont la sensibilité a fait la faute & les malheurs, tu t'es rendu coupable sans doute envers le ciel & la terre; & ma plume inconséquente n'ira pas louer ta cendre d'une action

dont j'ai fait rougir celle des Caton & des Démosthène : cependant combien ton erreur même te rend respectable aux yeux du Philosophe : toi qui as osé te créer un caractère, lorsque tout le monde se dépouilloit du sien : toi qui as connu une vraie passion, lorsque ton sexe ne se livroit qu'à des caprices ! quelle est donc l'ame d'airain qui flétrira le nom d'une amante, dont les contemporains d'Arrie & d'Eponine auroient fait l'apothéose ! & quel est le législateur qui auroit la foiblesse de craindre, en lui pardonnant, la contagion de l'exemple : il n'y auroit que des héros sans doute dans une ville où on commettroit souvent de pareils suicides.

Ce qui est une erreur dans l'amante de Faldoni, est un attentat dans ces Lacédémoniennes qui se

précipitoient du haut du promontoire de Leucade dans la mer, afin de se rendre insensibles ; l'amour n'est point un crime pour s'y dérober ou pour s'en punir.

Malheur aux êtres froids qui n'ont jamais aimé ! pour les ames ardentes & honnêtes, elles savent assez qu'un instant de plaisir vaut un siècle de tourments ; de telles femmes rendent un amant digne d'elles & ne se tuent point pour le punir d'avoir été ingrat.

Il y a eu des Souverains, tels que Sésostris, qui se sont tués de dépit de ne pouvoir plus faire de mal aux hommes : d'autres, pour se dérober à une conscience déchirée par les remords ; ces derniers se sont jugés dignes de la mort ; ils ont porté la sentence & l'ont exécutée.

Il ne faut point confondre avec les brigands couronnés, tels que Séfoftris, les Vieillards des contrées hyperboréennes: ces derniers pouvoient être utiles à la Société, finon par leurs bras, du moins par leur expérience : ils avoient auffi, quoiqu'en difent leurs Sophiftes, des jouiffances encore à efpérer; par exemple, celles d'obliger leurs femblables; jouiffance fublime, la feule qui n'épuife point nos organes, la feule qui rempliffe l'ame, lors même qu'elle n'habite plus que des ruines.

Si le cœur de quelques hommes dut être fermé à toutes les jouiffances, ce fut fans doute celui des Nègres captifs & des indigènes du Nouveau-Monde; auffi arrachés à leur patrie, ou tourmentés fur fes ruines, pourfuivis par les chiens de

Nunnès, empoisonnés par l'air pestilentiel des mines, & condamnés à ne respirer que pour leurs bourreaux, ils rompirent le pacte fait avec la Nature & avec la Société : coupables sans doute aux yeux du Philosophe ; mais qui oseroit leur reprocher leur suicide ? seroit-ce la postérité de l'Européen qui a fait leur crime & leurs malheurs ?

On a voulu justifier l'Anglois qui se tue quand il est attaqué de la consomption, sous prétexte que le suicide est alors, non un acte moral, mais l'effet physique d'une maladie ; c'est un des paradoxes des Lettres Persannes ; mais quelle est en morale l'autorité des épigrammes ? le fait est que la consomption ne dérange en rien l'appareil fibrillaire du cerveau ; que l'Anglois raisonne bien ou mal quand

il projette de se pendre, & que tout homme est libre dès qu'il raisonne.

Si l'on a suivi avec attention la chaîne de mes principes & de mes corollaires, l'Anglomane est déja jugé : on sent assez que l'insensé qui renonce à son existence aussi aisément qu'à un logement qui lui déplaît, est un infracteur de toutes les loix divines & humaines, & que puisque le Souverain n'a point de pouvoir sur sa personne, le Philosophe a droit de flétrir sa mémoire.

Je n'adopte point le préjugé vulgaire que l'homme ne se tue que par foiblesse ; je sens qu'il y a une sorte de courage à se roidir contre l'instinct le plus fort que nous ayons reçu de la nature : en général le

ſuicide eſt un acte de frénéſie & non un acte de lâcheté.

Mais qu'on me nomme parmi les Anglomanes une ſeule tête forte & vigoureuſe : l'homme qui a de l'énergie dans les organes & dans l'entendement, ne s'aviſe point de rompre une chaîne dont le tems ſeul uſe les anneaux ; il voit toujours au-delà de ſes jouiſſances, d'autres jouiſſances ; il joue ſans ennui ſur la ſcène du monde, & n'abandonne pas ſon rôle avant que la nature ait baiſſé la toile.

Quels ſont ces Anglomanes qui s'élancent ainſi ſans remords au-delà des barrieres de la vie ?

Ce ſont pour la plûpart des célibataires qui ne tiennent que par un fil à la Société, & qui prennent la vie en haine parce qu'ils ſe ſont blaſés ſur toutes ſes jouiſſances.

Ce ſont des hommes chargés de dettes qui aiment mieux brûler une maiſon que de l'arranger.

Ce ſont des parvenus qui ont mis le bonheur ſuprême à être riches, & qui, ne connoiſſant qu'une jouiſſance, dès qu'ils viennent à la perdre, n'ont plus rien qui les attache à la vie.

Enfin ce ſont des Sophiſtes, qui, à force de tourmenter leur raiſon à chercher des preuves au dogme de l'anéantiſſement, ont mérité de perdre l'inſtinct de la nature, la ſenſibilité de l'ame & les remords.

Cependant tous les Propagateurs du ſuicide n'ont pas été de vils Sophiſtes ; jettons donc un coup d'œil philoſophique ſur leurs apologies.

ARTICLE V.

Des Apologies du Suicide.

C'EST dans cette Grèce où l'on fit l'apothéose d'Hercule qui se brûla sur le mont Œta, qu'il faut chercher les premieres apologies du suicide. Zénon, qui le croiroit! Zénon, l'instituteur de la Secte philosophique qui a le plus mérité du genre humain par ses lumieres ou par ses vertus, Zénon, dis-je, décida qu'il étoit indifférent au Sage de se donner la mort ou de la recevoir, & conséquemment à cette théorie audacieuse, s'étant brisé un doigt, pour éviter une opération douloureuse, il s'étrangla lui-même : il

eſt vrai qu'il avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans (*a*), & il n'eſt point à craindre que le ſuicide à cet âge devienne jamais une épidémie.

Cette idée dangereuſe de Zénon dérivoit néceſſairement d'une grande erreur du ſtoïciſme ; c'eſt que l'apathie eſt la perfection du Sage. Le Philoſophe, entraîné par l'eſprit de ſyſtême, ſe crut obligé, malgré ſa belle ame, de contredire l'inſtinct ſacré de la nature ; il aima mieux faire ſoupçonner ſon cœur, que le deſordre de ſa plume, & il perdit la morale pour conſerver ſa logique.

Les diſciples de Zénon (& on compte une foule de grands hommes parmi ſes diſciples), ne man-

(*a*) *Diog. Laërç, Lib.* 7, *in vit. Zenon.*

queront pas de sophismes pour justifier ce paradoxe du stoïcisme. Marcellinus, sous le regne de Néron, hésitoit à se donner la mort; Séneque lui fait dire par un Philosophe (a) : *Tu balances long-tems pour peu de chose : ta vie n'est rien; ne la partages-tu pas avec les animaux & les esclaves ? il n'est pas nécessaire, pour sçavoir mourir, d'être fort brave & fort malheureux; il suffit d'être ennuyé.*

Marcellinus pouvoit répondre à son Stoïcien : » Mon ami, n'ou-» trons point la grandeur d'ame, » une preuve que la vie a pour moi » quelqu'importance; c'est que mal-» gré l'affreuse perspective qu'elle » présente à ma vieillesse, je ba-

---

(a) *Senec. Epistol.* 77.

» lance encore à m'en délivrer ;
» cette vie eſt ſans doute peu de
» choſe pour l'être qui m'a organiſé,
» mais elle eſt tout pour moi, &
» quelques ſophiſmes ne me dédom-
» mageront pas de ſa perte.

» L'exiſtence que tu dédaignes
» parce qu'elle t'eſt commune avec
» les animaux, m'eſt bien précieuſe
» à moi, parce que je la partage
» avec Hercule, Romulus & Jupi-
» ter.

» Quant à ces eſclaves que ton
» orgueil met de niveau avec les
» quadrupedes, je te demande, à
» mon tour, s'il y a eſſentiellement
» quelque différence entre un Ro-
» main conquérant & un Numide
» conquis ; ſi un Teuton eſt une bête
» de ſomme parce qu'il porte ſon
» maître en litière au capitole ; &
» pourquoi un Philoſophe tel que
» toi a des eſclaves ?

» Pour l'ennui il ne juſtifie pas
» plus l'homme qui tue, que l'hom-
» me qui aſſaſſine : l'ennui eſt le
» ſupplice d'une imagination oiſive
» & raſſaſiée de jouiſſances : il vaut
» mieux ſe guérir de l'ennui que
» faire ſervir l'ennui à juſtifier le
» ſuicide «.

Montagne qui cite quelquefois de mémoire, & qui ſe piquoit plus d'avoir du jugement que de la mémoire, Montagne dit que Pline donnoit à un Romain le droit de ſe tuer dans trois ſortes de maladies (*a*) qui ſont les migraines violentes, le dérangement d'eſtomach & la pierre : mais l'ami de Tacite avoit trop étudié la Nature pour pervertir la mo-

---

(*a*) Eſſais de Montagne, petite édit. Tom. 3, pag. 306.

rale ; ce grand homme ſe contente de dire que de ſon tems on ſe tuoit d'ordinaire dans ces trois circonſtances (*a*) : il fait l'hiſtoire du ſuicide & non ſon apologie.

Ce que Pline n'a pas dit ſe trouve dans l'introduction à la Philoſophie Stoïcienne de Juſte Lipſe : ce Savant du ſeizième ſiecle qui a fait tant de livres & commis tant d'apoſtaſies, prétendoit qu'il y avoit douze cas où le Sage devoit ſe délivrer du fardeau de la vie : les objets de ces cas ſont la patrie, l'amitié, les revers de fortune, des douleurs aiguës, la

---

(*a*) *De hoc tamen judicavere ævi experimento aſperrimos cruciatus eſſe calculorum à ſtillicidio veſicæ ; proximum ſtomachi : tertium eorum quæ in capite doleant, non ob alios fermè morte conſcitâ.* Hiſt. Nat. Lib. XXV. Cap. 3.

mutilation, une maladie incurable, l'extrême pauvreté, l'état de crainte continuelle, la décrépitude de l'âge, l'ignominie, l'impoſſibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la Société.

On voit d'abord par la confuſion de ce dénombrement, que Juſte Lipſe décidoit ſans principe une des plus grandes queſtions de la morale. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre le dévouement de Léonidas & le déſeſpoir d'un malheureux qui ſe punit de ce qu'on l'a fait eunuque ?

Ne parlons point ici de la patrie & de l'amitié : Sparte a pu demander le ſacrifice de leur vie aux Héros des Thermopyles : l'enthouſiaſme de l'amitié a pu ſubſtituer un moment la tête de Pylade à celle d'Oreſte, aux autels ſanglants

de la Torride; ce n'eſt point au ſang froid de la réflexion, à juger ces élans d'une ame magnanime; & ſi de tels ſuicides ſont des crimes, j'avoue que de pareils crimes ſont au-deſſus de mes éloges.

La pauvreté n'eſt rien quand on a des bras pour en ſortir, ou une tête philoſophique pour l'apprécier.

La fortune n'a des revers que pour l'être vil, qui, ſans elle, ſe croiroit le dernier des hommes.

Il eſt abſurde de ſe tuer parce que l'on craint : car on doit encore craindre en ſe tuant, d'être puni d'avoir rompu avec Dieu & les hommes; il eſt bien plus ſimple de ſe délivrer de ſes terreurs que de l'exiſtence.

La décrépitude auſſi ne ſçauroit juſtifier le ſuicide : ou le vieillard a raiſonné ſon attentat, & alors il

pouvoit par ſa tête être utile à ſes concitoyens; ou l'acte par lequel il eſt ſorti de la vie, eſt l'effet du dérangement de ſes organes, & alors la philoſophie n'y trouve plus de moralité : dans le premier cas l'homme décrépit qui ſe tue eſt à la fois inconſéquent & coupable, dans l'autre il n'eſt que malade.

Je ne dirai point avec les Stoïciens, que la douleur la plus vive n'eſt point un mal : mais mon ame courageuſe luttera avec ce mal comme le Sage de Séneque avec l'adverſité; & ſi je me tuois, c'eſt que dans la lutte le mal auroit triomphé.

La mutilation n'eſt point encore un motif pour attenter à ſa vie : l'homme n'a point été jetté ſur la ſcène du monde, uniquement pour s'y reproduire : jusqu'à l'âge de pu-

berté il n'a point d'organes générateurs, & dans la vieilleſſe il en perd l'uſage : ainſi un Eunuque n'eſt pas plus autoriſé à ſe tuer, qu'un vieillard ou un enfant : au reſte l'inſtinct dans tous les Eunuques célèbres, a toujours été encore plus fort que le déſeſpoir né de l'impuiſſance : Combabus ni Origène, ni Abailard, ni Narsès même ne ſe ſont tués ; ils n'ont point ajouté un crime inutile à leur ignominie ; ils ne ſe ſont pas aviſé de rompre avec les hommes, parce qu'ils étoient moins hommes que nous.

Le ſuicide n'eſt peut-être pas un crime, quand il s'agit de terminer les douleurs toujours renaiſſantes d'une maladie incurable ; mais c'eſt du moins une foibleſſe : il y auroit bien de la vertu, quand dans les cinq actes de la vie humaine,

on n'a plus qu'une ſcène à jouer, de l'attendre ſans précipiter le dénouement.

Il me reſte à examiner le cas d'un homme dévoué à l'ignominie & mort civilement pour la Société.

Si ce citoyen a mérité ſon opprobre, qu'il le ſubiſſe : il doit ſe féliciter encore en courbant ſa tête vers la fange, de ce que les loix qui le puniſſent veillent à ſa ſûreté ; il doit réparer ſon crime aux yeux de la patrie, & non pas la forcer par ſon ſuicide à en punir deux.

Si le citoyen que la loi dégrade eſt innocent, je penſe qu'il lui convient de vivre, afin de laiſſer à ſon innocence le tems de ſe dévoiler ; il doit ſon exiſtence à ſa poſtérité pour qu'elle n'ait pas un jour à rougir de ſa mémoire ; il la doit même à la

patrie qui le condamne, pour ne point détruire en elle le germe des remords.

Il peut ſe faire cependant que par la nature de la calomnie, la vérité ne puiſſe jamais entr'ouvrir le nuage qui l'environne : alors quel eſt le barbare qui oſeroit inſulter à la mémoire de l'homme foible, qui s'ôtant la vie n'a fait qu'empêcher la patrie de prolonger ſon crime & ſon ingratitude ?

Mais, mon héros ſeroit le Philoſophe qui auroit le courage de vivre quoique flétri, parce que ſon honneur ne dépend pas du vain caprice des tyrans ; qui feroit ſervir ſes malheurs à étudier le cœur des hommes qui les ont cauſés, & qui tranquille avec ſa vertu oppoſeroit Dieu & ſa conſcience aux clameurs de l'univers.

Les ſophiſmes des Stoïciens ont depuis été répétés par une foule de modernes, mais ſans en acquérir plus d'autorité.

Le Docteur Donne, Prédicateur de Londres ſous le règne de Jacques I, fit un volume in-4. ſous le titre de Biathanatos, où il tenta de prouver que le ſuicide n'étoit contraire ni à la loi de la Nature, ni à la raiſon, ni aux révélations : l'unique argument ſingulier qu'on y trouve eſt tiré d'une conſtitution Apoſtolique, qui porte qu'un homme doit plutôt conſentir à mourir de faim qu'à recevoir la nourriture de la main d'un excommunié (*a*) : conſtitution digne, ſi elle a exiſté,

(*a*) *Voyez Biathanatos, Lib.* 4. *Cap.* 7 *&* 9.

de

de ſervir de baſe à la légiſlation intolérante de la Propagande, & qui n'a pu faire loi dans l'Europe que dans les ſiècles barbares où dominoient Hildebrand & le pere de Borgia.

Long-tems avant le *Biathanatos* du Docteur Donne, avoit paru en France un Livre de l'Abbé de Saint-Cyran, connu ſous le nom de *Queſtion Royale*, où il étoit décidé que la raiſon autoriſe quelquefois le ſuicide, ainſi que l'homicide : c'eſt Sénéque & Montagne traduits en langue barbare par un Théologien.

Je trouve dans le *Syſtême de la Nature* un argument qui a échappé à tous les Philoſophes de l'école de Zénon, & aux Théologiens de Londres & de Port-Royal. Une preuve, dit-on, que la Nature permet le ſuicide, c'eſt qu'elle travaille dans

les entrailles de la terre le fer qui doit m'égorger (*a*). Mais ce fer peut me ſervir a aſſaſſiner mon pere auſſi-bien qu'à détruire mon exiſtence : ainſi voilà le parricide autoriſé par la Nature ; on peut juger du principe de la fatalité par ſes conſéquences.

L'apologie la plus complette que nous ayons du ſuicide eſt celle de Robeck (*b*) ; ſon Livre dépouillé d'une érudition faſtueuſe qui tombe preſque toujours ſur les mots & jamais ſur les choſes, peut ſe réduire

---

(*a*) Syſt. de la Nat. Tom. I. Chap. XIV.

(*b*) Son Livre a pour titre : *Johannis Robeck, Calmaria Suedi, exercitatio philoſophica de morte voluntariâ Philoſophorum & bonorum verorum, etiam Judæorum & Chriſtianorum.* C'eſt un volume in-4, imprimé à Rintel, en 1736.

à un petit nombre de ſophiſmes : je vais mettre l'antidote à côté du poiſon.

Il n'exiſte point de loi qui défende de ſe priver de la vie.

Quoi ! l'inſtinct ſacré qui dit à tous les êtres de ſe conſerver, n'eſt pas une des premieres loix de la Nature !

Un bienfait ceſſe de l'être quand il devient onéreux, & alors il eſt permis d'y renoncer.

Ce ſont toujours nos crimes qui nous rendent l'exiſtence onéreuſe ; car le mal phyſique, comme je l'ai dit, n'eſt preſque rien pour qui ſçait l'apprécier : l'Anglomane eſt donc un ingrat, il feroit mieux de ſe guérir de ſes vices que de la vie.

La mort volontaire eſt ſouvent le moyen d'éviter de plus grands crimes.

Cela peut être vrai pour la So-

ciété qui jouit de la mort du ſcélérat, mais non pour le ſcélérat qui ſe tue : ſans doute, il étoit utile à la terre que Néron ſe perçât de ſon épée ; mais le ſuicide de Néron n'en eſt pas moins un attentat contre la Nature, digne de couronner la vie de l'aſſaſſin d'Agrippine & de Britannicus.

Si l'ame eſt mortelle, le ſuicide ne ſçauroit lui nuire : ſi elle eſt immortelle, il lui rend le plus grand des ſervices.

Il me ſemble qu'il y a bien plus de juſteſſe dans le dilemme retorqué : ſi l'ame eſt mortelle, le ſuicide la prive du plus grand bien dont elle puiſſe jouir, du plaiſir d'exiſter : ſi elle ſurvit à la diſſolution de nos organes, le ſuicide l'expoſe à être punie pour avoir rompu le contrat qui la lie avec Dieu & les hommes.

— Quoi qu'il en ſoit, Robeck ſe tua pour donner du poids à ſon dilemme.

La derniere apologie du ſuicide qui aye joui de quelque célébrité, eſt le Teſtament de mort des deux Dragons qui ſe ſont tués d'un coup de piſtolet à Saint-Denis, le jour de Noël 1773. Le voici, dégagé de toutes ſes ſuperfluités, avec les réflexions qu'il m'a fait naître :

» Un homme qui meurt avec » connoiſſance de cauſe ne doit rien » laiſſer à deſirer à ceux qui lui ſur- » vivent....

» La mort eſt un paſſage.... Ce » principe joint à l'idée qu'on doit » finir, nous met le piſtolet à la » main : l'avenir ne nous offre rien » que de très-agréable ; mais cet a- » venir eſt court : HUMAIN, mon » compagnon, n'a que vingt-quatre

» ans ; pour moi, Bordeaux,
» je n'ai pas encore quatre lustres
» accomplis : aucune raison pré-
» sente ne nous force d'interrompre
» notre carriere, mais le chagrin
» d'exister un moment pour cesser
» d'être une éternité est le point de
» réunion qui nous fait prévenir,
» de concert, cet acte despotique du
» sort : enfin, le dégoût de la vie
» est le seul motif qui nous la fasse
» quitter.

» Si tous les malheureux osoient
» être sans préjugé & regarder leur
» destruction en face, ils verroient
» qu'il est aussi aisé de renoncer à
» l'existence, que de quitter un habit
» dont la couleur nous déplaît.

» Nous avons éprouvé toutes les
» jouissances, même celle d'obliger
» nos semblables, nous pouvons
» nous les procurer encore ; mais

» tous les plaiſirs ont leur terme, &
» ce terme en eſt le poiſon.

» Nous ſommes dégoûtés de la
» ſcène univerſelle ; la toile eſt baiſ-
» ſée pour nous, & nous laiſſons nos
» rôles à ceux qui ſont aſſez foibles
» pour vouloir les jouer encore quel-
» ques heures.

» Quelques grains de poudre vont
» dans un inſtant briſer les reſſorts
» de cette maſſe de chair mouvante,
» que nos orgueilleux ſemblables
» appellent le roi des êtres (*a*) «.

(*a*) Ce Teſtament étoit accompagné d'une Lettre à M. de Cl...., Lieutenant au Régiment de Belſunce : il eſt important d'en connoître les principaux traits pour être en état d'apprécier ce Suicide, auquel on a attaché ſans doute trop d'importance.

» MONSIEUR,

» Pendant mon ſéjour à Guiſe, vous

Il n'y a rien de neuf dans les ſophiſmes de ce Teſtament : voyons

---

» avez paru m'honorer de votre amitié ; il
» eſt tems que je vous en remercie ; je crois
» vous avoir dit pluſieurs fois que mon état
» me déplaiſoit ; cet aveu étoit ſincère,
» mais pas exact : je me ſuis examiné depuis
» plus ſérieuſement, & j'ai reconnu que ce
» dégoût ſe répandoit ſur tout, & que j'étois
» également raſſaſié de tous les états poſſi-
» bles, mécontent des hommes, de l'univers
» entier & de moi-même ; de cette décou-
» verte, il a fallu tirer une conſéquence :
» lorſqu'on eſt las de tout, il faut renoncer
» à tout ; ce calcul n'eſt pas long, je l'é-
» tablis ſans le ſecours de la géométrie : en-
» fin, je ſuis ſur le point de me défaire de
» mon brevet d'exiſtence que je poſſède de-
» puis près de vingt ans, & qui m'a été à
» charge depuis quinze : je ne dois d'excuſe
» à perſonne ; je déſerte, c'eſt un crime ;
» je vais m'en punir, & la loi ſera ſatiſ-
» faite.

cependant s'ils auront plus de force ſous la plume d'un Dragon que ſous

---

» J'avois demandé à mes Supérieurs une » prolongation de congé, pour avoir l'a- » grément de mourir à tête repoſée : ils » n'ont pas daigné me répondre, j'en ſerai » quitte pour me tuer un peu plus vîte....

» Si l'on exiſte après cette vie, & qu'il » y ait du danger de la quitter ſans per- » miſſion, je tâcherai d'obtenir une mi- » nute pour vous l'apprendre : s'il n'y a » point d'autre vie, je conſeille à tous les » malheureux, c'eſt preſque dire à tous les » hommes, de ſuivre mon exemple.

» Je ſuis, &c.

» BORDEAUX, jadis élève d'un Pé-
» dant, puis de Cujas, puis aide
» de chicane, puis Moine, puis
» Dragon, puis rien. «

Il y auroit bien des notes à faire ſur cette Lettre, mais les principes ſont poſés ; & c'eſt au Lecteur à les faire.

celle de Zénon & de tous les Sages du Portique.

La mort eſt un paſſage : ce principe joint à l'idée qu'on doit finir, nous met le piſtolet à la main.

La mort eſt un paſſage, ſans doute : mais ſi ce paſſage conduit à l'anéantiſſement, on a tort de s'y précipiter ; car, enfin, le néant ne vaut pas l'exiſtence : d'un autre côté, ſi, comme l'atteſtent la phyſique & la raiſon, rien ne s'anéantit dans la Nature, ne craint-on pas de trouver Dieu & les remords à l'extrémité du paſſage ?

L'idée qu'on doit finir n'a jamais mis le piſtolet à la main d'un homme qui a de la logique ; comme l'idée que des arbres ne ſont pas immortels, ne portera jamais un homme ſenſé à changer une forêt en bruyeres.

L'avenir ne m'offre rien que de très-agréable ; mais cet avenir eſt court.

Vous en impoſez, Monſieur l'Anglomane ; car dans l'inſtant où vous écriviez votre Teſtament, vous mandiez à votre Lieutenant que vous étiez *dégoûté de tout, raſſaſié de tous les états poſſibles, mécontent des hommes, de l'univers entier & de vous-même :* quand on veut éclairer les hommes, il faut être conſéquent ; il ne faut pas imiter Cromwel, qui dans l'ivreſſe d'un grand feſtin diſoit aux illuminés de ſon régiment qu'il cherchoit le Seigneur, tandis qu'il aſſuroit ſes favoris qu'il ne cherchoit que le bouchon de ſa bouteille.

Aucune raiſon préſente ne nous force d'interrompre notre carriere.

Vous en impoſez encore : car on a découvert, quand vous n'étiez plus,

que vous aviez des créanciers qu'il vous étoit impoſſible de ſatisfaire ; & que le malheureux qui a partagé votre ſuicide, étoit dévoré du mal affreux que Colomb apporta du Nouveau-Monde avec ſon or & ſa cochenille.

Le chagrin d'exiſter un moment pour ceſſer d'être une éternité, nous engage de concert à quitter la vie.

Puiſque ceſſer d'être eſt un mal, il eſt abſurde de hâter ſon anéantiſſement.

Au reſte, le ſophiſme de l'Anglomane conduiroit encore toutes les meres à ſe faire avorter : car ſi l'idée de ceſſer d'être empoiſonne néceſſairement l'exiſtence, pourquoi la commencer ?

Si tous les malheureux oſoient être ſans préjugé & regarder leur deſtruction en face, ils verroient qu'il eſt

aussi aisé de renoncer à l'existence que de quitter un habit dont la couleur nous déplaît.

Y auroit-il beaucoup de malheureux, si tous les hommes étoient sans préjugé ? ne sont-ce pas, par exemple, les préjugés sur l'honneur qui font les assassins ? n'est-ce pas aux préjugés sur la fortune qu'on doit la plupart des suicides ?

Une preuve que la Nature ne nous dit point de nous détruire, c'est que nul homme de sang-froid ne sçauroit regarder en face sa destruction.

L'existence n'est point un habit, quoi qu'en disent les Anglomanes ; si mon velours gris me déplaît, je le fais teindre, & tout le monde est content ; mais si je renonce à l'existence, quel en sera le dédommagement ?

Nous avons éprouvé toutes les jouissances.

Non ; vous ne connoissez point celle qui consiste à être en paix avec soi-même : car pour connoître cette jouissance sublime, il faut avoir des organes vigoureux, un entendement sain, des principes & de la vertu.

Nous pouvons nous procurer encore le plaisir d'obliger nos semblables ; mais toutes les jouissances ont leur terme, & ce terme en est le poison.

Quoi ! vous pouvez être encore bienfaisant, & vous désirez de mourir ! .... ce mot est votre arrêt : non, vous n'eutes jamais d'amis ; jamais vous ne partageâtes avec les ames sensibles & honnêtes la gloire de faire des ingrats.

Quoi ! le plaisir d'obliger auroit un terme ! la jouissance que me procure

l'idée d'avoir fait un heureux disparoîtroit avec mes bienfaits ! — Mais cessons d'avilir l'amitié & la vertu en les justifiant, & malheur aux blasphémateurs qui à cet égard m'obligeroient à les confondre !

Nous sommes dégoûtés de la scène universelle ..... & nous laissons nos rôles à ceux qui sont assez foibles pour vouloir les jouer encore quelques heures.

Malheureux, vous êtes dégoûtés de la scène universelle ; mais c'est parce que vous n'avez pas voulu conserver l'harmonie nécessaire avec les acteurs ; parce que la petitesse de votre génie ne vous a jamais fait jouer que des rôles subalternes ; parce que vous ne pouvez rendre le drame de votre vie célèbre que par son dénouement.

C'eſt le vil intérêt qui a préſidé à tous les évènements de votre vie : c'eſt la froide vanité qui a dicté votre Teſtament ; vous ſentiez qu'en vous flattant d'imiter Démoſthène & Caton, vous en impoſiez aux hommes ; & vous vous en êtes punis par votre ſuicide.

ARTICLE VI.

Réflexion que fait naître le Teſtament des deux Anglomanes.

A PEINE le ſuicide des Dragons fut-il connu dans la Capitale, que ces hommes qui ſont faits pour haïr le génie & la vertu, s'empreſſerent de publier que l'attentat des deux Anglomanes étoit le crime des Philoſophes.

Ces hommes vils, à force de répéter ce blaſphême, le firent adopter par le peuple ; & peu s'en eſt fallu que les gens de bien, cédant au torrent, ne calomniaſſent à leur tour les ſages par amour pour la vertu.

On peut décider de la justesse d'une telle imputation par ce Chapitre sur le Suicide ; c'est un monument qui déposera sans cesse contre les ennemis-nés de la raison, c'est-à-dire contre les fanatiques & les esclaves.

Si ce foible ouvrage passe jusqu'à nos descendants, ils s'indigneront des complots qu'on a fait en tout tems pour rendre la Philosophie odieuse ; en attendant, le Philosophe qu'on fait ennemi de la Nature, de la morale & des loix, continuera à défendre les loix, à faire régner la morale, & à interpréter la Nature : il ne laissera passer aucune occasion d'être utile à ses concitoyens ; il écrira pour faire siffler les serpents de l'envie, & pour lui pardonner.

ARTICLE VII.

De quelques Inſtitutions ſur le Suicide.

LES loix qui primitivement ne ſont guères que la ſanction donnée aux uſages nationaux, ont quelquefois tonné contre le ſuicide, & l'ont quelquefois favoriſé.

Il y a une loi Romaine, donnée par Antonin, qui juſtifie les citoyens qui ſe ſont tués pour ſe ſouſtraire aux douleurs, par ennui de la vie, par démence, ou par déſeſpoir (*a*); & cette loi donnée dans

(*a*) Cod. *de bonis eorum qui ſibi mortem*, &c. Leg. 3.

un empire où le Stoïcisme fit tant de bien & si peu de mal, n'a jamais été révoqué.

Dans le premier âge de la République de Marseille, on conservoit en dépôt au trésor public de la ciguë pour faciliter les suicides ; mais il falloit qu'auparavant le citoyen qui vouloit se tuer eût fait approuver son entreprise au Sénat (*a*). Avec cette modification, un Anglomane n'a point de reproche à essuyer de sa patrie ; il ne lui reste qu'à se justifier auprès de la Nature.

D'un autre côté, les législateurs ont quelquefois puni singulierement les suicides, qu'ils auroient peut-être dû se contenter de prévenir.

Il y a une loi d'Athènes qui veut

(*a*) *Valer. Maxim. Lib.* 2. *Cap. VI.*

que la main avec laquelle on a attenté à ſa vie ſoit ſéparée du corps & brûlée à part (*a*) ; mais qu'importe à l'inſenſé qui s'ôte l'exiſtence que la loi ôte une main à ſon cadavre ?

On a beaucoup admiré une loi Grecque, qui pour prévenir les ſuicides fréquents des Miléſiennes, ſtatua qu'on traîneroit toutes nues dans la ville celles qu'on trouveroit étranglées (*b*) ; mais ce n'eſt point par des attentats contre les mœurs qu'on prévient les attentats contre la Nature.

Dans une partie de l'Europe moderne, on traverſe d'un pieu le cadavre des citoyens qui ſe ſont tués,

---

(*a*) *Orat. Eſchin. adverſ. Cteſiphont.*

(*b*) Plutarque, Œuvres Morales, Trait. *Des faits vertueux des Femmes.*

& on les traîne publiquement ſur la claie : je me tais ſur cette inſtitution ; mais voici un petit écrit qui mettra les hommes ſans prévention à portée de la juger.

ARTICLE VIII.

Mémoire adressé aux Législateurs, par la Veuve d'un Citoyen puni pour le crime de Suicide.

DANS l'état déplorable où me réduisent l'attentat d'un époux & mes malheurs; isolée au milieu d'une Société dont j'ai toujours respecté les loix; devenue vile sans cesser d'être honnête, puis-je me flatter du moins que les hommes barbares qui me refusent leur estime, m'accorderont quelque pitié?

Des revers m'ont ravi ma fortune; un suicide m'a enlevé mon époux; le supplice de cet époux me prive

de la considération publique : mais Dieu & mon courage me restent, & je brave encore la haine de mes persécuteurs.

Ma patrie en me flétrissant injustement a rompu la premiere le contrat social ; ainsi devenue par les préjugés publics citoyenne du monde, je m'adresse à tous les Législateurs ; trop heureuse si ma foible voix pénètre jusqu'à ces hommes puissants qui ont en dépôt le bonheur de leurs semblables ; & si mes malheurs sont les derniers que l'homme sensible ait à reprocher à la barbarie des loix !

Il fut un tems où je vécus heureuse, respectée d'un époux que j'adorois, entourée d'enfants qui multiplioient les plaisirs de mon existence, & chere à quelques amis qui me tenoient lieu de l'univers ; ce songe

a duré dix ans, & je me réveille aujourd'hui au milieu de l'infortune & de l'opprobre, ayant à pleurer à la fois ſur le crime d'un époux, ſur la rigueur des loix, & ſur les déſaſtres qui attendent ma poſtérité.

Cependant aucun crime n'a ſouillé ma vie; je n'ai point mandié par d'indignes baſſeſſes la fortune dont je jouiſſois; je ne l'ai point proſtituée au luxe ou au libertinage; & quand la miſere de mes débiteurs a entraîné la mienne, j'ai mieux aimé reſter pauvre & honnête que d'être vile & de relever ma fortune.

Mon époux moins courageux que moi, a cherché en s'empoiſonnant à ſe dérober à un avenir qui l'épouvantoit: il n'a voulu ni s'enrichir en perdant ſa propre eſtime, ni devoir à des protecteurs des ſe-

cours qui auroient flétri ſon ame, & il a ceſſé d'être.

Je ſuis loin de juſtifier ſa mémoire : je ſçais qu'il a enfreint par ſon ſuicide les inſtitutions poſitives & les loix éternelles de la Nature : il a cru voir le néant au bout de ſa carriere, & ſon ame étoit immortelle.

Mais quelle odieuſe vengeance a-t-on tirée de ſon crime ! on a traverſé ſon cadavre d'un pieu, on l'a traîné ſur la claye dans les rues de la Capitale, & on a refuſé à ſes lambeaux ſanglants ces honneurs funèbres qu'on n'accorde aux morts que pour ſoulager la douleur des amis qui leur ſurvivent.

Quel a été l'effet de tant d'opprobre ? le peuple en voyant paſſer dans les rues ce cadavre mutilé & ſanglant, a dit : *C'eſt l'époux de*

cette femme dont on n'a jamais dit de mal ; c'eſt le pere de ces enfants qui donnoient à la patrie tant d'eſpérance : les malheureux ! il ne leur reſte plus qu'à mourir.

Ce n'eſt donc pas le coupable, mais ſa veuve & ſes enfants que vous avez punis : le citoyen qui a bravé vos loix s'eſt dérobé à vos coups, & nous qui les avons toujours reſpectées, nous en ſommes les victimes ; vous avez cru anéantir le ſuicide, & vous nous avez réduit à ce déſeſpoir ſombre & réfléchi qui dans les hommes ſans principes conduit au ſuicide.

Quel fut votre but en inventant ce genre de ſupplice ? vouliez-vous vous venger d'un infracteur de vos ordonnances ? mais pour cet effet, il auroit fallu auſſi rendre ſenſible ce cadavre que vous outragez : ne

voyez-vous pas que ſon principe de vie eſt affranchi de vos chaînes ? vous reſſemblez à ces Athéniens qui ſe vengeoient de la fuite de leurs grands hommes en mutilant leurs ſtatues.

Vous avez cru peut-être que l'homme qui projette d'attenter à ſa vie, ſeroit détourné de ſon crime par la crainte de l'opprobre dont on couvriroit ſa mémoire ; mais comment vous êtes-vous imaginez que le citoyen audacieux qui ne reſpecte point ſon exiſtence, reſpecteroit ſa mémoire ? ignorez-vous que c'eſt le ſyſtême de l'anéantiſſement qui conduit au ſuicide ? le malheureux qui ſe tue ne voit d'ordinaire au-delà des barrieres de la vie, ni Dieu, ni ſa poſtérité, ni vos loix, ni vos ſupplices.

Auriez-vous penſé que l'Anglo-

mane, trop foible pour rompre tous les liens qui l'enchaînent à la Société, se résoudroit à vivre pour épargner de l'ignominie à sa veuve & à ses enfants? vous voyez par mon exemple l'effet de votre prudence barbare : mon époux étoit instruit de vos loix, il m'adoroit, & il n'est plus.

Si votre raisonnement étoit juste, le nombre des suicides diminueroit dans les pays que vous gouvernez ; mais, non, vos vengeances absurdes les multiplient, & ils renaissent autour de la claye destinée à les punir.

La plus grande partie des Anglomanes est Athée ; que leur importe donc le repos d'une épouse & d'une postérité ? l'insensé qui n'a point de Dieu, peut-il avoir une famille ?

Pour le Théiſte qui projette de ſe dérober aux tourments de l'exiſtence, il ne change pas de deſſein pour épargner de l'opprobre à tout ce qui peut lui être cher ; mais il ſe tue pour ne point voir tout ce qui lui eſt cher dévoué à jamais à l'infortune & à l'opprobre.

Sçavez-vous dans quel gouvernement vos inſtitutions féroces ne cauſeroient aucun déſordre ? ce ſeroit dans celui où les abominables préjugés de naiſſance ſeroient anéantis ; dans un pays où le mérite perſonnel ſeroit tout, & où l'honnête homme rougiroit de n'être connu que par ſes peres : dans un état où Caton fils d'un ſcélérat ſeroit nommé Conſul le même jour où ſon pere ſeroit exécuté.

Je ne ſuis point la femme de Caton ; mais auſſi mon époux ne fut

point un scélérat ; cependant ma philosophie ne prolonge ma carriere que pour vous en voir empoisonner tous les instants ! le couteau de l'opprobre est sans cesse suspendu sur ma tête : je ne puis rester dans ma maison sans y voir le breuvage qui empoisonna mon époux ; je ne puis en sortir sans voir son cadavre en lambeaux, & la multitude qui ne le connoissoit pas insultant à sa veuve, à ses enfants & à sa mémoire.

Mes enfants ! ..... Quel nom viens-je de prononcer ! il ne sort de mes entrailles qu'en les déchirant : quoi ! le ciel vous fit bons ! je vous ai élevés pour éclairer votre patrie ou pour la défendre ! tout ce qui vous entoure ne prononçoit votre nom que pour le bénir ; & un

inſtant de délire que vous n'avez pas partagé, va vous confondre à jamais avec les plus mépriſables des humains ! & les barbares qui ont puni votre pere vous envelopperont dans ſa proſcription ! & l'homme honnête, mais foible, qui croit toutes les loix juſtes, parce qu'elles le protegent, refuſera de vivre avec vous comme avec des peſtiférés ! .... O mes enfants ! votre héritage eſt donc l'indigence, la honte & la douleur ! votre ſort eſt affreux, ſans doute ; mais il y a ſur la terre un être plus malheureux encore que vous, c'eſt cette femme qui aime la mémoire de votre pere, malgré ſon crime & ſon ſupplice ; cette femme qui vous a porté neuf mois dans ſon ſein, & qui vous portera toute ſa vie dans ſon cœur ; cette

femme à qui tout dit : mourez, & qui a le courage d'attendre le ſignal de la Nature.

Et vous, Légiſlateurs, qui ſous prétexte de me protéger, avez empoiſonné mon exiſtence, pardonnez à ma tendreſſe pour un époux & des enfants, des tranſports que j'aurois dû réprimer : je ſuis loin de rendre odieux des hommes que leur emploi met au-deſſus des Souverains : je ne prétens pas même à l'honneur de les éclairer ; mais s'il étoit poſſible qu'il y eût toujours une ſage proportion entre les délits & les peines ! ſi on mettoit la politique à prévenir les ſuicides, plutôt qu'à les punir ! ſi du moins les ſupplices infligés au crime ne retomboient jamais ſur l'innocence. — Dites un mot, & les peuples tomberont à vos genoux,

& mes enfants vous pardonneront le ſupplice de leur pere, & ſa veuve mourra ſatisfaite d'avoir ſubi la derniere le plus ſenſible & le plus injuſte des opprobres.

Enfin, voilà la moitié de ma carriere terminée : une prudence de la part des Censeurs dont je gémis, mais que je respecte, a mutilé de tout côté cet Ouvrage ; cependant il est fait, & quoique leur timidité y ait inséré bien des idées hétérogènes, la chaîne des miennes n'échappera point à l'œil du Philosophe.

Et quand j'ambitionne le suffrage du Philosophe, je ne fais que demander en d'autres termes celui de l'homme de gé-

nie vertueux ; pour les Ecrivains qui n'ont ni Dieu, ni morale, je ne les hais point, parce que je ne hais personne ; mais je me fais gloire de les combattre, & de leur arracher le masque Philosophique dont ils se couvrent pour en imposer à leurs victimes.

Avec ces principes, j'ai eu le bonheur de ne point déplaire aux ames sensibles & honnêtes : j'ai eu la gloire de ne compter parmi mes ennemis que les fanatiques, les esprits serfs, l'Auteur de l'Année Littéraire, & celui de cet Almanach de

l'année paſſée, publié en plu-
ſieurs gros volumes, ſous le
titre des *Trois Siècles de notre
Littérature*; Ouvrage ſans eſ-
prit, quoique ce ſoit un libelle,
& très-obſcur quoiqu'on y dé-
chire tous nos grands hom-
mes.

J'ai traité dans la partie de
la Philoſophie de la Nature qui
eſt imprimée, de nos devoirs
envers Dieu & envers nous-
mêmes; il me reſte à conſidé-
rer l'homme en rapport avec
l'homme: c'eſt la partie de ces
Mémoires Philoſophiques qui
intéreſſe le plus les Nations

policées, qui mérite le plus la curiosité du citoyen qui veut se faire des principes, & sur laquelle il y a le plus de choses neuves à dire, malgré la quantité prodigieuse de volumes qu'ont écrit sur cette matiere les Moralistes, les Jurisconsultes, les Sçavants oisifs, les Docteurs & les Philosophes.

Je ne cache point que pour achever ma carriere, j'ai besoin du plus grand encouragement : on ne sçait pas combien de fois on a arraché la plume de mes mains ; on ignore à combien de sacrifices de tou-

tes ſortes m'a entraîné ma perſévérance : on ne perſuade pas aiſément combien il en coûte à une plume honnête pour avoir la permiſſion d'être utile.

Au reſte, je ne me diſſimule pas combien l'entrepriſe de donner une morale au genre humain tirée de la Philoſophie & fondée ſur la Nature, eſt au-deſſus de mes forces : mais pour ſuppléer à la foibleſſe de mes talents, j'ai des mœurs douces, un caractère pacifique & de l'enthouſiaſme pour tout ce qui porte le caractère ſacré de la vertu ; que des hommes

de génie viennent après moi jetter en fonte la ſtatue dont je leur offre le moule ; je leur abandonne mon Livre, ſi en le faiſant tomber, ils en écrivent un autre plus utile ; & je conſens à être pour la morale ce que Rotrou fut pour la ſcène Françoiſe, pourvu que je montre de loin à Corneille la route qu'il doit ſuivre pour me faire oublier.

Fin du Tome VI.

TABLE DES MATIERES,

Pour les Tomes IV, V & VI de la Philosophie de la Nature.

Nota. *Le Chiffre Romain désigne le Tome, & le Chiffre Arabe la page.*

A

B

H

J

K

L

P

Q

R

V

W

X

Y

Z

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

TOME IV.

Disc. Prélim. pag. xliij, ligne premiere, effacez le mot *mais*.

Ib. pag. xliv, not. lig. 8. au lieu de *Philosophe*, mettez Ecrivain.

Ib. pag. cxxxj, lig. 2, *s'en*, lisez se.

Pag. 70, lig. 8 de la note, au lieu de *veines*, lisez vaisseaux sanguins.

Pag. 272, lig. 3, *les déserts*, lisez les serrails.

TOME V.

Pag. 47, lig. 17, *ses nerfs*, lisez ses tendons.

Pag. 100, lig. 8, *alors Aide-Major*, lisez jeune Chirurgien.

TOME VI.

Pag. 69 & 70, les notes *b* de la premiere page & *a* de la seconde ont été interverties.